6
34-1
6
17 G
11
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
Ex Bibliotheca
ori Coll. Rom.
Societ. Jesu
C. 9 b. 4. 63
45. 3. 30
45.
e.
36.
28

R. 103
R. 103.

DIVERSITEZ CURIEUSES,

POUR SERVIR DE RECREATION A L'ESPRIT.

SEPTIE'ME PARTIE.

Suivant la Copie de Paris.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A AMSTERDAM,
Chez ANDRE' DE HOOGENHUYSEN.

M. DC. XCIX.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES contenuës dans cette ſeptiéme Partie.

BIBLIOTECA
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A.

Adverſité. 30
Alexandre. 6. & c. 94
Ambaſſadeur. 5
Ambition. 37
Amis. 163
Amour. 67, 91, 166
Amour propre. 65
Anagrammes. 115, 131, 178, 203
Anciens. 30, 59, 63, 78, 98
Anne d'Autriche. 34
Antigone. 163, &c.
Apotheoſe. 155
Apoticaire. 174
Apparition. 60
Applaudiſſemens du peuple. 40, 66
Aricides. 116
Aſtrologues. 134
Avarice. 81
Audience. 37
Auguſte. 88, 168
Aumoſne. 62, 88
Avorton. 200

B.

Babillard. 107
Barbe. 129
Baſſompierre. 97
Beatitude. 81
Beauté. 62, 80, 177
Bellerophon. 98
Biance. 6
Bienfaits. 51, 64, 89
Biens. 95
Bons mots. 1, 3, 6, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 21, 22, 37, 41, 47, 50, 54, 59, 60, 64, 65, 66, 69, 72, 73, 76, 77, 78, 79, 80, 85, 91, 96, 97, 107, 110, 111, 112, 114, 116, 117, 118, 129, 134, 161, 163, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 172, 173, 175, 177.
Bouchers. 18
Bouclier. 47
Brigues. 42
Brutus. 77

TABLE

C.

Caligula. 66
Cardinal de Richelieu. 172
Caton. 51,54,&c.
Céſar. 74,76,&c.170
Chambre du Tréſor Royal. 60
Champignons. 19
Chanſon. 108
Chatimens. 78
Cheval. 33,66
Cheval de bronze. 45
Cheveux noirs. 80
Ciboire. 41
Ciceron. 69,&c.
Circonciſion. 123
Clemence. 61
Colere. 137
Comediens. 133
Compagnies. 35
Confiance. 89
Conquerans. 80
Coque d'œuf. 23
Correction. 107
Couronnes. 61
Couſtumes. 4,5,18,23,59, 62,94,157,177
Creation de l'homme. 2
Curieux. 161
Cigne. 39

D.

Dédicatoire. 46
Deſirs. 171
Devins. 35
Deviſes. 5,61,161
Devots. 97
Diagoras. 25,&c.
Dieu. 85
Dioxippus. 35

E.

Echo. 67
Ecriture. 4
Education. 48,93,124,162 166
Effeminé. 110
Elevation. 99,&c.
Eloquence. 110
Enigme. 166
Envie. 63,65
Epictete. 25,&c.
Epitaphes. 179,&c 202
Eſperance. 117
Eſpagne. 170
Eternuëment. 5
Expreſſions. 52,116

F.

Fable. 81
Favoris. 62
Felicité. 129
Femmes. 21,3
Feſtins. 19,177
Fineſſes. 97
Flateurs. 41,46,79,87,166
Fléches. 173
Fleurs peintes. 176
Fontaine. 114
Fortune. 50
France. 170
Front petit. 62

G.

TABLE

G.

Generoſité. 135
Geneux. 53
Gouvernantes. 95
Gradation. 67
Graiſſe. 23
Grands. 41,91,103,*&c.*128

H.

Halebarde. 97
Heliogabale. 52
Heros. 80
Hiſtoire. 80
Hommes immolez. 21
Hyperpoles. 115
Hypocriſie. 111

I.

Idolatrie. 137,*&c.*
Jeu de mots. 107
Jeûne. 6
Importuns. 92
Imprécation. 116
Incendie du Palais. 22
Indépendance. 171
Injures. 28
Inſcriptions. 184,*&c.*
Iſocrates. 65
Italie. 170
Juges. 133
Jules-Ceſar. 38,41

L.

Lac. 134
Liberté de ſtyle. 162
Loix. 72
Lope. 160
Loüange. 174
Lucain. 51
Lune. 96
Lupercales. 157

M.

Magie. 84
Maladie. 166
Manieres. 107
Mari. 166
Mariage. 20,42,45,162
Mariniers. 79
Marot. 91
Maſques. 177
Mechanceté. 167
Medecins. 15,*&c.*109
Medée. 53
Médiſance. 97,177
Mépris. 13
Mépris de grandeurs. 175
Mercure à Caron. 21
Merite recompenſé. 43
Metellus. 167
Miroirs. 23
Montrer un homme au doigt. 5
Mort. 13,92,110,172
Muſes 176

TABLE

N.

Nobleſſe. 175
Nouveauté. 129
Noyaux. 88

O.

Obſcurité. 160
Orgueil. 4, 13
Orleans. 116
Oyſiveté. 131

P.

Mr. P. à Mad. D. 126. *&c.*
Pais-Bas. 61
Parens ennemis. 52
Paris. 116
Paſſions vaincuës. 54
Patience. 28
Pauvres. 60
Penates. 51
Peres. 48
Perfection. 107, 173
Perſes. 73
Petrone. 112
Philoſophie. 28, 66
Pieds. 25
Pindare. 31
Plaine. 130
Plaiſant. 167
Plaiſirs. 126. *&c.*
Poëſie. 79
Poëtes. 33, 169
Poitiers. 116
Pompée. 73, *&c.*
Porpham. 118
Prævalet. 79
Prédicateurs. 22, 24, 58
Preſens. 25, 128
Pretieuſe. 118, *&c.*
Preſtres. 64
Priere. 46, 111
Priere pour Denis le Tyran. 49
Procez des Evêques avec leurs Chapitres. 22
Prodiges. 174
Prodiges de l'eſprit humain. 195
Promenade. 3
Proverbe. 115
Prudence. 135
Pudeur. 172

Q.

Queſtion. 117

R.

Race. 174
Reclus du Mont-Valerien. 197
Refectoir des Cordeliers. 64
Regne heureux. 112
Repentir de Caton. 55
Reputation. 116
Riches. 60, 111, 172
Royauté. 166
Roys. 72, 114
Roys d'Eſpagne. 175

TABLE

S.

Sage. 111
Santé. 38, 133
Scipion. 161
Servitude. 91
Sincerité. 132
Sommeil. 67
Souflets. 23
Souhait. 14
Souverain bien. 137, &c.
Statues. 52
Stilpon. 82, &c.
Succre. 88

T.

Tablettes. 4
Tablettes de Mr. Maultrot. 178
Taille petite relevé. 59
Temperance. 167
Temple de Diane brûlé. 7
Temps & le compte. 198
Themiſtocle. 30
Tibere. 168
Travail. 131
Triolet. 108

V.

Vanité des Creatures. 140
Veniſe. 46
Veſpaſien. 81
Victoire. 161
Vieilleſſe. 133
Vin. 108
Virgile. 58
Viſage. 14
Voix. 3
Volupté. 161

Y.

Yeux noirs. 80 &c.

Z.

Zelez indiſcrets. 105
Zoroaſtre. 82, &c.

Fin de la Table.

DE

DIVERSITEZ CURIEUSES,

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

POUR SERVIR DE RECREATION A L'ESPRIT.

DEux Officiers d'un Seigneur ſe querellerent ; & l'un des deux donna un ſoufflet à l'autre. On leur conſeilla de part & d'autre d'appaiſer cette querelle, & de ſe reconcilier avant que leur maître en eût connoiſſance: ils le firent ainſi, mais aprés s'eſtre accommodez, aiant appris qu'on lui avoit rapporté tout ce qui s'étoit paſſé entre eux, ils reſolurent d'aller enſemble le trouver, de lui avoüer ingenûment toutes les ſuites de leur differend, & de lui dire qu'ils étoient parfaitement réünis. Ils y allerent;

rent ; l'un d'eux portoit la parole, & l'autre par ſes profondes reverences avoüoit tacitement tout ce que ſon camarade diſoit. Celui qui parloit lui fit un recit ſincere du détail de la querelle, & finit ſon diſcours en témoignant qu'ils étoient meilleurs amis que jamais. Le Seigneur leur répondit, que ſi aprés un ſoufflet ils étoient meilleurs amis, il eſperoit que, ſi un jour ils ſe donnoient des coups de bâton, ils s'aimeroient à la rage.

* Il falut quelqu'un pour habiter le monde, & pour en eſtre le maiſtre, dit Ovide ; c'eſt pourquoi Promethée ; ſelon Heſiode, ou plûtôt Dieu lui-meſme, ſelon la verité de nôtre Religion, forma un homme avec de la terre détrempée, & lui donna une ame.

Deerat adhuc & quod dominari in cætera poſſet ;
Natus homo eſt.

Rondeau ſur la formation de l'homme rapportée par Ovide.

Un peu de boüe eſtre de tant de poids !
L'auteur du monde obſervant autrefois

La

La terre encor neuve, inculte & ſauvage,
Ce n'eſt pas tout, dit un eſprit ſi ſage,
Il faut un maiſtre à tout ce que je vois.
Un animal doit impoſer des loix:
Et la-deſſus il paîtrit dans ſes doigts
Je ne ſçai quoi qu'il trouve en ſon paſſage,
Un peu de bouë.

Il confondit l'orgueil des plus adroits,
Il forma l'homme avecque tous ſes droits.
Il y grava des Dieux la vive image;
Mais dans le fond, qu'eſt-ce que cet ouvrage,
Dont ſont venus les peuples & les Rois?
Un peu de bouë.

* Quand les Romains eurent conquis l'Eſpagne, les Eſpagnols gens graves & fort ſedentaires, les voiant ſe promener dans les places des Villes en allant & en revenant ſur leurs pas, leur diſoient: Eſt-ce que vous vous étes égarez? voulez-vous que nous vous remenions chez vous? Strabon

* *Belorond* aime beaucoup la muſique; cependant ſa voix eſt de ſi mau-

vaiſe humeur, qu'elle ne ſe peut accorder avec aucune autre, il dit d'elle que

Vivant toûjours en guerre avec les autres voix,
Elle ſuit ſon caprice, & ne ſuit point leurs loix:
Que ſa bizarrerie eſt au degré ſuprême,
Puiſqu'elle n'eſt jamais d'accord avec ſoi-même.

* Quand les anciens compoſoient, ils écrivoient dans des tablettes enduites de cire ; ce qui leur donnoit la liberté d'effacer tant qu'ils vouloient ; car ils n'avoient qu'à tourner leur éguille qui étoit platte par un bout, & qu'à applanir la cire : mais quand ils avoient mis la derniere main à leurs Ouvrages, ils les mettoient au net ſur du papier, qu'ils appelloient *Charta*, & qui étoit fait de la petite écorce de la plante *Papyrus*, qui croiſſoit en Egypte, ou ſur des peaux d'animaux préparées comme nôtre parchemin, & qu'on appelloit *membranas.*

* Que l'orgueil ſied mal à ceux qui ſont dans la ſervitude & dans la pauvreté!

Non

Non decet ſuperbum eſſe homminem ſervum. plaute Aſin.

* Deviſe pour Mr. le Duc de Chaunes Ambaſſadeur à Rome. Un Echiquier, avec ces mots.

Ars una attendere Regi.

Toute l'adreſſe conſiſte à ménager les interêts du Roy.

Ce qui rend encor cette Deviſe plus heureuſe, c'eſt que le chef de l'ecu de Mr. de Chaunes eſt échiqueté.

* Montrer un homme au doigt eſt une action mal-honnête ; elle paſſoit chez les Romains pour une grande injure. Ceſar fit foüetter un Comedien nommé Pilades, pour avoir montre au doigt un homme de deſſus ſon Theatre.

Accuſatorem qui digito dixerit, hic eſt. Juven. ſat. 1.

* Xenophon, Pline, Apulée, Plutarque & Suidas diſent que les Anciens ſaluoient ceux qui éternuoient ; & comme ce mouvement vient du cerveau, & que la tête étoit conſacrée à Jupiter, les Payens diſoient ; Jupiter vous conſerve ; *Adſit tibi Jupiter.* Les Chrétiens ont renouvellé cette coûtume vers l'année 591. ſous le Pontificat

de Gregoire I. parce que ceux qui éternuoient mourant ſubitement, on accouroit à leur éternuëment, en diſant: Dieu vous aſſiſte.

S.Cyril. de Jeruſ. * Nous jeûnons & nous nous abſtenons de vin & de chair, non par horreur que nous en ayons comme de choſes mauvaiſes; mais parce que nous eſperons qu'en récompenſe du mépris que nous faiſons ici d'une nourriture agreable aux ſens, nous jouïrons dans le Ciel d'une nourriture ſpirituelle & toute divine, & que ſemant maintenant avec larmes, nous recueillerons un jour avec joie une trés-abondante moiſſon. *Jejunamus & à vino carnibuſque nos abſtinemus, non ea quaſi piacula abhorrentes, ſed mercedem expectantes; ut dum ſenſibus grata contemnimus, ſpiritali cœleſtique menſa fruamur utque nunc ſeminantes in lacrimis, cum exultatione metamus in ſæculo futuro.*

* Un pauvre Egyptien nommé Biance aiant demandé l'aumône à Alexandre, il lui fit preſent d'une belle Ville & bien peuplée. Ce pauvre homme tout étonné crût qu'il ſe mocquoit de
„ lui: Non, non, dit Alexandre, je ne
„ me mocque pas, prens ſeulement ce

que

que je te donne : tu es Biance qui de- "
mande ; mais ſçache que c'eſt Alexan- "
dre qui te donne.

Alexandre ſurnommé le Grand, à cauſe de ſes belles actions, étoit fils de Philippe de Macedoine & d'Olympias. La nuit que ſa mere le mit au monde, le Temple de Diane d'Epheſe le plus celebre de toute l'Aſie, fut reduite en cendres par un nommé Eroſtrate, qui vouloit faire parler de lui. Quelqu'un a dit ſur cet embraſement, que Diane étoit ſi occupée aux couches d'Olympias, qu'elle n'eut pas le temps d'aller défendre ſon Temple contre les flammes, mais un autre a aſſûré que cette penſée eſt ſi froide, qu'elle étoit capable d'éteindre cet incendie.

Alexandre nâquit l'an 3698. du Monde, 398. de Rome, & 356. avant la Naiſſance de JESUS-CHRIST. Eſtant jeune il dompta Bucephale, cheval qu'aucun Ecuyer ne pouvoit dompter, ſauva la vie à ſon pere dans une bataille, conquit la Thrace, l'Illyrie, prit Thebes, remporta pluſieurs victoires contre Darius Roy des Perſes & le défit entierement. Il ſe rendit maî-

tre de la Lidie, de l'Ionie, de la Pamphilie, de la Cappadoce, de la Phenicie, des Medes, de l'Hyrcanie ; prit Sidon, Damas, Tyr, Gaza, Babylone, &c. Enfin pouſſa ſes conqueſtes juſques aux Indes; où il défit le Roy Porus. Etant de retour il mourut de poiſon à Babylone par la conjuration d'Antipater. Sa mort arriva la 32. année de ſon âge.

Alexandre étoit beau Prince, prompt, vigilant, courageux, inſatiable de la gloire, hardi, religieux, fidele dans ſes promeſſes, prodigue dans ſes liberalitez, & ami des Sçavans. On a dit de lui, que tous ſes Capitaines ont eſté de grands Rois aprés ſa mort, qui n'eſtoient que des hommes mediocres comparez à lui durant ſa vie ; qu'il avoit de la nature ſes vertus, & de la fortune ſes vices ; qu'il devoit ſe contenter d'avoir vaincu, où l'Aſtre du jour ſe contente de luire; qu'il eſtoit temps qu'Alexandre ceſſat de vaincre, où le monde ceſſe d'eſtre & le Soleil d'éclairer ; que la fortune a mis à ſes victoires les limites que la nature a miſes au monde ; qu'il eſt grand pour le monde, & que le monde eſt petit pour lui.

Victorieux du monde, il en demande un autre ; *Il*

Il en veut un plus riche, & plus grand
que le noſtre;
Et n'aiant plus à vaincre en ce vaſte ho-
rizon,
Il ſent que l'Univers n'eſt plus que ſa
priſon.

Ou bien.

Maiſtre du monde entier, s'y trouve
trop ſerré.

Quand il paſſa le fleuve de l'Hydaſpe avec tant de danger, malgré les foudres, les éclairs, les Elephans, & tout ce qui pouvoit intimider les plus hardis; les Macedoniens dirent qu'enfin il avoit trouvé un peril digne de lui.

Voici quelques-uns de ſes bons mots, dans leſquels on reconnoiſt plus particulierement ſon eſprit & ſon humeur.

Ayant oüi dire qu'il y avoit un nombre infini de mondes, il en verſa des larmes, en diſant: Helas! il y a une in-« finité de mondes, & je ne ſuis pas enco-« re maiſtre d'un ſeul.

Etant un jour auprés de la ſtatuë d'Achilles, il s'écria: O Achilles, que je te « trouve heureux d'avoir eu un ami fide-« le pendant ta vie, & un Poëte comme « Homere aprés ta mort!

Les Macedoniens le voulant quitter, à cauſe des fatigues qu'ils étoient obligez de ſouffrir à le ſuivre, il leur dit: „Allez, lâches, allez, ingrats, dire en „vôtre païs, que vous avez laiſſé Ale„xandre avec ſes amis, travaillant pour „la gloire de la Grece parmi des peuples „qui lui obeïront mieux que vous.

Ses Capitaines s'étant plaints à la journée d'Arbelles que ſes Soldats avoient l'inſolence de vouloir qu'on leur „promît tout le butin. Courage, leur „dit-il, c'eſt un préſage de la victoire. „Quand on parle avec cette aſſûrance, „on n'a pas envie de fuir.

La veille du jour qu'il devoit combattre contre Darius, il dormoit d'un ſi profond ſommeil, que ſes gens effrayez de l'armée ennemie qui s'approchoit, l'éveillerent; & comme ils s'é„tonnoient de ſa tranquilité: Ne ſoyez „pas ſurpris, leur dit-il, ſi je dors ſi pai„ſiblement; Darius m'a délivré de bau„coup de ſoucis, puiſqu'en ramaſſant „aujourd'hui toutes ſes forces en un „corps, il a donné à la valeur le moyen „de décider en un combat de toute nô„tre fortune.

Voyant un jour un Meſſager qui accou-

couroit à lui avec des marques de joye ſur ſon viſage, il lui dit: Quelle bon-« ne nouvelle me ſçaurois-tu apporter, « ſi tu ne me viens dire qu'Homere eſt « reſſuſcité?

Philippe ſon pere voulant l'exciter à courir aux yeux Olympiques pour gagner le prix, il répondit, tout jeune qu'il étoit: Je le voudrois bien, pourveu « que ce fuſſent des Rois qui couruſſent « avec moi.

Un nommé Perillus lui aiant demandé quelque argent pour marier ſes filles, il lui donna 50. talens, & comme il vit que Perillus faiſoit difficulté de les recevoir, à cauſe que c'étoit une trop grande ſomme, & qu'il n'en demandoit que dix, il lui dit: Si c'eſt aſſez à recevoir « pour toi, ce n'eſt pas aſſez à donner « pour moi. «

Un jour que l'on faiſoit un ſacrifice lorſqu'il étoit encore jeune, il jetta dans le feu une ſi grande quantité d'encens, que Leonidas ſon gouverneur ne pouvant ſouffrir ſa profuſion, s'écria, & lui dit: Vous pourrez brûler tant d'encens, quand vous aurez conquis les « lieux, d'où l'on vous l'apporte. Depuis « ce temps-là. Alexandre ayant pacifié

l'Arabie qui produit l'encens, & ſe ſouvenant des paroles de Leonidas, il lui envoia de cette contrée une infinité de parfums, lui mandant en meſme temps, qu'il ne fût pas une autrefois ſi retenu, quand il s'agiroit de faire de l'honneur aux Dieux, puiſqu'il voyoit par experience qu'ils rendoient avec uſure les offrandes qu'on leur faiſoit.

Parlant de ſon pere Philippe, & d'Ariſtote ſon Précepteur, il diſoit que l'un lui avoit donné la vie, & l'autre la maniere de l'emploier dignement.

Son pere ſe fachant quelquefois de ce qu'il eſtoit devenu boiteux d'une playe „ receuë dans un combat, il lui dit: Mon „ pere, vous ne devez pas vous facher „ d'une bleſſure, qui vous fait reſſouve„ nir de voſtre courage à chaque pas que „ vous faites.

Parmenion lui conſeillant de combattre de nuit contre Darius, afin que par ce moyen la grandeur du danger fût cachée à ſes ſoldats, il lui répondit qu'il ne prétendoit point dérober la victoire.

Le meſme Parmenion lui faiſant des propoſitions intereſſées & peu honnêtes

tes, il dit que s'il eſtoit Parmenion, il préfereroit l'argent à la gloire ; mais qu'eſtant Alexandre, il ne craignoit point de devenir pauvre. Si je ne me trompe, ajoûta-t-il, je ſuis Roi, & non pas Marchand.

* Mr. H. D. D. S. ayant verſé dans un caroſſe avec beaucoup de danger, & ſans avoir prononcé une ſeule parole qui marquât de l'inquietude ; ſa Niepce lui dit enſuite : *Quoi, mon Oncle, nous avons penſé perir, & vous n'avez dit mot ! Ma Niepce*, lui répondit-il, *c'eſt que la mort ne s'épouvante pas du bruit.*

* M. L. P. a bien des ſemblables, quand il dit :

Un accueil dédaigneux, un outrageant
regard,
Une parole bruſque, un refus, quand je
prie,
Sont pour moi des coups de poignard
Capables de m'ôter la vie.

* L'orgueil ſe trouve par tout, même dans les plus vils emplois. Entre pluſieurs Laquais d'une meſme maiſon il y a le premier Laquais qui mépriſe les autres, parce qu'il ſe croit de beaucoup

coup au-deſſus d'eux. Le P. C. Y. venoit de prêcher : ſes amis, ſelon la flateuſe coûtume, le loüoient avec excez ; le Bedeau qui les écoutoit, ſe perſuadant qu'il meritoit bien d'avoir ſa part des loüanges du Sermon, leur dit, Meſſieurs, *c'eſt moy qui ay ſonné ce Sermon là.*

* A Monſieur. D. L.

Que les Dieux vous donnent des années, c'eſt tout ce que je vous ſouhaite ; car vous tirerez de voſtre propre fond tout ce qu'on peut demander de bon en voſtre faveur, pourveu qu'une longue vie ne manque pas à voſtre vertu.

Dî tibi dent annos : à te nam cætera ſumes ;
Sint modò virtuti tempora longa tuæ.

* Le viſage eſt le miroir de l'ame, & les yeux en gardant le ſilence découvrent les ſecrets de l'eſprit. *Speculum mentis eſt facies, & taciti oculi mentis fatentur arcana*

S. Jerôm.

* Dans une Scene de l'Arlequin Comedien aux Champs Eliſées, on ſuppoſe qu'Arlequin rencontre Hypocrate ; voici leur entretien.

AR-

ARLEQUIN. HYPOCRATE.

Arlequin. C'eſt le Seigneur Hypocrate ! ah Ciel que je ſuis fatigué !

Hypocrate. Faites-vous ſaigner pour vous ſoûlager.

Arlequin. Mon mal n'eſt pas dans le ſang, il eſt pluſtoſt dans les humeurs; car les importunitez de tous les gens de ce païs-cy me mettent de ſi mauvaiſe humeur, que...

Hypocrate. Purgez-vous pour évacuer ces mauvaiſes humeurs.

Arlequin. Je ne ſçaurois revenir de la peine que m'a fait cette femme qui ne m'a pas donné le temps de faire mes affaires, je me ſuis retenu à cauſe d'elle, & j'apprehende....

Hypocrate. Prenez un lavement pour vous tirer d'affaire.

Arlequin. Ah voila l'autre avec ſon ſang froid. Faites-vous ſaigner, purgez-vous, prenez un lavement ; à ce que je voi, les Medecins ont la même routine icy que dans l'autre monde.

Hypocrate (aprés avoir ri.) Ah qu'il eſt plaiſant !

Arlequin. C'eſt à faire à vous, vous eſtes un plaiſant benêt, de me venir rire au nez.

Hy-

Hypocrate. Ah ſi vous vous fâchez, il faudra vous ſaigner pour vous rafraîchir le ſang, vous purger pour ôter la bile qui s'enflamme, & vous donner un lavement pour vous rafraîchir le bas ventre qui eſtant échauffé excite la colere par les fumées brûlantes qu'il envoie dans la region ſuperieure....

Arlequin. Ma foi, c'eſt tout comme en France. En verité, Seigneur Hypocrate, tous vos raiſonnemens me font pitié, & me donnent du chagrin pour l'amour de vous.

Hypocrate. Si vous eſtes chagrin, faites vous ſaigner pour oſter la craſſe du ſang qui engendre la melancolie; purgez vous pour évacuer la matiere gluante & terreſtre des humeurs, qui aſſoupiſſant les eſprits, leur oſte cette agreable & remuante vivacité qui réjoüit par les piccotemens qu'elle excite dans les nerfs & dans les membranes de voſtre corps; prenez des lavemens, afin que les inteſtins eſtant dégagez, vos ſens ſoient plus libres dans leurs fonctions, & par conſequent voſtre eſprit puiſſe plus facilement s'en ſervir pour goûter les plaiſirs.

Arlequin. Saignée, purgation, lave-

vement ; ma foi, encore une fois, c'eſt tout comme en France ; trois remedes à tous maux. Ah que cela eſt drôle ! ah, ah, Seigneur Hypocrate, vous me ferez crever de rire avec vos remedes.

Hypocrate. Si vous eſtes trop gai, faites vous ſaigner, afin que la ſaignée vous affoibliſſant, les eſprits ſoient occupez à reparer vos forces, & non pas à vous faire rire ; faites vous purger, afin que la purgation pouſſant dehors pluſieurs eſprits vitaux avec les humeurs, il ne ſe faſſe plus un ſi grand épanchement de ces meſmes eſprits par toutes les fibres de vôtre corps ; car c'eſt cet épanchement qui par une eſpece de démangeaiſon fait la trop grande joye. Prenez des lavemens, afin que les décoctions rafraîchiſſantes éteignent la matiere de ces mêmes eſprits en meſme temps qu'elles tireront en bas la matiere fecale par le boyau culier....

Arlequin. Hé, fi, fi, Monſieur Hypocrate, vous me faites mal au cœur avec voſtre matiere fecale....

Hypocrate. Si vous avez mal au cœur, faites vous ſaigner, purger, & donner des lavemens ; faites vous ſaigner, afin....

Ar-

Arlequin. Ah, tous vos raiſonnemens me font mal à la tête.

Hypocrate. Si vous avez mal à la teſte, faites-vous ſaigner, purger, & donner des lavemens ; faites-vous ſaigner, afin que....

Arlequin (en colere.) Et moy je ſouhaite que vous vous faſſiez ſaigner juſqu'à la derniere goutte ; que vous ne mangiez jamais que Caſſe, Rhubarbe, & Sené ; que vous preniez tant de lavemens, que voſtre cœur, voſtre foye, vos tripes & vos boyaux ſortent avec voſtre matiere fecale par voſtre maudit boyau culier....

Hypocrate. Ah, ah, qu'il eſt plaiſant ! Adieu petit homme de pieces & de morceaux.

Arlequin. Adieu, figure compoſée de Caſſe, de Rhubarbe, & paîtrie de décoctions.

Hypocrate. Adieu, petit Perroquet d'Arcadie.

Arlequin. Adieu, oyſeau de la mort.

* Les Bouchers debitoient anciennement la viande au fort, & par une eſpece de devination. Celui qui achetoit avoit les yeux bandez ; & s'il devinoit le nombre des doigts que le Bou-

Boucher élevoit en l'air, il donnoit le prix à la chair ; & s'il ne ſe devinoit pas, c'eſtoit le Boucher qui lui donnoit le prix. Cette forme de vente fut abolie par l'Ordonnance d'Appronius Préfect de Rome, qui voulut que la chair ſe vendît au poids de la livre. Le Preſid. Briſſon Select. antiq.

* Les champignons ont eſté de tout temps reconnus pour un mêts trés-dangereux. Le Philoſophe Antiphanes diſoit : *Siquid rerum veſtrarum comedo, fungos, crudos comeſſe videar.* N. M. O. diſoit que le meilleur plat de champignons, le plus délicieux, & le mieux aſſaiſonné n'eſtoit bon qu'à eſtre jetté par les feneſtres. Athen. l. 2.

* Les Anciens ne vouloient que trés-peu de conviez dans leur feſtin, parce que la multitude eſt deſagreable à cauſe du bruit & du tumulte qu'elle produit. *Tumultuoſa eſt multitudo & inſuavis.*

Quand je voi tous ces grands repas,
Où tout venant eſt admis & s'empreſſe,
Moi qui hais la preſſe,
Je chante tout-bas :
Heureux qui peut ſans engraiſſer ſa manche
Commodément attaquer ſon éclanche,

Qui

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

Qui peut placer ſa chaiſe
Sans nul embaras ;
Qui peut tout à ſon aiſe
Etendre les bras ;
Qui mange ſa pitance
Avecque gens de connoiſſance ,
Qui dine & ſoupe enfin ,
Sans preſſe & ſans feſtin.

* Saint Jerôme dit avoir vû une femme qui avoit eu vingt-deux maris , & qu'elle épouſa enſuite un homme qui avoit eu vingt femmes , & qui lui ſurvécut. Les Romains le couronnerent de lauriers, & lui firent porter une palme à la main au Convoy de ſa femme.

* Philippe II. Roy d'Eſpagne ayant donné la droite à Emanuel de Savoye ſon gendre, pour lui faire honneur dans le temps qu'il entroit dans Saragoſſe , & voyant que le cheval de cet Emanuel eſtoit fort fringuant, il lui dit : Mon fils, „ vous eſtes-là monté ſur un cheval bien „ remuant ; Sire , lui répondit Emanuél, „ c'eſt qu'il ſent bien qu'il n'eſt pas dans „ ſa place.

* Pour faire voir la ſimplicité des Indiens , on dit qu'une cloche qu'on venoit de fondre pour une Egliſe , s'eſtant

tant trouvée mal faite, & n'ayant point de ſon, un Indien qui voyoit le fondeur de cloches fort eſtonné, lui dit naïvement, ne te faches point de ce que ta « cloche ne parle pas bien dés qu'elle eſt « venuë au monde : la même choſe ne « t'eſt-elle pas arrivée ? attends un peu, « elle parlera bien avec le temps. «

* Les Anciens immoloient ſur les tombeaux des grands Capitaines un nombre de priſonniers de guerre ; on en immola ainſi ſur le tombeau de Patrocle, ſelon Homere ; & ſur celui de Pallas, ſelon Virgile. Cette couſtume parut enfin trop barbare, & on ſe contenta de faire combattre des gladiateurs autour du bucher.

* Une Dame diſoit à ſon mari ; je vous prie, Monſieur, de ne point parler de moy en compagnie ; car ſi vous en dites du bien, on ne vous croira pas ; ſi vous en dites du mal, on vous croira.

* Mercure dit à Caron chez Lucien. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'à preſent aux anciens ? c'eſtoit autrefois des gens forts & vigoureux, la plûpart du temps bleſſez, & ce ne ſont maintenant que

de

de petits foireux pâles & défaits, dont les uns ſont morts de poiſon, les autres de débauches, & la plûpart ont eſté envoyez ici par leurs heritiers pour avoir leur bien.

* Ce Prédicateur du bel air cherche par le débit affecté de ſes diſcours étudiez un Evêchê ; ce bon Religieux fait des Converſions par la ſimplicité avec laquelle il annonce les veritez de l'Evangile. Avoüons que celui-ci merite de trouver ce que celui-là cherche.

„ * Comment ſe peut-il faire, Mon„ſeigneur, que vous n'ayez jamais eu „aucun procez avec voſtre Chapitre ? diſoient quelques Evêques de Province à Monſeigneur l'Archevêque de Paris ; „c'eſt, répondit agreablement cet illu„ſte Prélat, que je me ſuis toûjours per„ſuadé qu'il n'y a que les maris de village „qui battent leurs femmes.

* Sur l'incendie du Palais.

Certes l'on vit un triſte jeu,
Quand à Paris Dame Juſtice,
Se mit le Palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'epice.

Saint Amand vivoit ſous le Regne des pointes ; ainſi il faut lui pardonner celle de l'épice.

* Les

* Les Druides tenoient des miroirs dans leurs claſſes pour avertir ceux de leurs diſciples qui eſtoient beaux, de ne pas porter une ame ſoüillée dans un beau corps ; & ceux qui eſtoient laids, de couvrir la laideur de leur corps du luſtre & de la beauté des vertus de l'ame. Monſ. Guyo. Hiſt. d'Orleans. Diſc. I.

* Denis le Tiran avoit toûjours auprés de ſon lit des Valets de Chambre armez d'éguilles pour le piquer jour & nuit par intervalles, de peur que ſa graiſſe ne l'étouffat pendant ſon ſommeil. Ælian.

* Pline dit que quand on a gobé un œuf, il faut rompre la coque avec une cuiliere, parce que, dit-il, il y a des perſonnes qui ſçavent en faire des malefices, quand elle n'eſt pas tout à fait caſſée.

* Autrefois chez les Romains aprés que les Comediens avoient recité leurs Rôles, on faiſoit monter ſur le Theatre des hommes, qui ſe laiſſoient ſouffleter pour de l'argent ; d'où eſt venu ce mot d'Arnobe, *alapiſtarum ſtrepitus.* Cela tenoit lieu de farce.

* D'où vient que l'Abbé *Latros* a prêché deſagreablement en prêchant un

un beau Sermon ? c'eſt qu'il a debité le Sermon d'un autre, car

Qui ne ſçait qu'imiter, ne ſçait point l'art de plaire,
Souvent plus lâche encor l'Orateur Plagiaire
Oſe dire un Sermon qu'a ſçû d'un Ecrivain
Lui rendre, à point nommé, la diligente main.
L'uſage en eſt connu, mille Orateurs en France
Au Copiſte affidé doivent leur éloquence.
Chaque jour la Province entend prêcher abſens
Tous ceux qui dans Paris tiennent les premiers rangs.
Des grands Prédicateurs funeſte deſtinée,
Tandis que Bourdaloüe à la Cour eſtonnée,
Annonce l'Evangile, & plaiſt à chaque mot,
Ailleurs il fait pitié dans la bouche d'un ſot.

*Platon fait voir dans le grand Hyppias que la beauté ne conſiſte pas dans une belle fille, dans une belle cavale, dans

dans une belle lyre, dans une belle marmite, dans une belle cuiliere à pot, quoi-qu'elle ſoit de figuier, ni dans aucune autre belle choſe en particulier: aprés quoi il finit tout court, ſans dire en quoi le beau conſiſte; ce qu'on croit neanmoins aller apprendre. Oſeroit-on ſe recrier contre cette idée de Platon? que diroit-on, ſi le P. B. parloit aujourd'hui comme Philoſophe?

* Pour avoir le pied beau, il faut l'avoir petit, dit Ovide.

Pes erat exiguus, pedis hæc aptiſſima forma eſt.

* *Drianxt* aime *Calliſte*; il lui fait ſouvent de petits preſens, que ſa maniere de donner rend fort conſiderables.

L'amour eſt liberal; mais c'eſt avec adreſſe;
Le prix de ſes preſens en eſt la gentilleſſe.

* Dialogue ſuppoſé dans les Champs Eliſées.

DIAGORAS. EPICTETE.

Diagoras. Tous ceux qui paroiſſent Athées ne le ſont pas.

Epictete. Comment l'entendez-vous ?

Diagoras. Je prétens qu'il n'y a point de veritables Athées, mais qu'il y en a ſeulement qui ſelon les apparences ſont Athées ; c'eſt-à-dire, qu'ils paroiſſent par leur diſcours & par leurs actions, ſouhaiter qu'il n'y ait point de Dieux, afin de n'avoir point de ſujet de craindre les châtimens qu'ils meritent par leurs deſordres.

Epictete. Quoy ! étiez-vous de ce dernier nombre d'Athées ?

Diagoras. On m'a crû Athée, parce que j'ai demandé s'il y avoit des Dieux, & s'il y en avoit, quels ils eſtoient. Tous les jours, à ce qu'on m'a dit, d'honneſtes gens font la meſme demande, & agitent la meſme queſtion dans l'autre monde, ſans que l'on ſonge à les accuſer d'Atheiſme.

Epictete. Ces honneſtes gens font cette demande, & agitent cette queſtion, il eſt vrai : mais c'eſt ſans douter de la verité de la choſe ; au lieu que vous à ce qu'on dit, ne croyiez aucune Divinité.

Diagoras. Peut-on avoir de la raiſon avec des yeux, & douter qu'il y ait une Divinité ?

Epi-

Epictete. Vous me ſurprenez ; quoi ! il ſemble que vous en eſtes plus perſuadé que ceux qui ont beaucoup écrit, & beaucoup parlé pour la prouver !

Diagoras. Quoi-que je n'aſpire pas comme vous, au tître glorieux de Pédagogue, & de docteur du genre humain, je puis aſſurer, que bien loin d'eſtre Athée comme on m'en accuſe, je ſuis preſt à apporter aux hommes des preuves inconteſtables d'un Etre infini, éternel, indépendant, & ſouverain.

Epictete. C'eſt apparemment depuis que vous eſtes icy, que vous avez de ſi ſages, & de ſi juſtes ſentimens.

Diagoras. Je dis à preſent les choſes telles que je les penſe ; mais dans l'autre monde les differentes paſſions dont mon cœur eſtoit agité, me faiſoient parler autrement que je ne penſois.

DE DIAGORAS.

Diagoras étoit d'Athenes. Les Atheniens le chaſſerent de leur Ville, à cauſe qu'il avoit demandé s'il étoit vrai qu'il y eût des Dieux, & s'il y en avoit,

qu'els ils eſtoient. On le ſurnomma l'Athée.

Il vivoit vers la 74. Olympiade.

D'EPICTETE.

Epictete Philoſophe Stoïcien eſtoit d'Hierapolis, & vivoit dans le premier ſiecle.

Quoi-qu'il fût Eſclave d'Epaphrodite Capitaine des Gardes de Neron, il parut en cet eſtat plus libre que ſon maiſtre. Celui-ci lui ayant donné un grand coup ſur la jambe : Epictete lui dit froidement, de prendre garde de ne la pas prompre : Epaphrodite ayant redoublé en telle ſorte qu'il lui caſſa l'os ; nôtre Philoſophe lui repliqua ſans „ s'émouvoir : Ne vous avois-je pas dit „ que vous vous jouïez à me rompre la „ jambe ?

Il a eſté en ſi grande reputation, que la lampe de terre dont il ſe ſervoit pour étudier pendant la nuit, fut vendu é trois mille drachmes.

Selon lui, toute la Philoſophie conſiſte en ces deux mots. *Suſtine & abſtine.*

Il ſe déclare chez Arrian pour Cenſeur

ſeur & Inſpecteur envoyé du Ciel, afin d'obſerver la conduite des hommes, & corriger leurs défauts ; pour le Pedagogue & le Docteur du genre humain, afin de l'inſtruire & de le châtier ; pour le Medecin & l'Eſculape du ſiecle, afin de découvrir, & de guerir les maladies publiques ; enfin pour le Seigneur & le Roi avec un ſceptre, & un diadême plus éclatant que celui des Rois, avec le pouvoir de faire de tous les hommes autant de Rois, en leur apprenant qu'ils cherchent la grandeur & la felicité où elle n'eſt pas, & en ſe donnant à eux-mêmes pour exemple ; parce qu'il n'avoit rien, ni champs, ni maiſon, ni femme, ni enfans, ni famille, ni lit, ni tunique, ni meubles ; & il avoit neanmoins de la ſanté, de la joye, de la tranquilité ; n'ayant rien & ne manquant de rien, ne deſirant rien, & ne craignant rien, libre, content, exaucé dans tous ſes vœus, ne ſe plaignant ni de Dieu, ni des hommes, ſe faiſant craindre aux Puiſſances que les autres craignent ; reſpecté des autres hommes comme leur Seigneur & leur Roi : par la pureté de ſa vie, par la liberté de ſa langue, par la force

invincible d'une bonne conſcience : Exempt de tout reproche, amoureux de l'honneſteté, & de la vertu pour elle-meſme ; tousjours expoſé aux yeux des hommes, & conſiderant, ſans comparaiſon davantage la preſence éternelle de Dieu ; calomnie, & ſouvent frappé par ceux dont il tâchoit de guerir les bleſſures, & qu'il aimoit, lorſqu'ils le frappoient, comme eſtant tousjours leur pere & leur frere ; enfin s'étant donné par la temperance & par la ſobrieté une ſanté ſi ferme, & un corps ſi robuſte, qu'il pouvoit ſoûtenir, non ſeulement le froid, le chaud, & toutes les injures de l'air ; mais auſſi les outrages & les coups qu'il recevoit de ceux qui n'eſtoient méchans, que parce qu'ils eſtoient malades.

* Themiſtocles s'eſtant retiré chez le Roy de Perſe aprés ſon banniſſement d'Athenes, & ſe voyant dans les grandeurs, dit à ſes enfans : *Nous eſtions perdus, ſi nous n'euſſions eſté perdus.* Plut.

* Le P. M. diſcourant un jour de Pindare avec un de ſes amis, & ne pouvant s'épuiſer ſur les loüanges de ce Poëte inimitable, ſe mit à prononcer les cinq ou ſix premiers Vers de la premiere

miere de ſes Odes avec tant de force & d'emphaſe, que ſa femme, qui eſtoit preſente, & qui eſt femme d'eſprit, ne pût s'empêcher de lui demander l'explication de ce qu'il témoignoit prendre tant de plaiſir à prononcer. Madame, lui dit-il, cela perd toute ſa " grace en paſſant du Grec dans le Fran- " çois. N'importe, lui dit-elle, j'en ver- " rai du moins le ſens, qui doit eſtre ad- " mirable. C'eſt le commencement, lui " dit-il, de la premiere Ode du plus " ſublime de tous les Poëtes. Voici " comme il parle. * *L'eau eſt trés-bonne* Pind. *à la verité, & l'or qui brille comme le* Od. 1. *feu durant la nuit éclatte merveilleuſe-ment parmi les richeſſes qui rendent l'homme ſuperbe : Mais, mon eſprit, ſi tu deſirés chanter les combats, ne contemple point d'autre aſtre plus lumi-neux que le Soleil pendant le jour dans le vague de l'air ; car nous ne ſçaurions chanter des combats plus illuſtres que les combats olympiques.* Vous vous moc- " quez de moi, lui dit la Dame ; voila " un galimathias que vous venez de faire " pour vous divertir ; je ne donne pas ſi " aiſément dans le panneau. Je ne me " mocque point, lui dit le P. & c'eſt "

„ vôtre faute, ſi vous n'étes pas charmée
„ de tant de belles choſes. Il eſt vrai, re-
„ prit cette Dame, que de l'eau bien
„ claire, de l'or bien luiſant, & le Soleil
„ en plein midi, ſont de fort belles cho-
„ ſes; mais parce que l'eau eſt trés-bon-
„ ne, & que l'or brille comme le feu
„ pendant la nuit, eſt-ce une raiſon de
„ contempler, ou de ne contempler pas
„ un autre aſtre que le Soleil pendant le
„ jour? de chanter ou de ne chanter pas
„ les combats des Jeux Olympiques? je
„ vous avouë que je n'y comprens rien,
„ je ne m'en eſtonne pas, Madame, dit
„ le P. une infinité de trés-ſçavans hom-
„ mes n'y ont rien compris non plus que
„ vous. Faut-il trouver cela étrange? c'éſt
„ un Poëte emporté par ſon entouſiaſme,
„ qui ſouſtenu par la grandeur de ſes
„ penſées & de ſes expreſſions, s'éleve
„ au deſſus de la raiſon ordinaire des
„ hommes, & qui en cet eſtat profere
„ avec tranſport tout ce que ſa fureur lui
„ inſpire. Cet endroit eſt divin, & l'on
„ eſt bien éloigné de rien faire aujour-
„ d'hui de ſemblable. Aſſurément, ajoûta
„ la Dame, & l'on s'en donne bien de
„ garde: mais je voi bien que vous ne
„ voulez pas m'expliquer cet endroit de

„ Pin-

Pindare ; cependant s'il n'y a rien qui « ne ſe puiſſe dire devant des femmes, je « ne voi pas où eſt la plaiſanterie de m'en « faire un myſtere. Il n'y a point de plai- « ſanterie ni de myſtere, lui dit le P. Par- « donnez-moi, lui dit-elle, ſi je vous dis « que je n'en croi rien ; les Anciens « eſtoient gens ſages, qui ne diſoient pas « des choſes où il n'y a ni ſens ni raiſon. « Quoiqu'on pût dire, elle perſiſta dans « ſa penſée ; elle a toûjours crû qu'il avoit « pris plaiſir à ſe mocquer d'elle. Cette « hiſtoire a bien réjoüi les B. S. & les F. S.

* Horace donne ces trois principales beautez à un Cheval.

Præclaræ clunes, breve quod caput, ardua cervix.

C'eſt-à-dire, qu'il doit avoir la croupe large, la teſte petite, & le col fort relevé.

* Nous ne verrions pas tant de méchans Vers, ſi tous les Poëtes eſtoient auſſi délicats & auſſi exacts que celui qui a parlé ainſi :

Encor, ſi pour rimer, dans ſa verve indiſcrette,
Ma Muſe au moins ſouffroit une froide Epitéte ;

Je ſerois comme un autre, & ſans chercher
ſi loin,
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au
beſoin.
Si je loüois Philis en miracles feconde,
Je trouverois bien-toſt à nulle autre ſecon-
de.
Si je voulois vanter un objet non pa-
reil,
Je mettrois à l'inſtant plus beau que le So-
leil:
Enfin parlant tousjours d'aſtres & de mer-
veilles,
De chef-d'œuvres de Cieux, de beautez ſans
pareilles,
Avec tous ces beaux mots ſouvent mis au
hazard,
Je pourrois aiſément ſans genie & ſans
art,
En tranſpoſant cent fois & le Nom & le
Verbe,
Dans mes Vers recouſus mettre en pieces
Malherbe.

* D'Anne d'Autriche.

Elle ſçut mepriſer les caprices du ſort,
Regarder ſans horreur les horreurs de la
mort,
Affermir un grand thrône, & le quitter
ſans peine,

Et pour tout dire enfin, vivre & mourir en Reine.

* Nous avons bien plus de facilité à contracter les vices d'autrui, qu'à lui communiquer la vertu ; de meſme qu'il eſt plus aiſé de prendre la maladie d'un autre, que de lui donner la ſanté dont nous jouïſſons. *Facilius eſt vitium contrahere quàm virtutem impertire : quemadmodum facilius eſt morbo alieno inſici, quàm ſanitatem largiri.* S. Greg. de Naz.

* Que de G. G. qui ont la foibleſſe de Dioxippus ! en voici l'hiſtoire. Diogene voyant un jour Dioxippus qui faiſoit ſon entrée ſur un chariot de triomphe dans la Ville, pour avoir remporté le prix aux Jeux Olympiques, & remarquant qu'il avoit tousjours les yeux attachez ſur une jeune fille : *Voyez*, dit-il à ceux qui eſtoient auprés de lui, *noſtre champion victorieux & triomphant, qu'une jeune fillette emmene par le collet par tout où elle veut.*

* S'il y a eu de tout temps des devins trompeurs, il y a eu auſſi de tout temps des gens qui ſe ſont mocquez de ces devins. Ennius eſtoit du nombre de ces mocqueurs, quand il a dit :

Non habeo denique nanci Marſum Augurem,
Non vicanos Aruſpices, non de circo Aſtrologos,
Non Iſiacos Conjectores, non Intrpretes ſomniorum:
Non enim ſunt ii, aut ſcientiâ, aut arte divini;
Sed ſuperſtitioſi Vates, impudenteſque Harioli,
Aut inertes, aut inſani, aut quibus egeſtas imperat;
Qui ſibi quæſtus cauſa fictas ſuſcitant ſententias,
Qui ſibi ſemitam non ſapiunt, alteri monſtrant viam,
Quibus divitias pollicentur ab iis drachmam petunt,
De divitiis deducant drachmam, reddant cætera.

C'eſt-à-dire, je ne fais nul compte des Augures Marſes, ni des Devins des coins des ruës, ni des Aſtrologues du Cirque, ni des Pronoſtiqueurs d'Iſis, ni des Interpretes des ſonges ; car ils n'ont ni l'art, ni la ſcience de deviner : mais ce ſont des Prophetes ſuperſtitieux & impudens, ou des faineans, ou des foux, ou des gens, qui ſe laiſſant gourmander par

par la pauvreté, ſuppoſent des prophéties pour en tirer quelque gain; qui étant aveugles pour eux-meſmes, veulent montrer le chemin aux autres, & qui nous demandent une drachme, en nous promettant des tréſors. Qu'ils prennent donc cette drachme de ces tréſors, & qu'ils nous rendent le reſte.

* Sackford Maître des Requeſtes d'Eliſabeth Reine d'Angleterre, l'ayant pluſieurs fois priée de lui donner audience ſans qu'il l'eût jamais pû obtenir; à la fin il reſolut un jour de l'aller trouver, lorſqu'elle faiſoit la viſite ordinaire de ſes Provinces, Mais à peine fut-il entré dans la Chambre, que la Reine le regardant, Fy, vilain, lui dit-elle, tu as-là des bottes qui puent : Pardonoez-moi Madame, répondit Sackford, ce ne ſont pas mes bottes neuves qui ſentent mauvais, ce ſont les vieilles Requeſtes que je vous garde.

* L'Ambition fait que pour dominer ſur les autres, l'on s'aſſujettit ſoi meſme; pour parvenir aux honneurs, on ſe ſoûmet à toutes ſortes de ſervitudes ; & pour s'élever on ſe rabaiſſe. *Ut dominetur aliis, priùs ſervit, curvatur opſequio, ut honore donetur : & dum vult* S.Amb.

eſſe

eſſe ſublimior, ſit remiſſior.

* Jules Ceſar ſubjugua les Gaules, & fut lui-même l'Hiſtorien de ſes conquêtes. Traverſant une riviere à la nage, il nageoit d'une main, & de l'autre il élevoit des cahyers de crainte de les moüiller. On le repreſenta dans une Deviſe avec un Livre & une épée, & ces mots : *Ex utroque Cæſar.*

* Un Valet doit lire ſur le front de ſon Maître ce qu'il exige de lui.

Ediſcat Herile imperium, ut quod frons
Plaute. *velit, oculi ſciant.*

* Avis pour la ſanté ; il eſt tiré de l'Ecole de Salerne, & donné au Roi d'Angleterre.

Anglorum Regi ſcribit ſchola tota Salerni:
Si vis incolumen, ſi vis te reddere ſanum,
Parce mero, cœnato parum, non ſit tibi vanum
Surgere poſt epulas, ſomnum fuge meridianum,
Ne mictum retine, nec comprime fortirer anum;
Cur as tolle graves, iraſci crede prophanum,
Hac bene ſi ſerves, tu longo tempore vives.

C'eſt

C'eſt-à-dire, ſi vous voulez vous bien porter, ne beuvez pas beaucoup de vin ; ſoupez peu ; ne ſoyez point ſans action aprés le repas ; ne dormez pas à midi ; tenez vôtre ventre libre ; ſoyez ſans chagrin & ſans colere ; ſi vous ſuivez ces conſeils, vous devez eſperer vivre long-temps.

* Le Cygne étoit conſacré à Apollon, & les Anciens lui ont attribué non ſeulement la douceur du chant, mais encore la vertu de *ſentir* & de prévoir l'avenir ; c'eſt ce qui a donné lieu à Platon de dire que les Cygnes chantent plus melodieuſement que de coûtume le jour qu'ils doivent mourir : il introduit Socrate, qui dit, que ces oiſeaux prévoiant le bonheur dont ils vont joüir dans les Enfers, ont alors beaucoup plus de joye qu'ils n'en avoient eu de leurs vie, & que c'eſt ce qui les fait mieux chanter. C'eſt même pour ces deux qualitez que l'on compare les Poëtes aux Cygnes ; & Pythagore a enſeigné que les ames des Poëtes alloient quelquefois animer des Cygnes, comme celles des Cygnes alloient animer des Poëtes. Delà vient que dans le dixiéme Livre de la Republique de

Pla-

Platon, un Prophete dit, qu'il a vû l'ame d'Orphée animer le corps d'un Cygne. Bien des gens ne tombent pas d'accord du chant qu'on attribue à cet animal.

* Le vieux Horace donne à ſon fils cet avis, pour l'avertir du peu de fondement qu'il doit faire ſur les applaudiſſemens du peule.

Horace, ne crois pas que le péuple ſtupide
Soit le maître abſolu d'un renom bien-ſolide ;
Sa voix tumultueuſe aſſez ſouvent fait bruit ;
Mais un moment l'éleve, un moment le détruit.
Et ce qui contribuë à nôtre renommée,
Toûjours en monis de rien ſe diſſipe en fumée ;
C'eſt aux Rois, c'eſt aux Grands, c'eſt aux eſprits bien-faits
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets :
C'eſt d'eux ſeuls qu'on recoit la veritable gloire,
Eux ſeuls des vrais Heros aſſûrent la memoire.

* Cice-

* Ciceron parle ainſi à Ceſar, Vous n'avez reçû rien de plus grand de la fortune que le pouvoir de conſerver la vie à une infinité de perſonnes, ni rien de meilleur de la nature que la volonté de le faire. *Nihil habet nec fortuna tua majus, quàm ut poſſis : nec natura tua melius, quàm ut velis conſervare quàm-plurimos.* Orat. pro Ligar.

* Ciboire eſt un mot Egyptien qui ſignifie proprement la gouſſe de la féve d'Egypte. Cette gouſſe, quand la féve en eſt ſortie, eſt fort ouverte par le haut, & fort pointuë par le bas ; elle ſervoit de coupe aux Egyptiens ; & c'eſt delà que toutes les coupes de la même forme de quelque matiere qu'elles fuſſent, ont eſté appellées *Ciboria.* L'Egliſe a retenu ce mot pour les Vaſes dont elle ſe ſert, qu'elle appelle *Ciboires.*

* Juſtes imprécations & équitables reproches ; c'eſt Phedre qui les fait à Enone dans la Tragedie de Mr. R.

Je ne t'écoute pas, va-t-en, monſtre execrable,
Va, laiſſe-moi le ſoin de mon ſort déplorable,

Puiſſe

Puiſſe le juſte Ciel dignement te payer ;
Et puiſſe ton ſupplice à jamais effrayer
Tous, ceux qui comme toi, par de lâ-
ches adreſſes,
Des Princes malheureux nourriſſent les
foibleſſes,
Les pouſſent au panchant, où leur cœur eſt
enclin,
Et leur oſent du crime applanir le che-
min.
Déteſtables flateurs, preſent le plus fu-
neſte
Que puiſſe faire aux Rois la colere ce-
leſte.

* C. B. envoie ces Vers pour réponſe à tous ceux qui la demandent en mariage.

Il n'eſt, tout bien peſé, que d'être à ma-
rier.
Qu'un Amant importune, on a recours
au change ;
Fuſſiez-vous un Demon, on vous appelle
un Ange,
Quand on eſt marié, adieu, c'eſt aſſez
ri,
Qui nous flattoit amant, vous rechigne
mari.

* Briguez les grands Emplois avec le merite, & non pas avec la faveur. Si vous

vous êtes homme de bien, vous trouverez toûjours des gens qui vous favoriſeront ; c'eſt Plaute qui vous en aſſûre.

Virtute ambire oportet, non favitoribus,
Sat habet favitorum ſemper, qui rectè facit.

* DIALOGUE.

SYLVANDRE, THEANTE.

Sylvandre. Ce n'eſt pas aſſez de connoître le merite des autres, il faut quand on l'a connu le bien traiter ; il eſt vrai que ce ſont deux grandes démarches à faire tout de ſuite, & dont la plûpart des hommes ſe rendent fort incapables ; mais ils n'y ſont pas moins obligez. Vous concevez bien pourquoi je vous parle de la ſorte, Theante.

Theante. Je ne le devine pas.

Sylvandre. Reſſouvenez-vous des éloges que vous faites d'Andriſque, & en même temps du peu de bien que vous lui procurez, pendant que vous pourriez le traiter ſelon vôtre eſtime.

Theante. S'il étoit le ſeul qui me parût

rût avoir du merite, je lui ferois du bien; mais il y en a tant d'autres, que j'épuiſerois mon pouvoir & mon credit.

Sylvandre. Faites du moins pour un ce que vous ne pouvez pas faire pour tous les autres, & on n'aura rien à vous reprocher ſur cette matire; mais c'eſt en vain que je vous donne cet avis. Vous étes volontiers prodigue de ce qui ne vous couſte rien. Vous eſtimerez tant que l'on voudra, pourveu que l'on s'en tienne à vôtr eſtime.

Theante. Mais n'eſt-ce pas là ce qui eſt le plus digne des gens de merite?

Sylvandre. Voila l'ordinaire raiſonnement de ceux qui veulent juſtifier leur inſenſibilité envers les grands hommes qui ſont dans le beſoin. Les bonnes qualitez de ceux-ci ſervent de prétexte à la dureté de ceux-là. Ne direz-vous point comme Martonte, que vous craignez qu'en faiſant du bien à Andriſque, vous ne faſſiez tort à ſon merite, en lui donnant occaſion d'eſtre ou du moins de paroître intereſſé? Ce détour, quelque adroit qu'il ſoit, ne laiſſe pas de faire paroître plûtôt de la mauvaiſe foi que de la ſincerité; prenez

ſoin

ſoin de la pauvreté des honnêtes gens, c'eſt là vôtre devoir ; & laiſſez-leur prendre le ſoin de leurs vertus ; ils ont bien ſçû les acquerir ſans vous, ils ſçauront encore bien les conſerver ſans vôtre ſecours.

* Sur le Cheval de bronze placé au milieu du Pont-neuf.

Superbes monumens, que vôtre vanité
Eſt inutile pour la gloire
Des grands Heros, dont la memoire
Merite l'immortalité !
Que ſert-il que paris au bord de ſon canal,
Expoſe de nos Rois ce grand Original,
Qui ſçût ſi bien regner, qui ſçût ſi bien combattre ?
On ne parle point d'Henry Quatre,
On ne parle que du Cheval.

* Un Jeune homme Grec demandant un jour conſeil à Pittaque, un des ſept Sages de la Grece, s'il devoit épouſer une femme qui lui fût égale en biens & en condition, ou qui fût plus riche & plus noble que lui ; Pittaque lui répondit; Voila des enfans qui veulent, joüer à l'eſcrime, va vers eux, ils te conſeilleront ce que tu dois faire ; il lui obeït.

obeït. Comme il approchoit de ces enfans, ils crurent qu'il venoit pour eſcrimer avec eux, & parce qu'ils voyoient qu'il les ſurpaſſoit en forces, ils lui dirent, *que chacun ſe prenne à ſon pareil*; ce qui lui fit connoître que chacun ſe devoit marier à ſa pareille. *Nube pari.*

* Avis de S. Ephrem en faveur de la priere. *Cum Deo mulits, cum homînibus paucis loquere*; c'eſt-à-dire, parlez beaucoup à Dieu, & peu aux hommes.

* Un Auteur ayant dédié un Livre de la Juſtice à Alexandre au plus fort „de ſes conquêtes : Cela eſt fort à pro„pos, dit ce Prince, dans un temps où „je prens le bien d'autrui.

* Sannazar parlant de la Ville de Veniſe, feint que Neptune la voyant s'élever au milieu des eaux du Golphe Adriatique, & donner la loi à toute la mer, dit à Jupiter, par une eſpece d'in„ſulte : Vantez maintenant tant qu'il „vous plaira vôtre Capitole & ces murs „renommez de vôtre Mars ; ſi vous pré„ferez le Tibre à la Mer, regardez l'une „& l'autre Ville : vous nirez que celle„là a été bâtie par les hommes, & que celle-

celle-ci ne l'a pû eſtre que par les Dieux.

Si pelago Tybrim præfers, urbem aſpice utramque:
Illam homines dices, hanc poſuiſſe Deos.

* Les Anciens regardoient comme des infames ceux qui jettoient leur bouclier pour fuir, & l'on doit juger de l'infamie qui étoit attachée à cette fuite par l'action que fit un ſoldat de Ceſar en Angleterre. Quelques Officiers s'étoient engagez dans un marais, où ils ne pouvoient ſoûtenir les ennemis ; ce ſoldat ſe jetta dans ce marais, fit des efforts admirables, & dégagea enfin ces Officiers ; mais en repaſſant le marais le dernier, il perdit ſon bouclier dans la bourbe, dont il ne ſortit qu'avec peine. Ceſar qui avoit vû le combat, alloit avec des cris de joye l'accueillir & le careſſer ; mais le jeune homme ſe jetta à ſes pieds les larmes aux yeux, & baiſſant la tête de honte, lui demanda pardon de ce qu'il n'avoit pas rapporté ſon bouclier.

* Socrate qui paſſoit pour le plus ſage des hommes de ſon temps, voiant qu'Alcibaides ſe mocquoit de lui, à cauſe

cauſe qu'il avoit trouvé joüant & badinant avec ſes enfans, lui dit : *Attendez Alcibiade, que vous ayez des enfans avant que de vous mocquer de moi.* Il faut pardonner aux peres leurs complaiſances pour leurs enfans ; mais il faut en meſme temps les exicter à ménager de telle ſorte cette complaiſance, qu'elle ne ſoit pas incommode aux autres.

Avis aux peres de famille ſur cette complaiſance.

Pour bien élver vos enfans,
N'épargnez Précepteur ni Mie ;
Mais juſques à ce qu'ils ſoient grands,
Faites-les taire en compagnie ;
Car rien ne donne tant d'ennui,
Que d'écouter l'enfant d'autrui.

Le pere aveugle croit toûjours
Que ſon fils dit choſes exquiſes :
Les autres voudroient être ſourds,
Qui n'entendent que des ſottiſes ;
Mais il faut de neceſſité
Applaudir à l'enfant gâté.

Quand on vous à dit d'un bon ton,
Qu'il eſt joli, qu'il eſt bien ſage,
Qu'on

Qu'on lui à donné du bobon,
N'en exigez pas davantage;
Faites-lui faire ſerviteur,
Auſſi-bien qu'a ſon Précepteur.

Peres charmez de vos enfans,
Recevez cet avis ſincere,
Etant ſeuls, prenez voſtre temps
Pour jouir des plaiſirs de pere;
Mais en public en verité.
Suſpendez la paternité.

Sçachez encor, mes bonnes gens,
Que rien n'eſt plus inſupportable,
Que de voir vos petits enfans
En rang d'oignon à la grand' table;
Des morveux, qui le menton gras,
Mettent les doigts dans tous les plats.

* Denis Tyran de Sicile ayant eſté averti qu'une vieille, quoi-qu'il fuſt trés cruel, prioit cependant devotement les Dieux pour ſa ſanté, l'envoia querir, puis lui demanda pourquoi elle prioit ainſi pour lui, pendant que tout le reſte du peuple ſouhaitoit ſa mort. Cette bonne vieille lui répondit: Sire, lorſque j'eſtois jeune, voiant que nous avions dans ce païs un Ty-

ran fort cruel, je priai devotement les Dieux qu'il mourût, ma priere fut exaucée; mais à celui-là il en ſucceda un autre qui eſtoit encore plus cruel; je priai encore les Dieux, & ma priere fut une ſeconde fois exaucée; vous avez ſuccedé, Sire, à ce ſecond; & comme je voi que vous eſtes plus méchant que les deux premiers, & que l'experience que j'ai euë me donne ſujet de craindre qu'aprés vous il n'en vienne un quatriéme plus méchant que les trois premiers, je prie les Dieux qu'ils vous conſervent une longue vie. Denis ne ſe fâchant point de cette réponſe, la laiſſa aller ſans lui faire aucun mal.

* Ce Vers & demi de Catulle a donné lieu au Sonnet ſuivant.

Nam tui Catulli
Plenus ſacculus eſt aranearum.

La fortune qui me maltraite,
Ne bornera jamais ſon cours;
Des Araignées tous les jours
Font leur toile de ma pochette.
Ma garde-robe eſt deja nette,
Je n'ai plus d'habits de velours,
Mes cheveux deviennent des ours,
Et mon caroſſe une charette.

Me

Mes Laquais tirent à la fin,
Et ce qui reſtoit de mon train
A pris congé pour récompenſe.

Et hormis ceux à qui je doi,
Il n'eſt point un Hermite en France,
Qui ſoit moins viſité que moi.

* Tout eſt ſoûmis dans le monde, dit Horace l. 2. Od. 1. hors l'ame fiere & indomptable de Caton.

Et cuncta terrarum ſubacta
Præter atrocem animum Catonis.

* Les Romains ont appellé les Dieux Domeſtiques *Penates*, parce qu'on leur ſacrifioit *in Penetralibus*, dans l'endroit de la maiſon le plus reculé.

* Scaliger dit du Poëte Lucain, que c'eſt un eſprit trés-terrible & trés-violent. *Lucanus violentiſſimum & terribiliſſimum ingenium.*

* C'eſt reprocher un bienfait, que d'en faire reſſouvenir celui qui l'a reçû.

Iſthæc commemoratio,
Quaſi exprobratio eſt immemoris beneficî.

* N. B. voulant s'aſſeoir pour ſe mettre à table chez M. T. L. D. un Laquais tira la chaiſe pour la donner à un autre ; de ſorte que N. B. eſtant Terent. in Andr.

tombé, crut qu'on le vouloit envoier diner aux Antipodes. Aprés avoir ri de ſa ſituation, il rapporta ce trait d'hiſtoire. L'Empereur Heliogabale invitoit quelquefois ſes favoris a manger avec lui ; & pour s'en divertir, il les faiſoit aſſeoir à table ſur des balons pleins de vent, qui ſe deſenflant peu à peu, mettoient ces conviez ſous la table. Platine.

* Dans la Ville de Leptis en Barbarie il y avoit cette couſtume ; c'eſt que la nouvelle mariée le lendemain de ſes nopces envoyoit demander à emprunter à la mere de ſon mari un pot à mettre au feu : celle-ci le lui refuſoit ; & cela afin que la nouvelle épouſe s'accouſtumât aux mauvais traitemens de ſa belle-mere.

* On a appellé les bâtimens irreguliers des ſolecíſmes en pierre ; les Romans, des bâteleurs en papier ; la ſentence, le poivre blanc de la diction, & les longues queuës des femmes des hyperboles de drap.

* Les inimitiez entre les parens ſont ſouvent ſi violentes, que rien ne les peut détruire.

Les autres ennemis n'ont que de courtes haines :

Mais

Mais quand de la nature on a briſé les chaînes,
Cher Attale, il n'eſt rien qui puiſſe reünir
Ce que des nœuds ſi forts n'ont pas ſçû retenir,
L'on hait avec excez, lorſque l'on hait un frere.

Freres Enn. Trag. de M. Racine.

* Chez Corneille, Jaſon repudie Medée pour épouſer Creuſe fille de Creon Roi de Corinthe, ſurquoi Medée entre en fureur & menace de faire tout perir; on lui repreſente qu'elle eſt ſans pouvoir: que ſon époux eſt un infidele; que tout l'abandonne. Enfin une confidente lui dit:

Voſtre païs vous hait, voſtre Epoux eſt ſans foi;
Dans un ſi grand revers, que vous reſte-t-il Medée?
Moy.
Moy, dis-je, & c'eſt aſſez.

Paroles qui conviennent parfaitement bien à une femme mépriſée, jalouſe, & redoutable par ſes pouvoirs.

* Les genoux ſentent les premiers toute la foibleſſe de l'âge, & en donnent

nent des marques ſenſibles ; c'eſt pourquoi on a crû qu'ils avoient comme un principe de vie. Pline dit que dans l'emboîture de chaque genou il y a vers le haut une eſpece de cavité qui ne peut eſtre percée, ſans que l'on en meure, comme ſi on avoit la gorge coupée. Homere a dit *couper les genoux*, pour dire, *tuer*. Meſſieurs les Medecins voudroient-ils bien nous dire ſi cela eſt vrai ?

* Il eſt plus glorieux de vaincre ſes paſſions, que de prendre des Villes. Pourquoi ? c'eſt qu'il y a plus d'honneur à garder ſa liberté, qu'à ravir celle des autres.

* Quelqu'un demandant à Marc Caton Cenſeur pourquoi on n'avoit point dreſſé de ſtatuë à ſon honneur : il ré-„ pondit : J'aime mieux qu'on demande „ pourquoi on n'a point dreſſé de ſtatuë „ à Caton, que pourquoi on lui en a „ dreſſé ? On récompenſoit autrefois les grands hommes qui avoient rendu quelque ſervice conſiderable à la Republique en élevant des ſtatuës à leur gloire, afin de faire connoiſtre à ceux qui viendroient dans la ſuite, combien elle leur eſtoit obligée, dit Caſſiodore ; cet honneur,

neur, ajouſte le même Sçavant, qui avoit d'abord eſté ſeulement rendu à ceux qui s'étoient ſignalez dans les armes, fut auſſi accordé dans les ſiecles ſuivans à ceux qui s'eſtoient rendus illuſtres dans les ſciences. *Bellica virtus prima & præcipua cauſa fuit dedicandarum ſtatuarum : ſequentibus verò ſæculis idem honor eruditis exhibitus.*

Caton le Cenſeur meritoit cet honneur pour l'une & l'autre raiſon ; parce qu'il s'eſtoit rendu illuſtre dans les armes & dans les ſciences. Il fut Tribun, Queſteur, Préteur, Conſul & Cenſeur, & s'acquita de toutes ces Charges avec beaucoup de courage & d'integrité. Il ſe repentoit ordinairement de trois choſes, d'avoir paſſé un jour ſans rien apprendre, d'avoir dit ſon ſecret à ſa femme, & d'eſtre allé par eau, lorſqu'il pouvoit aller par terre. Ciceron l'appelle excellent Orateur, bon Senateur, & digne Chef d'armée. Il mourut vers l'an de Rome 606. la 86. année de ſon âge, la 3906. du monde, & 148. avant la Naiſſance de JESUS-CHRIST.

Il y a eu un autre Caton trés-renommé pour ſa ſeverité & ſa conſtance ;

c'eſt Caton d'Utique, qui voiant que tous les obſtacles qu'il oppoſoit aux ennemis de la Republique Romaine eſtoient inutiles, & qu'aprés la défaite de Pompée il eſtoit pourſuivi par Ceſar, ſe donna un coup de poignard dans Utique Ville d'Afrique, & aprés avoir défait un appareil qu'on avoit mis ſur ſa playe, s'arracha la vie avec les entrailles. On a remarqué qu'il avoit un amour ſi naturel pour la Republique, que n'ayant que 14. ans, il demanda une épée pour tuer Sylla Tyran de ſa Patrie. Voici le portrait le plus naturel qu'on puiſſe faire de ce grand homme ; il eſt tiré de Lucain liv. 2.

Hi mores fuerent, hæc duri immota Catonis
Secta fuit, ſervare modum, finemque tenere,
Naturamque ſequi, patriæque impendere vitam,
Nec ſibi, ſed toti genitum ſe credere mundo,
Huic epulæ vicisse famem : magnique penates,
Submoviſſe hyemem tecto, pretioſaque veſtis,
Hirtam membra ſuo Romani more quiritis

In-

Induxiſſe togam : veneriſque hnic maximus uſus,
Progenies ; urbi pater eſt, urbique maritus :
Juſtitiæ cultor, rigidi ſervator honeſti.
In commune bonus ; nulloſque Catonis in actus
Subrepſit partemque tulit ſibi nata voluptas.

Voici de quelle maniere Monſieur de Brebeuf a traduit ces Vers de Lucain.

Voila de ce Heros la ſecte rigoureuſe,
La vertu la plus dure eſt la plus glorieuſe,
Ce qui flatte les ſens ne va point juſqu'à lui,
Et leur plus douce amorce eſt ſon plus grand ennui ;
Exempt des mouvemens d'un courage vulgaire,
Il eſt de ſa Patrie & l'Epoux & le Pere,
D'un rigoureux devoir ſectateur rigoureux,
Et du ſolide honneur ſeulement amoureux ;

Loin de trouver du charme aux feſtins magnifiques,
Aux Habits ſomptueux, aux ſuperbes portiques,
Son luxe eſt d'adoucir, ſa gloire eſt de braver
Les rigueurs de la faim & celles de l'hiver;
Sur les chaſtes deſirs d'une ſainte lignée,
Il ſe regle l'uſage & les droits d'Hymenée,
Et lorſque les plaiſirs ſont joints à ſon devoir,
Pour lui c'eſt les ſouffrir, & non les recevoir.

* Selon Scaliger, il ne faut jamais parler de Virgile, parce qu'on ne peut jamais le loüer autant qu'il le merite. *De Virgilio nunquam loquendum; nam omnes omnium laudes ſuperat.*

* Monſieur L. T. eſtoit du ſentiment exprimé dans les Vers ſuivans, l'affluence du peuple qui l'alloit écouter, marquoit que ce ſentiment eſt bon.

Et jamais Orateur dans Rome, ou dans Athenes,
Partageant avec art ſes ſujets propoſez,

N'en

N'en diſtingua d'abord les membres oppoſez,
Chaque point à ſon rang ſe montroit de lui-meſme ;
Du premier, ſans le dire, on paſſoit au deuxiéme,
Et l'on n'attendoit point que du premier laiſſé,
Pour paſſer au ſecond, l'auditeur eût touſſé.

* Pourquoi P.A. préfere-t-il les Anciens aux Modernes ? R.

La raiſon en eſt toute preſte.
En merite, en eſprit, en bonnes qualitez,
On ſouffre mieux cent morts au-deſſus de ſa teſte
Qu'un ſeul vivant à ſes coſtez.

* En Italie comme en Grece, les femmes qui eſtoient trop petites ; rehauſſoient leur taille par des ſouliers fort hauts. Juvenal dit d'une de ces femmes.

Breviorque videtur
Virgine Pygmæa nullis adjuta cothurnis.

C'eſt-à-dire, quand elle n'a pas ſes patins, *elle paroît plus petite qu'une Pygmée.*

C'eſt la taille de C. quand elle eſt hors du Theatre.

* Conſolation pour les pauvres : mortification pour les riches.

Natus inops, morieris inops : mors omnibus æqua eſt :
Invenit aut faciet quos rapit illa pares.

C'eſt-à-dire, vous eſtes né pauvre, & vous mourrez pauvre ; la mort trouve ou fait égaux tous ceux qu'elle enleve.

* Trajan diſoit que la Chambre du Treſor d'un Roi reſſemble à la ratte, qui ne s'enfle jamais, que le reſte du corps ne s'en trouve mal.

* Marſile Ficin & Michel Mercator ſe promirent reciproquement que celui d'entr'eux deux qui mourroit le premier, viendroit dire à l'autre ce que l'on doit croire de l'immortalité de l'ame, dont ils s'ſtoient ſouvent entretenus. Ficin eſtant mort le premier, apparut ſur un cheval à Mercator, & lui dit ces paroles : *O Michaël, O Michaël, vera ſunt illa* ; c'eſt-à-dire, les choſes dont nous nous ſommes entretenus ſont veritables. Celui qui rapporte cette hiſtoire n'a pas dit E. P. T. Q. C.

Baronius Annal.

* Sur

* Sur les Couronnes.

Cæſaribus lauros, hederas donato Poëtis,
Matyribus palmas, lilia Virginibus.

Donnez des lauriers aux Guerriers, du lierre aux Poëtes, des palmes aux Martyrs, & des lys aux Vierges.

* A Monſieur le Prince.

Pour raconter tant de vertus,
Tant de hauts faits, & tant de gloire, P. Mr. le Prince.
Mille écus, rien que mille écus,
Ce n'eſt pas un ſou par victoire.

* La clemence dont on fait une vertu, ſe pratique tantôt par vanité, quelquefois par pareſſe, ſouvent par crainte, & preſque toûjours par tous les trois enſemble.

* L'Empereur des Turcs parlant des Provinces des Païs-bas, diſoit que ſi elles lui donnoient autant de peines qu'elles en donnoient aux Eſpagnols, il envoyeroit un bon nombre de ſoldats qui jetteroient bien-tôt dans la mer avec des pelles & des fourches cette poignée de terre & de peuple.

* Deviſe pour une Princeſſe qui fut couronnée fort jeune. Une Grenade.

Fert nec maturа coronam,

Elle

Elle porte une Couronne, quoiqu'elle ne ſoit pas encore en maturité.

* Dans la difficulté de diſtinguer les vrais pauvres, il vant bien mieux donner à ceux-mêmes qui ne le ſont pas, que d'en priver ceux qui en ſont dignes ; par l'apprehenſion de donner à ceux qui en ſont indignes. *Multo ſatius eſt, ob eos qui digni ſunt, indignis quoque largiri, quam dum metuimus ne indignis largiamur, dignos etiam beneficio fraudare.*

S. Greg. de Naz.

* Avis pour les Favoris des Grands,

Plus les ſujets ſont prés des diadêmes,
Plus un devoir exact doit regner ſur eux-meſmes,
De l'Univers entier obſervez, c'eſt ſur eux
Que les Rois, pour donner des exemples fameux
Avec plus de ſplendeur ſignalent leurs puiſſance
Par des punitions, ou par des récompenſes.

Zaide.

* Chez les Grecs & chez les Latins, c'étoit une beauté d'avoir le front petit. Voyez l'Epître deuxiéme du Livre ſecond d'Hor. *Nigros auguſta fronte ca-*

capillos. Des cheveux noirs ſur un petit front, & cette Epigramme de Martial.

Frons brevis atque modus breviter ſit naribus uncis.

Un petit front avec des narines qui ne ſoient pas trop ouvertes. Et ce mot de Petrone dans le portrait de Circé, *Frons minima*, un front trés-petit ; ce goût étoit même ſi general, que les Dames avoient coûtume de cacher une partie de leur front ſous des bandelettes qu'Arnobe appelle *nimbos. Imminuerent frontes nimbis.* Elles appetiſſoient leur front par des bandelettes. Cette Remarque ne déplaira pas à C. Q. O. L. F P.

* Nous ſommes ſi méchans & ſi envieux, que nous avons une haine implacable pour les grands Hommes, quand ils ſont vivans ; & par un effet horrible de la même envie, nous ne ceſſons de les regreter aprés leur mort.

Virtutem incolumen odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi. Hor. od 24. l. 3.

La juſtice que nous rendons aux grands Hommes aprés leur mort, ne vient pas de

de l'amour que nous avons pour leur vertu ; mais de la haine dont nôtre cœur eſt rempli pour ceux qui ont pris leur place.

* Le bien fait eſt la choſe qui vieillit le plûtôt.

Ariſtot.

* Vers écrits dans un Refectoir de Cordeliers, & que l'on fait lire aux Etrangers.

Fratres, bene veneritis,
Bien las aux pieds & aux genoux:
Sititis & eſuritis,
C'eſt la maniere d'entre nous:
Or çaſéez-vous de par-Dieu,
Comedentes & bibentes,
Selon la pauvreté du lieu,
Que *dederunt nobis gentes:*
De nos biens qu'avous ameſſez;
Sumite, ſi placet, gratis;
Et ſi vous n'en avez aſſez:
Mementote paupertatis.

* Quand vous ne ſçauriez pas ſi un Prêtre eſt digne ou non du Miniſtere ſi élevé qui lui eſt commis, donnez-vous bien de garde de le mépriſer, puiſque ce ſeroit agir contre le précepte de JESUS-CHRIST ; car encore que l'or ſoit quelquefois couvert de

boüe

bouë, il n'en perd pas pour cela ſon éclat & ſa beauté, & n'en reçoit aucune diminution en lui-meſme. *Si de Sacerdote ignoras dignusne, an indignus ſit tanta ſublimitate, tu ob præceptum Chriſti, cave deſpexeris : etenim fulgidiſſimum aurum luto licet contaminatum, non percipit detrimentum.* S. Ephr.

* A qui l'on voudra.

Pluſieurs ſe plaignent à moi
Que tu ne cheris que toi,
Que tu fais ſeul tes délices;
Mais ils ſont foux à demi,
Que veut-on que tu cheriſſes,
Si tu n'as que toi d'ami?

* Iſocraté étant interrogé comment il ſe pouvoit faire que ſans éloquence il rendît les autres éloquens, répondit: Les pierres à éguiſer ne coupent pas elles-meſmes ; mais elles rendent le fer capable de couper. Horace dit: Plutar.

Ergo fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi. Art. Poët.

C'eſt-à-dire, je me contenterai donc de reſſembler à la pierre à aiguiſer, qui étant d'elle-même incapable de couper, met le fer en état de le faire.

* L'en-

* L'envieux fait ſon malheur, non pas de ſes propres maux, mais des biens des autres ; comme au contraire il fait ſon bonheur, non de ſon bien propre, mais du mal d'autrui. *Invidus non ſuis mali, ſed alienis bonis infelix eſt : & contra non ſuo bono, ſed malis proximis felix.*

S. Greg. Niſſ.

* Phocion ayant un jour dit ſon avis en pleine aſſemblée du peuple, & voiant que tous l'approuvoient avec applaudiſſement ; il demanda à ſes amis avec ſurpriſe, s'il n'avoit rien dit contre la raiſon ; voulant montrer par là que le peuple appaudit plûtôt aux mauvaiſes choſes qu'aux bonnes.

* La Philoſophie triomphe aiſément des maux paſſez & des maux à venir ; mais les maux preſens triomphent d'elle. Nous avons des preuves de cette verité dans la conduite de la plûpart de nos Philoſophes.

* Caligula aima tant un cheval, que non-content de lui donner un logement & des meubles royaux, il commandoit le ſilence à tout le voiſinage, de peur qu'on troublât ſon repos, & paſſoit meſme juſqu'à cette folie que de lui deſtiner le Conſulat.

Suet.

* Quel-

* Quelqu'un ayant demandé à Licurgue, pourquoi il avoit ordonné qu'on offrit aux Dieux des choſes de peu de valeur ; il répondit que c'étoit afin qu'on ne ceſsât de les honorer.

* Epicharme apportoit cette gradation dans une de ſes Comedies : *Le ſacrifice a produit le feſtin : le feſtin la beuverie, c'eſt ce qui me plaît ; la beuverie a produit le badinage ; le badinage l'emportement ; l'emportement le procez, le procez la condamnation, & la condamnation enfin a produit les fers, les tortures & les amandes.*

* C'eſt bien dormir, dit Laberius, que de ne pas ſentir qu'on dort mal.

Bene dormit qui non ſentit quam male dormiat.

* Pan aimoit ſa belle voiſine Echo, Echo ſoupiroit pour un jeune Satyre : ce Satyre brûloit d'amour pour Lydas ; & du même feu dont Echo brûloit Pan, le Satyre conſumoit Echo ; & Lydas faiſoit mourir le Satyre. Ainſi l'amour les conſumoit tous ; car autant que chacun haïſſoit l'objet dont il étoit adoré, autant étoit-il haï de celui qu'il adoroit lui-même : & ils ſouffroient tous les mêmes peines qu'ils faiſoient ſouffrir : Moſchus.

frir : c'eſt une leçon pour ceux qui n'aiment point encore, aimez toûsjours ce qui vous aime, afin que vous puiſſiez eſtre aimez de ce que vous aimez. Mr. Chevreau a traduit cette Idille de Moſchus d'une maniere fort agreable, en ſautant le trois & le quatriéme Vers qui n'ajoûtent preſque rien au ſens : on ne ſera pas peut-eſtre faché de voir ſa Traduction.

Pour Echo le Dieu Pan ſoupire;
Echo brûle pour un Satyre,
Que les yeux de Lydas conſument jour & nuit;
Et dans le feu qui les devore,
Chacun hait l'objet qui le ſuit,
Autant qu'il eſt haï de l'objet qu'il adore:
Toi, qui des feux d'amour ſens ton cœur enflammé,
Pour éviter ce mal extréme,
Aime toûjours l'objet qui t'aime,
Et n'aime point ce lui dont tu n'es point aimé.

Je ne rapporte pas icy le Grec de Moſchus ; ceux qui aiment cette langue, l'iront chercher s'il leur plaît chez l'Auteur.

*Ci-

* Ciceron dînant un jour en compagnie, une vieille Dame vint à parler de ſon âge, & ſouſtint qu'elle n'avoit que quarante ans, ſur quoy un des amis de Ciceron lui ayant dit à l'oreille, qu'elle eſtoit beaucoup plus âgée qu'elle ne diſoit : Qu'y feriez-vous ? lui répondit Ciceron ; j'aurois tort de ne le croire pas, puiſqu'il y a plus de dix ans qu'elle me dit tousjour la même choſe. Ciceron ſurnommé Marcus Tullius étoit fils d'un Chevalier Romain. Il voyagea en Grece & en Aſie, & y frequenta les plus habiles Orateurs de ſon temps. Apollonius Molon un de ſes Maiſtres, ayant entendu une de ſes Harangues, ne puſt s'empécher de s'écrier qu'il déploroit le malheur de la Grece, de ce qu'ayant été vaincuë par les armes des Romains, elle alloit encore perdre par l'éloquence de ſon Diſciple, ce ſeul avantage qui lui reſtoit ſur ſes ennemis victorieux. Ciceron fut Queſteur, Edile, Préteur, Conſul, & merita par ſes Harangues & ſes autres Ouvrages d'éloquence d'être appellé le Prince de l'Eloquence Romaine. Voici ce qu'en ont dit trois Sçavans.

Ro-

Lucain. *Romani maximus auctor*
Tullius eloquii.
Diſertiſſime Romuli nepotum

Catull. *Quot ſunt, quotque fuere, Marce*
Tulli,
Quot que poſt aliis erunt in annis.

Quintilien. *Tullium habemus in omnibus dicendi generibus eminentiſſimum.*

Il merita encor par l'adreſſe qu'il eut de découvrir la conjuration de Catilina, le nom de Conſervatur de la Republique, & de Pere de la patrie.

Sed Roma parentem

Juvenal. *Roma patrem patriæ Ciceronem liberâ dixit.*

Plin. hiſt. *Primus omnium parens patriæ appellatus.*

Il ſuivit le parti de Pompée pendant les guerres civiles, parce qu'il le crut le plus juſte, & aprés ſa mort il ſe reconcilia avec Ceſar ; cet Empereur ayant été tué, ſans qu'il eût aucune part à ce parricide, quoiqu'il fût ami de Brutus, il favoiriſa le parti d'Auguſte. Antoine étant devenu puiſſant par

par l'union qu'il fit avec Auguſte & Lepidus, & haïſſant extrémement Ciceron à cauſe qu'il avoit écrit contre lui les Oraiſons appellées Philippiques, il lui fit couper la teſte par un nommé Popilius, que le meſme Ciceron avoit autrefois défendu contre ceux qui l'accuſoient d'avoir tué ſon pere. Martial a fait contre Antoine au ſujet du parricide de Ciceron une Epigramme qui finit par ces deux Vers.

Quid proſunt ſacra pretioſa ſilentia linguæ?
Incipient omnes pro Cicerone loqui.

Pline & Iſidore diſent que peu de temps aprés la mort de Ciceron on vit ſortir á Puteole, lieu de ſon Academie, où il avoit compoſé ſes Ouvrages, une fontaine contre le mal des yeux, & qui s'appella la fontaine de Ciceron; ce qui donna lieu à un de ſes Affranchis de faire cette jolie Piece qui ſe lit dans Pline, dont la pointe eſt que Ciceron ayant fait des Ouvrages qui meritent d'eſtre lûs de tout le monde, la Providence avoit donné en meſme temps un colyre pour guerir & éclaircir les yeux.

Ut quoniam totum legitur ſine fine per orbem,
Sunt plures oculis quæ medeantur aquæ.

Voici quelques uns de ſes bons mots. Il appelloit un Roi ; une Loi parlante, parce qu'il doit être obeï ; & une Loi, un Prince muet, parce qu'elle doit avoir autant d'autorité que les Princes.

Ceſar s'eſtant demis du Conſulat en faveur de Fabius & de Trebonius, & le premier eſtant mort le dernier jour de l'année ; Caninius fut mis en ſa place pour quelques heures qui reſtoient : ce qui donna lieu à Ciceron de dire agréablement, que ce Conſul avoit eſté ſi vigilant, qu'il n'avoit pas fermé l'œil pendant tout le temps de ſa Charge.

Metellus lui reprochant qu'il en avoit plus perdu par ſon témoignage, qu'il n'en avoit ſauvé par ſon éloquence : c'eſt, lui dit Ciceron, que je ſuis encore plus veritable qu'éloquent.

Quelqu'un ſe faiſant plus jeune qu'il n'eſtoit, quand nous eſtudiions enſemble, lui dit-il, tu n'eſtois donc pas encore au monde.

Un homme qu'on ſoupçonnoit eſtre d'Af-

d'Afrique lui ayant dit, je ne t'entends point, il lui repartit : je ne m'en eſtonne pas, puiſque tu as les oreilles percées.

* Le Poëte Perſe eſt un trés-miſerable Auteur, qui ſe plaiſt à eſtre obſcur : il n'a rien de beau ; mais nous pouvons écrire de fort belles choſes contre lui. *Perſus miſerrimus Author, obſcuritati ſtudet, non pulchra habet ; ſed in eum pulcherrima poſſimus ſcribere.* Scalig.

* On a dit de Pompée (qui ayant défait Tigranes Roi d'Armenie lui remit la Couronne ſur la teſte) qu'il le rétablit en ſa premiere fortune, jugeant qu'il eſtoit auſſi beau de faire des Rois que d'en vaincre. Cette penſée eſt de Valere-Maxime. Il l'exprime en ces termes : *In priſtinum fortunæ habitum reſtituit : æque pulchrum eſſe judicans & vincere Reges & facere.*

Pompée ſurnommé le Grand, eſtoit fils de S. Pompée & de Lucilia. Il rétablit la puiſſance des Tribuns du peuple, vainquit Lepidus, Sertorius, les Pirates, Tigranes, Mithridate, les Medes, les Albanois, les Iberiens, les Colques, les Henioques, les Achéens, les Parthes, les Juifs, &c. Pompée a vaincu tou-

toutes les nations auſquelles il a fait la guerre ; & la fortune l'a tellement élevé, qu'il triompha encore de l'Afrique, aprés de l'Europe, & puis de l'Aſie : comme s'il eût dû y avoir autant de monumens de ſes victoires qu'il y avoit de parties du monde, dit Velleius Paterculus. *Et quot partes terrarum orbis ſunt, totidem faceres monumenta victoriæ ſuæ.*

Il fut enfin vaincu par Jules-Ceſar dans la plaine de Pharſale ; enſuite Ptolomée Roi d'Egypte, chez qui il s'eſtoit refugié, lui fit couper la teſte par un Eſclave nommé Photin, qui l'apporta à Ceſar. Lucain parle ainſi de ſa mort.

Ut vidit comminus enſes,
Involvit vultus ; atque indignatus apertum
Fortunæ præbere caput, tunc lumina preſſit,
Continuitque animam, ne quas effundere voces
Poſſet, & æternam fletu corrumpere famam.

Telle fut la fin de Pompée, dit encore Velleius Paterculus ; aprés trois Con-

Conſulats & autant de Triomphes, ou plûtôt aprés avoir dompté l'Univers; la fortune s'accordant ſi peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ſes victoires, lui manqua pour ſa ſepulture. *Ut cui modo ad victoriam terra defuerat, deeſſet ad ſepulturam.* La terre que vous avez vaincuë, eſtoit un tombeau indigne de vous, dit un Poëte Moderne, voſtre corps ne devoit eſtre couvert que du Ciel.

Indignum tellus fuerat tibi victa, ſepulchrum:
Non decuit cœlo te niſi, Magne, tegi.

Juvenal parlant de la mort de Ceſar & de Pompée, dit:

Ad generum Cereris ſine cæde & vulnere pauci
Deſcendunt Reges, & ſicca morte Tyranni.

Et Lucain faiſant le paralelle de l'un & de l'autre, dit que Ceſar ne pouvoit ſouffrir perſonne au deſſus de lui, & que Pompée ne pouvoit ſouffrir d'égal.

Nec quemquam jam ferre potest Cæsarve priorem.
Pompeïus-ve parem.

* Les enfans ſe nourriſſent d'erreur avec le premier laict.

Prudent. *Puerorum infantia primo*
Errorem cum lacte bibit.

* Jules Ceſar eſtant Conſul, ſon Collegue avoit ſi peu d'autorité, qu'on diſoit agréablement que tout s'eſtoit fait cette année ſous le Conſulat de Jules, & de Ceſar. Jules-Ceſar eſtoit fils de Lucius Ceſar, & d'Aurelie fille de Cottà. Il fut grand Preſtre de Jupiter, Tribun militaire, Queſteur, Edile, Souverain Pontife, Conſul, Dictateur perpetuel, & le premier Empereur des Romains. Il vainquit les Gaulois, les peuples de la grande Bretagne inconnus juſques alors, les Allemans, Ptolomée en Egypte, Scipion & Juba en Afrique, Pompée dans la plaine de Pharſale, les enfans de Pompée en Egypte, &c. Aprés toutes ces guerres & toutes ces victoires, il triompha cinq fois. Il joignit à l'art de faire la guerre l'éloquence, & une grande habileté dans les ſciences les plus belles & les plus curieuſes. Brutus qu'il avoit comblé de bienfaits, & qu'il avoit meſme adopté pour ſon fils, eſtant aſſiſté d'un grand nombre de Conjurez, l'aſſina en plein

plein Senat. Il reçût 23. coups de poignard.

Brutus in eadem ducis
A quo ſalutem tulerat, armavit manus,
Invictus acie, gentium domitor, Jovi Seneq.
Æquatus alios ſæpè per honorem gradus, Trag.
Cæſar nefando civium ſcelere occidit. Octav.

L'ingratitude de Brutus l'a rendu odieux, quelque juſte pretexte qu'il ait prétendu donner à ſon aſſaſſinat. Dans la fameuſe Galerie du Palais du grand Duc de Florence, il y a une teſte de Brutus que Michel-Ange commença, mais qu'il ne put achever. On en a donné la raiſon dans un diſtique gravé ſur du bronze ſous cette teſte en ces termes:

Dum Bruti effigiem ſculptor de marmore ducit,
In mentem ſceleris venit, & abſtinuit.

On diſoit de Ceſar qu'il avit ſoûmis les Gaulois par le fer des Romains, & les Romains par l'or des Gaulois.

* La peine doit eſtre pour quelques particuliers, & la crainte pour tout le

monde. *Pœna ad paucos, metus ad omnes.* La rigueur que l'on exerce ſur quelqu'un tient le reſte en bride ; Solon diſoit que cette maniere d'agir tenoit les méchans dans la crainte, & les bons dans le repos.

* Un jour étant à la campagne, & me promenant avec un jeune Ecolier nouvellement ſorti de Rethorique, nous liſions, pour nous divertir, les Odes d'Horace ; nous tombâmes ſur

Jove non probante uxorius amnis.

Et ſur ces Vers de l'Ode ſuivante.

Qui vidit mare turgidum, & Infames ſcopulos acroceraunia.

Ce ſeroit une choſe plaiſante, lui dis-je, ſi l'on faiſoit des Vers François ſur le modele de ceux-là. M'étant mis à rêver quelque temps ſur cette penſée, je fis les quatre Vers que voici, ſur l'air d'une chanſon qui couroit alors.

L'autre jour dans nos bois le Berger Tircis, qui
Endure de Philis cent rigueurs inhumaines,
Lui faiſoit une longue kirielle de ſes peines,
Kirielle de ſes peines.

* Plu-

* Plutarque dit que de meſme que la chair du Pouble eſt agreable à manger & donne enſuite de mauvais ſonges, auſſi la Poëſie réjoüit l'eſprit des jeunes gens ; mais elle leur trouble & corrompt enſuite l'imagination. Cette penſée n'eſt pas une des meilleures de Plutarque.

* *Cintx* croit quelquefois haïr la flaterie ; mais il ne haït que la maniere de flater : on ne ſe met point en le flattant, dans le danger d'encourir ſa haine, ſi l'on ménage ſa modeſtie.

* Un homme riche ayant percé en preſence de quelques-uns de ſes amis de huit ſortes de vins qu'il avoit, dit en gouſtant du dernier, *prævalet*, c'eſt-à-dire, il vaut mieux que les autres. Son Valet qui l'avoit entendu, bût ce vin en peu de temps, parce qu'il avoit crû entendant ce mot, *prævalet*, que ſon Maiſtre avoit voulu dire que c'eſtoit pour le valet. Je prie les Lecteurs de laiſſer paſſer ce petit conte ; il eſt pour C. Q. A. L. B.

* Un jour que Bias eſtoit ſur mer, il ſurvint une grande tempeſte, pendant laquelle les Mariniers, gens ordinai-

rement fort diſſolus, ſe mirent à invoquer les Dieux : Taiſez vous, leur dit Bias, taiſez-vous, méchans que vous eſtes, & faites pluſtoſt en ſorte que les Dieux ne ſçachent pas que vous eſtes icy ; car s'ils le ſçavent, il nous feront peut-eſtre perir.

* Les Grecs & les Latins aimoient ſur tout les yeux & les cheveux noirs ; & Catulle dit à une fille qu'elle n'a pas les yeux noirs, pour dire qu'elle n'eſt pas belle. Et Horace Od. 11.

Nigris oculis, nigroque crine decorum.

* Madame des Houliers au Roi.

Ces Conquerans qu'eurent Rome & la Grece,
Ces demi-Dieux ſur cent lyres chantez,
Ont eu le ſort que trop de gloire laiſſe ;
On les a crûs ſervilement flattez :
Tant de vertus qu'en eux l'Hiſtoire aſſemble,
Eſt, diſoit-on, le poids de leurs bienfaits ;
Et ſi vous ſeul, ſous qui l'Univers tremble,
N'euſſiez plus fait qu'ils n'ont tous fait enſemble,

On

On douteroit encor de leurs hauts faits.
De leur valeur la voſtre nous aſſure ;
Vous la rendez croyable en l'effaçant.
Un tel ſecours chez la race future
Sera pour vous un ſecours impuiſſant,
Quelques efforts que la nature faſſe,
Pour les Heros que ſa main fournira ;
Loin d'en trouver quelqu'un qui vous efface,
Jamais aucun ne vous égalera.

* Dans le Ciel on poſſede tout ce qu'on aime, & on aime tout ce qu'on poſſede ; c'eſt ce qui fait une parfaite beatitude.

* Une Ville ayant envoyé des Députez à Veſpaſien, pour lui dire qu'elle avoit reſolu de dreſſer ſa ſtatuë ; il leur répondit, en tendant la main, *voici ſon piedeſtail, mettez-la ici*, & voulut en effet qu'ils luy donnaſſent l'argent qu'ils y vouloient dépenſer.

* Le Poëte Steſichore ayant appris que les Hymeriens alloient eſtablir des Compagnies de Gardes à Phalaris qu'ils avoient éleu leur General, leur conta cette Fable pour leur repreſenter la faute qu'ils alloient faire. Un cheval, dit-il, avoit autrefois un pré à lui ſeul

Un cerf y entra, & gaſta toute l'herbe. Le cheval voulant ſe vanger, alla trouver l'homme, & lui demanda ſi par ſon moyen il ne pourroit pas tirer vengeance de ſon ennemi. L'homme lui répondit que cela ſeroit aiſé, pourvû qu'il vouluſt recevoir un frein, & ſouffrir qu'il montaſt ſur lui avec ſes armes. Le cheval y conſentit, reçut l'homme, & ſe vengea du cerf; mais il fut depuis ce temps-là l'eſclave de celui qui l'avoit ſecouru. Prenez donc bien garde, Meſſieurs, ajouſta Steſichore, que la meſme choſe ne vous arrive, & qu'en voulant vous venger de vos ennemis, vous ne vous aſſujetiſſiez à un maiſtre. Horace & Phedre ont apporté quelque changement à cette Fable.

* Dialogue entre Stilpon & Zoroaſtre dans les Champs Eliſées.

Stilpon. Dites-moi, je vous prie, quel ſujet vous aviez de rire en entrant dans le monde?

Zoroaſtre. Je n'en ſçai rien; je ne ſçai pas meſme ſi j'ai ri: eſt-ce qu'un enfant qui naiſt ſçait ce qu'il fait?

Stilpon. Ce ris n'a pas laiſſé de vous rendre fort conſiderable dans l'autre monde; il a eſté cauſe qu'on a parlé

de

de vous comme d'un prodige.

Zoroaſtre. Mon ris n'eſtoit peut-eſtre que quelque grimace qui approchoit de la maniere de rire, que les hommes ont bien voulu faire valoir comme quelque choſe de fort ſingulier. Ce qu'on dit de voſtre mort n'eſt pas moins extraordinaire que ce qu'on dit de ma naiſſance.

Stilpon. Qu'en dit-on donc de ſurprenant?

Zoroaſtre. Si nous voulons ajouſter foi aux Hiſtoriens de voſtre vie, nous croirons que vous mouruſtes aprés vous eſtre enivré pour mourir plus aiſément, & avec moins de peine de corps & d'eſprit.

Stilpon. Je donnerai pluſtoſt raiſon de ce que j'ai fait en mourant, que vous n'en donnerez de ce que vous avez fait en naiſſant.

Zoroaſtre. C'eſt-à-dire, que vous aimiez tant la vie, que vous doutant bien qu'il vous ſeroit trés-ſenſible de la quitter, vous vouliez en perdant la raiſon, vous oſter de l'eſprit tout ce qui vous pourroit tourmenter en la quittant. Et où eſtoit donc voſtre force philoſophique?

Stilpon. Elle eſtoit dans mes ouvrages comme eſt celle des autres Philoſophes.

Zoroaſtre. Je vous entends. Vous prétendez qu'il ſuffit de conſeiller aux autres d'avoir du courage, pour paſſer pour homme fors, ſens ſe ſoucier d'en avoir ſoi-meſme.

Stilpon. Mais, dites-moi, avez-vous remarqué une autre conduite dans ceux qui donnent de ſages preceptes, & de raiſonnables conſeils ? De tout temps il a eſté plus aiſé de dire que de faire, & je croi que cela durera autant que le monde. Quelque grand Magicien qu'on prétende que vous ſoyez, vous ne pourrez pas faire que les choſes aillent autrement.

Zoroaſtre. Moi Magicien !

Stilpon. On le dit.

Zoroaſtre. On ne le dira pas tousjours, parce que je remarque que plus le monde dure, plus les hommes deviennent habiles, & ſe perfectionnent dans la connoiſſance des choſes naturelles ; c'eſt cette connoiſſance qui me fait eſperer qu'on aura de plus équitables ſentimans de moi.

DE

DE STILPON.

Stilpon étoit d'une Bourgade en Grece nommée Megare. Il eſtudia ſous des Philoſophes de la famille d'Euclide.

Quelqu'un lui diſant un jour qu'une fille qu'il avoit, & dont la conduite étoit déreglée lui faiſoit deshonneur ; il répondit : *Elle ne me deshonore pas tant que je l'honore.*

Il fit ces queſtions ſur la Minerve de Phidias à un homme qui l'eſtoit venu voir : Minerve fille de Jupiter eſt-elle Dieu ? l'autre lui répondit qu'oüi. Celle-ci eſt-elle de Jupiter ? Non. Elle n'eſt donc pas Dieu.

Ayant eſté cité devant l'Areopage à cauſe de ce raiſonnement, il ſe juſtifia en ſouſtenant, qu'il avoit voulu dire, qu'elle n'eſtoit pas Dieu, mais Déeſſe. (C'eſt que le mot Grec ſignifie l'un & l'autre.) A cauſe de cette réponſe on ſe contenta de le chaſſer de la Ville.

Cratés lui demandant un jour ſi les Dieux prenoient plaiſir aux prieres, & aux adorations des hommes ; demandez moi cela, quand nous ſerons ſeuls, répondit-il. Une autrefois Bion lui ayant demandé s'il y avoit des Dieux, il

„ il lui dit : Chaſſe ce peuple, ſi tu veux
„ que je te réponde.

On dit qu'il étoit ſujet au vin & aux femmes ; mais que l'étude le changea

Il diſoit qu'il s'imagina voir une nuit en ſonge Neptune ſe facher contre lui, de ce qu'il ne lui avoit pas ſacrifié un „ bœuf, & que ſans s'étonner de cette „ viſion, il lui dit : Quoi ! Neptune, te „ viens-tu plaindre comme un enfant „ qui pleure de ce qu'on ne lui a pas don- „ né une aſſez groſſe part ? Eſt-ce que tu „ es faché de ce que je ne me ſuis pas en- „ detté d'argent pris à uſure pour rem- „ plir toute cette Ville de l'odeur du rôti „ à ta gloire ? N'es-tu pas content du ſa- „ crifice mediocre que je t'ay fait dans ma maiſon ſelon mon pouvoir ? Il ajoûtoit qu'il s'imagina que Neptune ſe prit à rire de cette reponſe, & qu'en lui tendant le main, il lui promit qu'il envoieroit cette année-là une grande quantité de loches de mer aux Megariens pour l'amour de lui.

Il mourut fort âgé de la maniere dont il eſt parlé dans le precedent Dialogue.

DE ZOROASTRE.

Zoroaſtre étoit Roi des Bactriens. S. Cle-

S.Clemens d'Alexandrie dit que Platon parlant de ce Philoſophe, aſsûre qu'il reſſuſcita douze jours aprés ſa mort. C'eſt le ſeul de tous les hommes qui ait en naiſſant.

Il avoit le cerveau ſi boüillant, qu'il repouſſoit les mains de ceux qui les mettoient ſur ſa tête. On dit qu'il ne vécut en toute ſa vie que de lait; d'autres diſent chez Pline, qu'il vécut de fromage dans les deſerts pendant vingt ans. On le met 500. ans avant la guerre de Troye.

* Cleopatre parle ainſi à Ptolomée dans la Tragedie de Pompée faite par Monſieur Corneille.

Et moi, j'ai bien voulu moi même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ni vôtre Empire;
Et que le grand Ceſar blâme vôtre action
Avec moins de courroux que de compaſſion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques
Qui n'inſpirent aux Rois que des mœurs tyranniques;

Ainſi

Ainſi que la naiſſance ils ont tous l'eſprit bas,
En vain on les éleve à regir des Etats,
Un cœur né pour ſervir ſçait mal comme on commande;
Sa puiſſance l'accable lors qu'elle eſt trop grande,
Et ſa main, que le crime en vain fait redouter,
Laiſſe cheoir le fardeau qu'elle ne peut porter.

* On dit que le ſucre gardé trente ans devient un poiſon trés-dangereux.

* Auguſte aimoit fort les petits enfans; il joüoit avec eux aux noyaux de pêches & aux noix, c'eſt-à-dire, au petit château, comme il ſe pratique encore aujourd'hui.

Quatuor in nucibus non amplius alea tota eſt.
Cum ſibi ſuppoſitis additur una tribus.

* Saint Ambroiſe parle ainſi aux riches qui ne ſont pas charitables envers les pauvres. Vous aimez d'avoir de beaux habits & de precieux meubles, pendant que d'autres manquent de pain.

pain. Conſiderez, riches, quel jugement vous vous attirez ; le pauvre peuple meurt de faim, & vos greniers ſont fermez pour lui. Malheureux que vous eſtes, vous avez le pouvoir de ſauver la vie à tant de pauvres, & vous n'en avez pas la volonté ! Un ſeul de vos diamans auroit pû nourtir toute une Province. *Delectant te ornamenta pretioſa, cùm alii frumenta non habeant. Quantum, ô dives, ſumis tibi judicium ! populus eſurit, & tu horrea tua claudis. Infelix cujus in poteſtate eſt tantorum animas à morte deffendere, & non eſt voluntas. Totius vitam populi poterat annuli tui gemma ſervare.*

* La défiance eſt la mere de ſûreté, & *le trop de confiance attire le danger.* Cid.

* Avis de Ciceron ſur les binfaits. Il eſt tiré du premier Livre de ſes Offices. *Acceptorum autem beneficiorum ſunt delectus habendi : nec dubium quin maximo cuique plurimum debeatur, In quo tamen in primis, quo quiſque animo, ſtudio, benevolentia fecerit, ponderandum eſt. Multi enim faciunt multa temeritate quadam ſine judicio, vel morbo, in omnes, vel repentino quodam quaſi vento, impetu animi incitati ; qua bene-*

beneficia æque magna non ſunt habenda, atque ea quæ judicio conſiderate, conſtanterque delata ſunt; c'eſt-à-dire, il faut mettre de la difference entre les bienfaits que l'on a reçûs ; car on ne peut pas douter qu'on ne doive avoir plus de reconnoiſſance, ſelon que le bienfait eſt plus grand. Il faut pourtant examiner & peſer, ſur toutes choſes, par quel eſprit, par quelle inclination, & de quelle maniere obligeante on nous a fait un preſent ; car pluſieurs donnent ſans choix, ſans jugement, par une eſpece de maladie, indifferemment à tout le monde, ou emportez par des mouvemens ſubits, comme par un vent impetueux ; & ces ſortes de bienfaits ne doivent pas eſtre eſtimez ſi grands que ceux qui viennent du jugement, de la reflexion, & d'une volonté conſtante & déterminée.

* François de Baſſompierre Maréchal de France eſtant ſorti de la priſon aprés la mort du Cardinal de Richelieu ; on trouva dans l'Anagramme de ſon nom ces mots.

France, je ſors de ma priſon.

Voici un Quatrain ſur cette Anagramme.

Enfin dans l'arriere ſaiſon,
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne.
France, je ſors de ma priſon,
Quand ſon ame ſort de la ſienne.

* Epigramme de Marot.

Amour trouva celle qui m'eſt amere,
Et j'y étais, j'en ſçai bien mieux le conte:
Bon jour, dit-il, bon jour, Venus ma mere:
Puis tout à coup il voit qu'il ſe méconte,
Dont la couleur au viſage lui monte,
D'avoir failli, heureux Dieu ſçait combien;
Non, non, amour, ce dis-je, n'ayez honte;
Plus clair-voyans que vous s'y trompent bien.

* La ſervitude chez les Grands eſt bien plus rude, que chez les petits. Le ſerviteur d'un homme riche eſt beaucoup plus malheureux, que celui d'un pauvre; les jours & les nuits y ſuffiſent à peine: il y a toûjours quelque choſe à dire, ou à faire auprés de ces gens-là,

là, ſans qu'on y puiſſe trouver un moment de repos.

Plaute Amph.

Homini opulento ſervitus hoc eſt dura,
Hoc eſt, inquam, magis miſer eſt ditis ſervos,
Noctes dieſque aſſiduo ſatis ſuperque eſt,
Quo facto, aut dicto adeſt opus, quietus ne ſis.

* Quelqu'un accuſe Caton de foibleſſe à cauſe qu'il s'eſt donné la mort à lui meſme; la raiſon que ce quelqu'un donne de cette accuſation, c'eſt que

L'homme qui ſe détruit pour finir ſes douleurs,
Témoigne ſa foibleſſe à porter ſes malheurs.

* Du temps d'Horace, une vieille qui mourut à Thebes avoit eſté ſi obſedée & importunée par celui qui pourſuivoit ſon heritage, que n'ayant pû lui échaper pendant ſa vie, elle ſe fit un plaiſir de s'imaginer un moyen de lui échaper au moins une fois aprés ſa mort. Elle ordonna donc par ſon Teſtament, qu'il porteroit au bucher ſur ſes épaules nuës ſon corps bien froté d'hui-

d'huile, ſe perſuadant qu'en gliſſant il lui échaperoit.

Meſene, quod dicam, factum eſt anus improba Thebis,
Ex Teſtamento ſic eſt elata. Cadaver
Unctum oleo largo nudis humeris tulit hæres;
Scilicet elabi ſi poſſet mortua. Credo
Quod nimium inſtiterat viventi. Hor. ſatyr. 5. l. 2.

* N'attendez pas que vos enfans ayent un âge fort avancé pour ſonger à leur éducation ; plus ils ſont jeunes, plus leur ame eſt, pour ainſi dire, neuve, tendre, molle & ſuſceptible d'impreſſion ; par conſequent ſi vous la negligez, elle ſe laiſſera prevenir par tous les exemples qui ſe preſenteront à elle ; & comme il y a plus de mauvais exemples que de bons, & que ceux-là ont plus de conformité que ceux-ci avec la nature perverſe que nous apportons en naiſſant, cette pauvre ame ſe nourrit de corruption à meſure qu'elle entre dans la vie. Commencez donc à penſer à les bien élever en meſme temps qu'ils viennent au monde, ſi vous voulez qu'ils tirent plus ſûrement & plus facilement de l'utilité des inſtructions qu'ils recevront dans la ſuite. Auſſi-tôt qu'Alexan-

lexandre le Grand eut veu le jour, ſon pere Philippe écrivit ces mots à Ariſtote : *Vous ſçavez qu'il m'eſt né un fils & ſi j'en rends graces aux Dieux, ce n'eſt pas tant pour me l'avoir donné, que pour l'avoir fait naître de vôtre temps. Les ſoins que vous prendrez de ſon éducation me répondent qu'il ſortira de vôtre école digne de vous & de moi, & qu'il ſera capable de gouverner les peuples ; ſans cela j'eſtime qu'il vaudroit mieux n'avoir point d'enfans, que de contribuer par la generation au deshonneur de ſa famille.* A peine les fils aînez des Rois de Perſe étoient-ils ſortis du ſein de leur mere qu'on penſoit ſerieuſement à leur donner pour le corps & pour l'eſprit une éducation qui leur fût d'uſage pour toute leur vie : d'abord on les mettoit entre les mains des Eunuques, qui avoient ſoin de leur rendre le corps net & ſain ; à ſept ans on commençoit à leur apprendre à chaſſer, & à monter à cheval ; à quatorze ans, on les mettoit entre les mains de quatre des plus honnêtes gens de la nation ; ſçavoir du plus ſage, du plus juſte, du plus temperant & du plus courageux ; le premier lui apprenoit la religion ;

Platon.

ligion ; le ſecond à être toûjours veritable & juſte ; le troiſiéme à ſe rendre maître de ſes paſſions ; & le quatriéme à ne rien craindre ; Eraſme ſe plaint avec juſtice d'un uſage bien contraire à celui-ci, quand il dit : *Quidam parentes crudeli miſericordiâ & iniquâ benevolentiâ pueros ad ipſam uſque pubertatem inter nutricum blanditias ac fœminarum luſus ineptiaſque parum caſtas detinendos cenſent, dictantes primam ætatem teneriorem eſſe, quam ut ſtudiorum laboribus ſit idonea.* On remarque que Louis XI. ayant élevé Charles VIII. ſon fils ſans étude ni inſtruction, parce qu'il craignoit d'affoiblir ſa ſanté, celui-ci à quinze ans peſtant contre l'éducation qu'on lui avoit donné, ſe mit aux études, chargé de chagrin de n'avoir pas commencé pluſtoſt, & d'avoir ſeulement ſalué les muſes.

* Epigramme de Lucien. *J'eſtois autrefois le champ d'Achœmenides ; aujourd'hui je ſuis le champ de Menippe ; & je paſſerai comme cela de l'un à l'autre ; car celuy-là croyoit me poſſeder autrefois ; celui ci croit me poſſeder aujourd'hui, mais je ne ſuis ni à l'un, ni à l'autre, ni à perſonne, je ſuis à la fortune*

tune ſeule. Publius Syrus dit là-deſſus qu'on ne doit point croire qu'une choſe eſt à ſoi, quand elle peut changer de maiſtre.

Nil proprium ducas quod mutarier poteſt.

Et Ciceron dans le quatriéme Paradoxe : *Nihil neque meum eſt, neque cujuſquam, quod auferri, quod eripi, quod amitti poteſt.* Et Epictete rencherit ſur cette penſée par celle-ci. *Si celui qui t'a donné la terre, te la laiſſe, uſes en comme d'une choſe qui ne t'appartient point, & comme les voyageurs uſent des hoſtelleries.*

Plutarque.

* Ma mere faiſoit un jour ce conte „à mon frere : la Lune, diſoit-elle, pria „ſa mere de lui faire un corcet qui lui „joigniſt bien le corps, & qui ne fût „ni trop long, ni trop court. Comment „cela ſeroit-il poſſible, lui répondit ſa „mere, puiſque tu n'es jamais d'une „égale grandeur ; car tu es tantôt pleine, „tantoſt en croiſſant, & tantoſt en de„cours ? Si on me fait par des myſteres qu'il conçoit, à ce qu'il dit, dans ce conte, je les mettrai dans ces Diverſitez, pourvû qu'ils n'ayent rien qui en empêche l'impreſſion.

* Ce

* Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des fineſſes ; c'eſt qu'ils croyent eſtre plus habiles que nous.

* S. me conſeille de mettre le conte ſuivant dans ces Diverſitez V. P. me conſeille de n'en rien faire ; je le vais mettre, mais c'eſt pour S. & non pas pour V.P. Un certain gaillard ayant tué d'un coup de hallebarde un chien, qui le vouloit mordre, & eſtant cité devant le Juge par le maiſtre du chien, le Juge lui demanda pourquoi il avoit tué ce chien ; l'autre lui ayant répondu que c'eſtoit en ſe deffendant contre lui ; le Juge lui repartit : tu devois tourner le manche de ta hallebarde, & non pas la pointe ; je l'aurois fait, repliqua l'accuſé, s'il euſt voulu me mordre de la queuë, & non pas des dents.

* On peut dire avec Virgile aux devots qui ſe laiſſent emporter par la colere.

Animis tantæ-ne cœleſtibus iræ ?

Eſt-il poſſible que des ames celeſtes ſe laiſſent emporter par de ſi violentes coleres ? Ceci eſt pour &c.

* J'aimerois mieux une recette contre la morſure des puces & des couſins,

que contre la morſure des Lions & des Tygres, parce qu'on trouve plus de ceux là que de ceux-ci. Je laiſſe aux Lecteurs a faire l'application de cette penſée.

* Bellerophon vainquit les Solymes, où eſtoient peints des Lions, des Dragons, des Chevres ; ou ſelon d'autres il rendit habitable dans la Lycie une montagne dont le ſommet eſtoit rempli de Lions, & jettoit des flammes : le milieu eſtoit plein de Chevres, & le bas eſtoit rempli de Dragons. Delà on dit que Bellerophon avoit défait la chimere dont on a fait un monſtre, qui avoit en un ſeul corps les trois corps de ces beſtes.

* Horace dit que ceux qui loüent à tort & à travers l'Antiquité, ſans diſcerner ce qu'elle a de mauvais d'avec ce qu'elle a de bon, n'ont pas tant d'envie d'exalter les Anciens, que de ravaler les nouveaux Auteurs.

Ingeniis non ille favet plauditque ſepultis,
Noſtra ſed impugnat.

Monſieur de la Fontaine dit là-deſſus :

Malheur à l'Ecrivain nouveau,

Le

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'eſt le droit du jeu, c'eſt l'affaire.

* *DIALOGUE.*

CELIDAN. DIRAMON.

Celidan. L'indifference que vous témoignez pour l'élevation & pour les grandeurs, ne vous eſt pas ſi glorieuſe que vous vous l'imaginez, mon cher Diramon.

Diramon. Pourquoy, Celidan?

Celidan. Pourquoi? c'eſt qu'il arrive ſouvent qu'on ne veut pas ſonger à s'élever dans le monde, ou parce que l'on a l'ame inſenſible aux humiliations de la baſſeſſe, ou parce qu'on eſt ſi pareſſeux, que l'on ne peut ſe reſoudre à donner l'attention & à s'occuper des ſoins & des aſſiduitez neceſſaires pour s'agrandir; ou enfin parce que l'on a tant d'orgueil, de preſomption & de vanité, que l'on ne daigne pas ſe mettre par ſes complaiſances, par ſes reſpects & par ſes ſollicitations, au deſſous de ceux dont on auroit beſoin pour s'élever; & toutes ces raiſons ne

ſont, à vous dire le vrai, aucun honneur à ceux qu'elles empêchent d'agir.

Diramon. Vous euſſiez pû ajoûter, pour me juſtifier de mon indifference, une quatriéme cauſe, c'eſt-à-dire, une juſteſſe de raiſonnement fondée ſur l'équité qui doit regner entre les hommes, & dont ils ne devroient jamais s'écarter.

Celidan. Comment l'entendez-vous?

Diramon. Voici quel eſt ce raiſonnement. Ou j'ai les qualitez requiſes & neceſſaires pour m'avancer dans le monde, ou je ne les ai pas. Si j'ai ces qualitez, les hommes me doivent rendre juſtice en faiſant eux-meſmes les premieres démarches, pour me tirer de l'eſtat mediocre où la fortune m'a reduit. Si je n'ai pas ces qualitez, je manquerois de jugement, ſi je faiſois des efforts pour m'élever à un rang, qui m'expoſant aux yeux de tout le monde tel que je ſuis, c'eſt-à-dire, ſans avoir ce qui fait digne de le remplir, me rendroit mépriſable à tous ceux qui ſeroient témoins de ma temeraire ambition.

Celidan. Voici comment on peut répondre à ce raiſonnement que vous cro-

croyez ſi favorable pour voſtre indolen ce : je veux dire, pour voſtre indifferen-ce. Ou vous avez les qualitez requiſes & neceſſaires pour vous avancer dans le monde, où vous ne les avez pas. Cela eſt trés-vrai. Si vous avez ces qualitez, les hommes vous doivent rendre juſtice, dites-vous, en faiſant eux-meſmes les premieres démarches pour vous tirer de voſtre eſtat mediocre ; cela ſeroit en quelque façon vrai, ſi vous ſeul aviez dans le monde ces qualitez : mais comme vous devez vous perſuader qu'il y en a beaucoup d'autres qui ſont dignes de la meſme place auſſi bien que vous, je ne voi pas pourquoi vous prétendez avoir la préference à leur préjudice Ajoûtez qu'il ne faut pas faire un grand fond ſur cette juſtice & ſur cette équité que vous prétendez devoir ſe trouver parmi les hommes, car chez eux,

La raiſon du plus fort eſt ſouvent la meilleure,
La raiſon du plus riche eſt ſouvent la meilleure.

Et il eſt preſque auſſi vrai des grandeurs de ce monde que de celles de l'a-

l'autre, que les violens les raviſſent, *violenti rapiunt*; il faut de l'action dans cette vie. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir du merite, il faut avoir dequoi faire valoir ſon merite, & ce dequoi n'eſt autre choſe que les Patrons & les occaſions que l'on doit chercher: quelque grandeur, & quelque élevation d'eſprit que vous ayez, vous ſerez toûjours dans la baſſeſſe, ſi l'occaſion & un Protecteur ne vous aident à vous en retirer.

Pline l. 6. Epiſt. 23.

Pour répondre à la 2. partie de voſtre propoſition: ſi vous n'avez point les qualitez requiſes pour vous élever, faites tous vos efforts pour les avoir; ne demeurez point dans une indolence languiſſante, qui ne marque qu'une lâcheté digne de mépris. Il faut tousjours ſe propoſer la perfection en toutes choſes, afin de pouvoir du moins arriver à un milieu raiſonnable.

Diramon. A ce que je voi vous eſtes bien porté pour l'agrandiſſement dans le monde.

Celidan. Cela eſt vrai; mais c'eſt pour un agrandiſſement fondé ſur le merite, & non pas ſur celui qui n'a pour cauſe efficace que les fourberies, les violences, les cruautez, les rapines, & mille autres

autres moyens ſemblables, dont l'uſage n'eſt aujourd'hui que trop frequent dans le commerce de la vie civile, & pour dire de bonne foi ma penſée là-deſſus, j'eſtime plus les moyens legitimes d'obtenir les dignitez que les dignitez meſmes ; ce ſont ces moyens legitimes, ces moyens juſtes & raiſonnables qui doivent faire veritablement le merite de ceux qu'on voit élevez dans les charges conſiderables ; ſans ces moyens, je veux dire, ſans la probité, ſans la bonne foi, ſans la droiture de cœur, tout ce qu'on appelle *grand*, ne me paroiſt que bas, abject, odieux, & entierement mépriſable. Enfin quand je voi un *grand*, je ſepare de lui cet équipage magnifique, ces riches ameublemens, ce grand nombre de domeſtiques, ces ſuperbes Palais, ces complaiſances reſpectueuſes avec leſquelles on le traite, ces honneurs qu'on lui rend ; je ſepare de lui tout ce qui ébloüit, pour le regarder tel qu'il eſt lui meſme ; & s'il me paroiſt homme de probité, homme de bonne foi, homme droit, homme équitable ; je le louë, je l'admire, je lui dreſſe, pour ainſi dire, un Autel dans mon cœur,

pour lui rendre une eſpece d'adoration : ſi au contraire il eſt ſans équité, ſans bonne foi, ſans droiture ; en meſme tems que je ſuis forcé à lui rendre hommage par un certain devoir qui regarde ſon eſtat, je ne l'honore qu'avec chagrin, je ne le regarde qu'avec indignation, il me fait pitié, pendant que je reſpecte ſon rang, il excite en moi de juſtes reſſentimens contre ſa conduite pendant que je me comporte devant ſa perſonne avec une humble & une reſpectueuſe complaiſance.

Dramon. Vous eſtes donc dans une grande contrainte.

Celidan. Si je me contrains juſqu'à ce point, que de témoigner exterieurement des ſentimens ſi contraires à ceux de mon cœur & de mon eſprit ; c'eſt parce que nous devons tousjours honorer & reſpecter ceux qui ſont élevez au deſſus de nous, quelque indignes qu'ils ſoient par eux-meſmes de nos reſpects & de nos ſoûmiſſions. Il faut reſpecter en eux leur rang, leur condition, leur miniſtere, leurs fonctions, leurs charges. Nous ne ſommes pas leurs Juges ; mais ils ſont les noſtres : ainſi ce n'eſt pas à nous à leur faire

des

des procez ſur leur conduite, ſi elle n'eſt pas reglée ; l'ordre de la ſubordination & de la dépendance demande ces témoignages exterieurs ; nous ne devons point l'interrompre ni le déranger, quelques reflexions que nous puiſſions faire, ſi nous ne voulons pas agir contre la juſtice qui veut que nous rendions à un chacun ce qui lui appartient. C'eſt un zele trés-indiſcret, & une eſpece d'emportement brutal, que de s'élever contr'eux, ſous pretexte de la connoiſſance que l'on a de leurs defauts perſonnels ; & ſouvent c'eſt plûtoſt un eſprit d'envie, ou de vengeance, ou de mauvaiſe humeur qui engage dans ce zele indiſcret, qu'un veritable mouvement d'équité : c'eſt pourquoi ces ſortes de zeles ne produiſent point d'autres effets que de faire paſſer ceux dans qui on les remarque pour des eſprits remuans, impatiens, incapables de ſouffrir aucun joug, & trés-propres à mettre le trouble dans les ſocietez les plus tranquilles : auſſi voyons-nous ces ſortes de gens perſecutez par les grands comme des ennemis temeraires & extrémement entreprenans ; abandonnez par les petits, comme des perſon-

ſonnes, dont la compagnie peut eſtre trés-dangereuſe dans le commerce du monde, & enfin craints par tout, comme des eſprits mordans & ſatyriques, qui ne ménagent ni ſexe, ni état, ni caractere, ni condition; qui ne demandent qu'à reprendre, qu'à critiquer, qu'à fronder, & à mordre.

Diramon. Il me ſemble que *Tritomire*, que vous & moi conniſſons beaucoup, eſt aſſez ſelon ce caractere. J'avois crû aprés la lecture d'un Livre qu'il a donné au Public depuis quelque temps, dans lequel il outre avec une recherche eſtudiée, & une ſevere regularité une morale ſur une choſe d'une trés-petite conſequence; j'avois crû, dis-je, voiant la liberté avec laquelle il s'érige en cenſeur contre des perſonnes d'un caractere diſtingué, qu'il eſtoit auſſi regulier qu'il veut que les autres le ſoient, mais....

Celidan. Ne continuez pas, Diramon, ſoyons plus diſcrets, & plus charitables que lui; combattons le mal en ménageant les perſonnes; ayons pitié des vicieux en meſme temps que nous ferons la guerre aux vices. Corrigeons les autres de la meſme maniere que nous nous cor-

corrigeons nous-meſmes, c'eſt-à-dire, en ménageant leur réputation, comme nous avons ſoin de ménager la noſtre. *Studens correctioni, parcens pudori*, dit un Pere de l'Egliſe.

* Iſocrate voiant un cauſeur qui vouloit entrer dans ſa claſſe, & s'y rendre ſon auditeur, lui demanda un double ſalaire ; ſçavoir l'un pour lui enſeigner à parler, & l'autre pour lui apprendre à ſe taire.

* Jeux de mots latins.

Cane, decane cane, & far mole mole molæ.

C'eſt-à-dire, chantez, Doyen griſon, & faites de la farine avec la maſſe d'une meule.

* La perfection d'un ouvrage dépend quelquefois de peu de choſe, quoy-que cette perfection ne ſoit pas peu de choſe.

* Avec de la vertu, de la capacité & une bonne conduite l'on peut eſtre inſupportable ; les manieres que l'on neglige comme de petites choſes, ſont ſouvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien, ou en mal ; une legere attention à les avoir douces & polies, prévient leurs mauvais ju-

gemens ; il ne faut preſque rien pour être crû fier, incivil, mepriſant, des-obligeant ; il faut encore moins pour eſtre eſtimé tout le contraire.

* Mr. Ranchin eſt l'Auteur du Triolet ſuivant. Je fais cette remarque, parce que je me ſuis trouvé ſouvent avec des perſonnes qui l'attribuent à tout autre qu'à lui.

Le premier jour du mois de May
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau deſſein que je formay !
Le premier jour du mois de May.
Je vous vis, & je vous aimay :
Et ce deſſein vous pluſt, Sylvie.
Le premier jour du mois de May
Fut le plus heureux de ma vie.

* Le vin eſt bien obligé à l'Abbé de L. S. Voici ce qu'il en a dit :

Le vin, quand il eſt bon, nous ſert de medecine,
Il ſurpaſſe le ſuc de toute autre racine ;
Le vin pris le matin rend les hommes plus forts,
Et quand il eſt bien frais il réjoüit le corps :

Le

Le vin fait rencontrer le petit mot pour rire :
Le vin, quand il eſt bon, fait bien boire & bien dire ;
Le vin fait que nos cœurs ſont des Livres ouverts ;
En un mot le bon vin fait compoſer des Vers,
Et je croi qu'Apollon n'eſt propice à Corneille,
Qu'à cauſe que ſon nom rime avec la bouteille,
Qu'on n'imprimeroit point les œuvres de Mairet,
Si le ſien ne rimoit avec le Cabaret ;
Qu'à cauſe du baril, Baro fait des miracles,
Et qu'on tient dans Paris ſes Vers pour des Oracles,
Qu'on n'eût jamais oüi ſi bien plaider Servin,
N'euſt eſté que ſon nom ſe terminoit en vin.

* Le Poëte Scheichi eſtoit pauvre, & vendoit un remede pour le mal des yeux, afin de gagner dequoi pouvoir vivre ; mais il avoit lui-meſme mal aux yeux, & il ne s'eſtoit pas aviſé de ſe ſer- Bons mots des Orient.

ſervir du remede qu'il vendoit aux autres. Un jour une perſonne qui avoit beſoin de ſon remede lui en achetta pour un aſpre, & en le lui payant, au lieu d'un aſpire il lui en donna deux. Scheichi voulut lui en rendre un ; mais l'Acheteur lui dit : l'un eſt pour le remede que je vous ai acheté pour mon uſage ; & l'autre je vous le donne, afin que vous en preniez autant pour vous en frotter les yeux vous-meſme, puiſque vous y avez mal.

* Un Preſtre voiant *Hnt.* auſſi attifé qu'une femme, ſe preſenter au Temple pour être marié avec Mademoiſelle *** demanda qui des deux eſtoit la fiancée.

* Pyrrhus Roi des Epirotes, aſſûroit avoir pris plus de Villes avec l'éloquence de l'Orateur Cyneas qu'avec les armes.

* Sur le mépris de la mort.

Quod nimium laudas, tu Chræmon Stoïce, mortem,
Vis animum mirer ſuſpiciamque tuum.
Rebus in anguſtis facile eſt contemnere vitam,
Fortiter ille facit qui miſer eſſe poteſt.

C'eſt-à-dire, vous loüez la mort avec excés,

excez, Mr. le Stoïcien, & vous voulez que je vous en admire : mais il eſt aiſé de mépriſer la vie dans une extrême miſere ; au lieu qu'on ſeroit bien plus courageux, ſi l'on ſupportoit cette miſere avec patience.

* Un Derviche qui avoit eſté invité par un Sultan à manger à ſa table, mangea beaucoup moins qu'il n'avoit couſtume de manger chez lui, afin de faire remarquer qu'il eſtoit ſobre ; & aprés le repas il fit ſa priere plus longue que les autres, afin qu'on euſt bonne opinion de ſa devotion. En entrant chez lui il commanda qu'on lui ſerviſt à manger. Son fils qui avoit de l'eſprit, lui dit : *Mais, mon pere, n'avez-vous pas mangé à la table du Roi* ? Le Derviche répondit : *Je n'ai pas beaucoup mangé, afin que ni lui, ni ſes Courtiſans ne crûſſent pas que je fuſſe un grand mangeur.* Le fils repliqua : *Mon pere, il faut donc que vous recommenciez auſſi voſtre priere, elle n'eſt pas meilleure que le repas que vous avez fait.*

* Quelqu'un demandant à Monſieur B. R. N. s'il valloit mieux eſtre riche que ſage : pour le ſçavoir, dit-il, vous n'avez qu'à remarquer, ſi les riches

ſont

ſont auſſi ſouvent à la porte des ſages, que les ſages à la porte des riches,

* L'Ouvrage de Petrone eſt *pura impuritas*, une puré impureté ; pure à cauſe du ſtyle, impure à cauſe des ſaletez qu'il contient.

* Riche deſcription d'un heureux Regne ; elle a été autrefois faite par Mr. Deſpreaux.

Aſſez d'autres ſans moi d'un ſtile moins timide
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide ;
Iront de ta valeur offrayer l'Univers,
Et camper devant Dole au milieu des Hyvers.
Pour moi, loin des combats, ſur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton Regne paîſible,
Je peindrai les plaiſirs en foule renaiſſans ;
Les oppreſſeurs du peuple à leur tour gemiſſans :
On verra par quels ſoins ta ſage prévoyance
Au fort de la famine entretient l'abondance.
On verra les abus par ta main reformez ;

La

La licence & l'orgueil en tous lieux re-
primez,
Du debris des Traitans ton èpargne groſ-
ſie,
Des ſubſides affreux la rigueur adoucie ;
Le ſoldat dans la paix ſage & labo-
rieux ;
Nos artiſans groſſiers rendus induſ-
trieux,
Et nos voiſſins fruſtrez de ces tribus ſer-
viles,
Que payoit à leur art le luxe de nos Vil-
les.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâti-
mens,
Du loiſir d'un Heros nobles amuſemens.
J'entends déja fremir les deux mers éton-
nées,
De voir leurs flots unis aux pieds des Py-
renées :
Déja de tous côtez la chicane aux-
abois,
S'enfuit au ſeul aſpect de tes nouvelles
Loix.
O que ta main par-là va ſauver de pu-
pilles !
Que de ſçavans Pleideurs deſormais in-
utiles !
Qui ne ſent point l'effet de tes ſoins gene-
reux ? *L'Uni-*

L'Univers ſous ton Regne a-t-il des malheureux?

* Un Poëte a dit:

Ces vains & foibles noms d'Amis & de Parens
Sont du droit des petits, & non du droit des grands.
Un Roi dans ſa Couronne à toute ſa famille:
Son Etat eſt ſon fils, ſa Grandeur eſt ſa fille,
Et de ſes intereſts bornant ſa parenté,
Tout ſeul il eſt ſa race & ſa poſterité.

* Dans la métamorphoſe des yeux de Philis changez en aſtres, il y a cette deſcription d'une fontaine.

C'eſt-là par un cahos agreable & nouveau
Que la terre & le Ciel ſe rencontrent dans l'eau;
C'eſt-là que l'œil ſouffrant de douces impoſtures,
Confond tous les objets avecque leurs figures;
C'eſt-la que ſur un arbre il croit voir les poiſſons;
Qu'il trouve des oiſeaux auprés des hameçons,

Et

Et que le ſens charmé d'une tompeuſe idole,
Doute ſi l'oiſeau nage, ou ſi le poiſſon vole.

* Maiſtre Adam Menuiſier de Nevers dit que le teint de la Princeſſe Marie.

De honte a fait rougir les roſes,
De jalouſie a fait pâlir les lys.

* Un Carme Provençal Auteur du Poëme de la Magdeleine, apoſtrophe ainſi les femmes du monde, en leur propoſant pour modele la Penitence de la ſainte Baume :

Ne rougirez-vous point de ſes pâles couleurs ?

* Proverbe. *Il y a du qu'as-tu en ton affaire* ; c'eſt-à-dire, il y a ſujet de te demander, qu'à-tu ? qu'eſt-ce qui t'afflige ? qu'eſt-ce qui va mal dans tes affaires ?

* Contre les faiſeurs d'Anagrammes.

Ménage, ſans comparaiſon,
J'aimerois mieux tirer l'oyſon,
Et meſme tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raiſon

Dans

Dans les replis d'une Anagramme.
Cet exercices Monacal
Ne trouve ſon point vertical
Que dans une tête bleſſée :
Et ſur Parnaſſe nous tenous
Que tous ces renverſeurs de noms
Ont la cervelle renverſee.

* La reputation de Monſieur D. C. monte juſqu'à ce point, qu'elle épargne aux vaincus la honte qu il y a de ſe ſoûmettre.

* Un voyageur parlant des Villes qu'il avoit veuës, diſoit qu'il avoit remarqué trois choſes en France : un Monde, une Ville, & un Village. Paris eſt le Monde, à cauſe de ſa grandeur & du nombre prodigieux de ſes habitans. Orleans eſt la Ville pour ſa ſcituation & ſa regularité ; & Poitiers eſt le Village, à cauſe des jardins, des prairies, des champs & des vignes qu'il renferme.

* Un Invalide, qui avoit les pieds tortus, ayant perdu ſes ſouliers dit, que pour toute vengeance, il ſouhaitoit qu'ils fuſſent propres aux pieds de celui qui les avoit pris.

* Aridices Philoſophe ayant été invité

vité à manger avec d'autres Sçavans par un Affranchi du Roi ; il eut beaucoup de chagrin d'entendre que cet Affranchi qui étoit devenu riche & orgueilleux, ſe mocquât des queſtions que les Philoſophes agitent ſouvent entr'eux : & comme pour les pouſſer à bout : il les eût priés de lui dire, d'où vient que d'une féve noire & d'un blanche il ſort une farine de meſme couleur ; Aridices indigné de cette demande qu'il regardoit plûtôt comme une raillerie, que comme une queſtion ſerieuſe, le pria de lui apprendre auparavant, d'où vient que deüx foüets, l'un de lanieres blanches & l'autre de noires font les mêmes marques ſur le corps de celui qu'on châtie.

* Rougiſſez de honte, ame pechereſſe, dit S. Ephrem, mais ne deſeſperez pas de vous-meſme pour avoir peché. Vous étes tombée, travaillez à vous relever. Un Athlete aprés avoir été renverſé pluſieuts fois, ne laiſſe pas ſouvent de remporter le prix du combat. Agiſſez ſeulement avec courage, & dites : Je commence à retourner à mon Dieu. *Erubeſce, ô anima, & ne deſperes. Cecidiſti, reſurge ; nam ſæpe*

ſæpe licet pugil ceciderit, tandem adhuc coronam refert. Viriliter age, & dic: Nunc cœpi.

* Lorſque le Sieur Porpham eſtoit en Angleterre Orateur de la ſeconde Chambre de l'aſſemblée des Etats, & qu'il s'y fut fait pluſieurs ſéances ſans rien avancer; la Reine Eliſabeth lui ayant demandé : Hé bien, Monſieur l'Orateur, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé en voſtre Chambre? Six ſemaines, Madame, lui répondit-il.

* On a prétendu me faire croire que le Dialogue ſuivant s'eſt fait ailleurs que ſur le Theatre Italien, & par d'autres perſonnes que par Iſabelle & Colombine.

ISABELLE. COLOMBINE.

Iſabelle. Eſt-il ſous le Ciel une plus malheureuſe perſonne; je tiens mes tablettes; je les mets ſur la table; & dans le temps que je diſpoſe mon imagination à quelques bouts-rimez, un Diable, oüi, Colombine, un Diable inviſible écrit ſur mes tablettes des Vers ſur les mêmes rimes. En ce moment Cintio entre dans ma chambre, ſur

ſurprend mes tablettes, & veut abſolument que ces Vers m'ayent eſté donnez par un Rival, plus je tâche à le deſabuſer, plus il s'obſtine à le croire. Que maudite ſoit la viſite que je rendis hier à Angelique, & plus maudit encore celui qui m'a mis en teſte de faire des bouts-rimez.

Colombine. Quoi, vous vous repentez de frequenter les beaux eſprits ! & depuis quand donc ce chagrin ? oh pour cela vous vous aviſez un peu tard. Il y a ſix mois que vous perdez le boire & le manger pour aller deux fois par jour dans cette peſte de maiſon là faire vos proviſions de mots à la mode. Ma foi, je croi que vous eſtes enſorcellée de fadaiſes, & que quelqu'un vous a broüillée avec le bon ſens. Si voſtre oncle ſçavoit tout ce petit train-là, il vous défendroit aſſurément de voir....

Iſabelle. Oh doucement, Colombine, la conduite d'Angelique n'eſt point frelatée ; & ſans rien riſquer on peut dire que c'eſt une fort honneſte fille.

Colombine. La grande nouvelle, laide comme elle eſt, qu'à 46. elle ſoit honneſte fille ! ce n'eſt pas là-deſſus que je le prends, c'eſt ſur ce bureau d'im-

per-

pertinences qu'on tient ſoir & matin chez elle, où deux ou trois petits Freluquets d'Abbez ſont les chefs d'Academie, & débitent aux précieuſes de nôtre quartier tous les méchans Vers qu'ils ont ramaſſez dans la Ville.

Iſabelle. Que tu as l'eſprit ſervante, Colombine, & que je te plains de n'aimer pas le langage des Dieux !

Colombine. Dites plutôt le langage des gueux ; car les caroſſes des Poëtes ne ſont aujourd'hui gueres d'embaras dans les ruës. Par exemple, c'eſt un homme bien chanceux que le fils de cet Huiſſier qui vole dans des Livres imprimez les Enigmes, les Sonnets, les Elegies, & mille autres drogues dont vous me faites tous les ſoirs la receleuſe : j'ai bien à faire moi d'emplir mon cofre de vos ſornettes ; & où en ſerois-je ſi l'on alloit faire le procez aux faux Poëtes comme aux faux monnoyeurs ?

Iſabelle. Que ta ſimplicité eſt fade ? Tu ne ſçais donc pas, Colombine, que la proſe eſt l'excrement de l'eſprit, & qu'un Madrigal voiture plus de tendreſſe au cœur, que trente periodes des mieux arrangées. Il faut être du der-

dernier peuple pour ne pas aimer les Poëtes à la folie.

Colombine. Ma foi, vous perdez l'eſprit.

Iſabelle. Ah ! Colombine, qu'un homme eſt charmant, quand il offre des vœux paſſez par l'eſtamine des Muſes ! quel moyen de tenir contre une déclaration qui frappe l'oreille par ſa cadence, & dont l'expreſſion figurée jette la ſenſibilité dans l'ame la plus rebelle & la plus farouche ? quel plaiſir, Colombine, de regaler ſon cœur de ces nouveautez ingenieuſes qui renferment beaucoup de paſſions dans fort peu de Vers ! Ah l'heureux talent, de pouvoir aſſujetir ſes mouvemens & ſes penſées aux pieds & aux meſures preſcrites par la Poëſie !

Colombine. Sçavez-vous, Mademoiſelle, que ces pieds-là pourroient bien vous mener aux Petites-maiſons ? Hé mort de ma vie, faut-il qu'une fille de voſtre âge emploie tout ſon tems à gober les rimes de trois ou quatre eſtourdis que la faineantiſe érige en Poëtes, & qui n'oſeroient vous avoir regardée en Proſe ?

Iſabelle. Mais que t'ont fait ces gens-

là, pour leur vouloir tant de mal ?

Colombine. A moi ? Rien. C'eſt que j'enrage de vous voir la dupe d'un tas de petits poëteraux, qui croyent qu'il n'y a qu'a ſe baiſſer & en prendre, & que vous eſtes fille à épouſer un Rondeau, ou une Elegie. Tout-franc ce ne ſont point-là des cotteries pour la niéce d'un Medecin.

Iſabelle. Ne ſuis-je pas aſſez mortifiée d'eſtre la niéce d'un Medecin, ſans que tu me le faſſes ſentir mal-à-propos dans tes remontrances ? ne vois-tu pas que je tâche de rectifier l'obſcur de la caſſe & du ſené par l'uſage du grand monde, & que je me décraſſe autant que je puis parmi les gens du premier merite ? La niéce d'un Medecin ! ah que tes expreſſions ſont brutales !

Colombine. Brutales, à la bonne heure. Cela n'empêche pas que je ne débonde mon cœur, & que je ne vous reproche la hantiſe de ces baguenodiers qui vous infectent l'eſprit de leurs peſtes de phraſes inventée, en dépit du bon ſens. Ma foi ! depuis que Moliere a celebré les Précieuſes, nous les voyons monter en graine, & demeurer-là pour la priſée. Voyez la grande preſſe d'épouſeurs qu'il

qu'il y a autour de voſtre Angelique ! cependant à vous entendre dire, c'eſt le plus bel eſprit de Paris. Mademoiſelle, il eſt bon d'avoir de l'eſprit : mais il faut encore autre choſe en mariage : toute ſervante que je ſuis, je ne voudrois d'un Poëte, ni pour mari, ni pour amant ; quelle reſſource y a-t-il à être la femme d'un rimailleur ? meuble-t-on une chambre d'Epigrammes ? couvre-t-on une tablé de Madrigaux ? & paye-t-on un boucher avec des Sonnets ?

* Il y a trois choſes à remarquer dans les ceremonies que les Juifs obſervoient pour circoncire leurs enfans : ils leur donnoient un nom : ils leur faiſoient porter un caractere qui les diſtinguoit des autres peuples, & ils retranchoient une partie ſuperfluë de leur corps ; c'eſt pourquoi dans leurs circonciſions ils avoient beſoin d'une langue, d'un burin & d'un couſteau : ils avoient beſoin d'une langue pour impoſer le nom qu'ils donnoient à leurs enfans : ils avoient beſoin d'un burin pour graver ſur leur ſein la marque & le caractere qui les faiſoit connoiſtre pour le peuple de Dieu : ils avoient beſoin d'un coû-

teau pour retrancher les ſuperfluitez de leur chair coupable & criminelle. Delà vient que les Rabins nous aſſûrent que la pierre dont les Iſraëlites ſe ſervoient à circoncire leurs enfans, avoit en même temps la figure de ces trois choſes ; d'une langue, d'un burin, & d'un coûteau ; c'eſtoit une langue par ſa forme ; c'eſtoit un burin par ſa pointe, c'eſtoit un couſteau par ſon tranchant : tout cela ſe trouve dans la Circonciſion du Fils de Dieu ; il y a une langue ; il y a un burin ; il y a un couſteau : il y a une langue pour exprimer : il y a un burin pour imprimer : il y a un couſteau pour ſupprimer. Cette langue parle, & exprime les grandeurs du Fils de Dieu. Ce burin grave, & imprime ſur la Chair de Jeſus les foibleſſes de noſtre nature. Ce couſteau retranche, & ſupprime les ceremonies de la Synagogue. Grandeurs du Fils de Dieu exprimées par le Nom de Jeſus qu'on lui donne. Foibleſſes de noſtre nature imprimées par le caractere de pecheur qu'il reçoit. Ceremonies de la Synagogue ſupprimées par le Sacrement de Bapteſme qu'il eſtablit.

* Ne ſoyez point trop doux, ni trop com-

complaiſant envers vos enfans, ſi vous ne voulez pas en faire ce qu'on appelle des enfans gâtez.

Blanda patrum ſegnes facit indulgentia natos.

Quelques reprimandes faites à propos par une pere font des impreſſions trés-fortes ſur les paſſions d'un fils ; car *fulmen eſt cùm poteſtas habitat cum iracundiâ.* C'eſt un foudre que la colere jointe avec la puiſſance naturelle qu'un pere a ſur ſes enfans.

Ne les aimez point trop, c'eſt-à-dire, d'un amour qui vous engage à les flater lâchement, à vous rendre mépriſable par vos familiaritez, & à leur donner liberté de faire tout ce qu'ils voudront. Il y a des peres, qui pour avoir trop aimé leurs enfans, les ont enfin haïs à cauſe des deſordres & des emportemens où ils ſont tombez pour n'avoir pas d'abord eſté bien repris & bien corrigez, lorſqu'ils commettoient des fautes dignes de reprimandes. Si vous vous familiariſez trop avec eux, ils ne ſe ſoucieront point d'obeïr à vos ordres, ni de ſuivre vos avis. Trois choſes font perdre ordinairement l'autorité

d'un pere doit avoir ſur ſon fils. 1°. Souffrir & diſſimuler ſes defauts. 2°. Lui donner de mauvais exemples & faire paroiſtre devant lui des foibleſſes, & des paſſions. 3°. Rire avec lui & ſe rendre trop familier. Remarquez que les enfans viennent à un certain âge où il ne leur faut plus ni de lait, ni de careſſes, ni de ris, ni de familiarité, quoi-qu'il leur faille tousjours de l'amour : mais à cet âge-là c'eſt au fils à deviner que le pere l'aime, & ce n'eſt pas au pere à le lui dire. Cet article eſt tiré de *la belle Education Seconde Edition revenë, corrigée & augmentée par l'Auteur d'un trés-grand nombre d'avis & d'inſtructions pour l'un & l'autre ſexe, ſur plusieurs differens eſtats de la vie.* Ce Livre ſe vend chez Urbain Couſtelier, ruë ſaint Jacques, au cœur bon & à ſaint Joſeph.

* Monſieur P. à Madame D.

Ceſſe, charmante Iris, ceſſe de ſouhaiter
Des Vers qu'Apollon me refuſe,
Et n'eſpere pas que ma muſe
Puiſſe à preſent te contenter.
Je ne ſuis plus, quoi-que tu faſſes,
Tel que j'eſtois dans mes beaux jours,

Quand

Quand à la ſuite des amours,
Je badinois avec les graces.

C'eſt alors que j'aurois chanté
Tous les charmes de ta beauté,
Sur un ton ſi doux & ſi tendre,
Que ton cœur par mes chants ſe laiſſant émouvoir,
Auroit preſque autant pris de plaiſir à m'entendre,
Que mes yeux en ont à te voir.

Cet heureux temps n'eſt plus, excuſe ma foibleſſe,
Tout ce que je puis faire en l'état où je ſuis,
C'eſt de combattre les ennuis
Que traîne avec ſoi la vieilleſſe.

Mon eſprit plus timide, & mon corps plus peſant
Me font voir toute ma miſere,
Je pleure le paſſé, je me plain du preſent,
Et l'avenir me deſeſpere.

Non, non, puiſque ma Muſe avec ſes cheveux gris
A fait fuir les jeux & les ris,
Il ne faut pas qu'elle t'ennuie,

Quel agrément trouverois-tu
A m'entendre prêcher d'un air de Jeremie,
Qu'il n'eſt aucun plaiſir ſur la fin de la vie,
Que celui d'avoir bien vêcu ?

Cependant c'eſt ce que je penſe,
Ce que chacun penſe à ſon tour,
Ce que toi-meſme enfin tu penſeras un jour ?
Heureuſe ſi tu peux m'en croire par avance,
Et ſi dés aujourd'huy faiſant quelques efforts,
Un ſentiment ſi ſalutaire
T'arrache à des plaiſirs qui ne dureront gueres,
Pour t'épargner mille remords.

* Plainte de G. D.

Envoier avec tant de ſoin
Si peu de choſe de ſi loin,
C'eſt mal obliger les perſonnes.
Penſe donc à ce que tu fais,
Tu me vends ce que tu me donnes ;
Car je le paye à tes Laquais.

* L'on doit ſe taire ſur les puiſſans ; il

il y a preſque tous jours de la flatterie à en dire du bien ; il y a du peril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, & de la lâcheté quand ils ſont morts.

* A un P. P. Vous prenez tant de ſoin de voſtre barbe, qu'a la fin la barbe couſtera plus que la teſte ne vaut.

* La raiſon pourquoi la nouveauté plaiſt, c'eſt, je croi, que les hommes devant mourir neceſſairement, ne regardent pas volontiers les choſes dont l'Ancienneté ou la décadence leur remet devant les yeux cette neceſſité inévitable ; au lieu qu'ils prennent plaiſir à voir celles qui ne ſont que de naiſtre, & qui ne leur donnent que des idées de jeuneſſe, de force & de vie.

* De la vie heureuſe.

Vitam quæ faciunt beatiorem, Martial.
Jucundiſſime Martialis, hæc ſunt :
Res non parta labore, ſed relicta ;
Non ingratus ager ; focus perennis :
Lis nunquam, toga rara, mens quieta ;
Vires ingenua, ſalubre corpus ;
Prudens ſimplicitas, pares amici ;
Convictus facilis, ſine arte menſa,
Nox non ebria, ſed ſoluta curis ;
Non triſtis torus, & tamen pudicus ;

Somnus qui faciat breves tenebras ;
Quod ſis, eſſe velis, nihilque malis :
Summum nec metuas diem, nec optes.

TRADUCTION.

Mr. le Comte de Buſſy Rabutin.

Mon fils, écoute, je te prie,
Ce qui fait une heureuſe vie :
Point de ſouci, point de procez,
Un feu qu'on n'eſteigne jamais ;
Aſſez de bien acquis ſans peine,
Un air aiſé, point de Chimene,
Des amis égaux, le corps ſain ;
Eſtre prudent ſans eſtre fin,
Peu de devoir, point de querelles
Peu de viandes, mais naturelles ;
Une femme de bonne humeur,
Mais au fond pleine de pudeur :
Eſtre complaiſant & facile,
Un ſommeil pas long, mais tranquille :
Eſtre ſatisfait de ſon ſort,
Quelqu'il ſoit ne s'en jamais plaindre,
Et regarder venir la mort,
Sans la deſirer, ni la craindre.

* Quand on ſe plaint, on cherche à ſe conſoler. Les larmes ont leur plaiſir, particulierement quand on les verſe dans le ſein d'un ami. Les plaintes ſont ſui-

ſuivies de quelque conſolation, quand on veut bien les écouter. Si vous voulez donner à celui qui ſe plaint à vous la conſolation qu'il recherche, commencez d'abord par écouter avec bonté ſes plaintes, continuez par lui témoigner de la compaſſion, & finiſſez par des raiſonnemens charitables qui puiſſent détruire en ſon eſprit les cauſes de ſa douleur

* Pilate ayant dit à JESUS-CHRIST: *Quid eſt veritas?* Qu'eſt-ce que verité? JESUS-CHRIST ne répondit rien; parce que la réponſe eſtoit dans la demande; car ſi l'on fait l'anagramme de ces mots, *quid eſt veritas?* on trouve lettre pour lettre ceux-ci, *eſt vir, qui adeſt*; c'eſt l'homme qui eſt ici preſent, c'eſt-à-dire, JESUS-CHRIST. G.P.C.A. E.F.D.S.

* On apprend à faire mal en ne faiſant rien. Il faut que le travail ait quelque choſe de bien raiſonnable & de bien digne de l'homme, puiſqu'aprés ſept ou huit heures d'occupation, je ſors de ma chambre le plus content du monde. Il faut au contraire que l'oiſiveté ait quelque choſe de bien mauvais, puiſque s'il arrive que j'aye eſté

quelque temps ſans rien faire, je ſuis enſuite également inquiet & chagrin. Que le temps me dure; quand je ne fais rien! que le temps paſſe vîte, quand je m'occupe! lorſque je travaille, que je ſuis fâché, ſi l'on me veut tirer de ma chambre! lorſque je ſuis ſans rien faire, que je demande ſouvent quelle heure il eſt! Æleas Roi de Scythie diſoit que quand il eſtoit oiſif, il ne mettoit aucune difference entre lui & ſon Palefrenier.

* Il faut eſtre bien ſincere pour parler ainſi:

Toi qui me demandes des Vers,
Pour graver ſur la ſepulture
De celui que la vie obſcure
Cachoit aux yeux de l'Univers.
Ma muſe qui n'eſt point feconde
A beſoin d'un ſujet abondant en vertus;
Il vivoit, il n'eſt plus au monde,
C'eſt tout ce que je puis, va, n'attends rien de plus.

La République des Lettres n'exige pas que tous les Sçavans ſoient auſſi ſinceres que l'Auteur de ces Vers; elle y perdroit trop d'Epitaphes, d'Epîtres

Dé-

Dédicatoires, d'Oraiſons Funebres & de Harangues.

* La condition des Comediens étoit infame chez les Romains, & honorable chez les Grecs : qu'eſt-elle chez nous ? on penſe d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

* La plûpart des jeunes Juges ſont preſent au barreau : *Per modum formæ aſſiſtentis*, & non pas, *per modum formæ informantis.*

* On avoit autrefois beaucoup de reſpect pour les cheveux blancs ; tout étoit eſtimable dans les vieillards, juſqu'aux rides de leur viſage.

Inque ſuo pretio ruga ſenilis erat. Ovid.

* Pluſieurs en jugeant, font comme la languette d'une balance, qui ſuit le poids, mais qui ne le fait pas.

* pour la ſanté. Ne demeurez point au Soleil pendant les mois qui ont des R. R.

Menſibus erratis ad Solemne ſedeatis.

On dit encore qu'il faut boire le vin pur pendant ces mois, & y mettre bien de l'eau les autres mois.

Men-

Menſibus raris puriſſima vina bibatis:
R quibus eſt nullum, diluat unda merum.

* Une Dame fit venir un fameux Aſtrologue, & le pria de lui dire ce qui lui faiſoit peine dans l'eſprit. L'Aſtrologue dreſſa la figure de ſon horoſcope, & fit un long diſcours ſur chaque maiſon celeſte ; enſuite il ſe tût, & la Dame lui donna une piece de quinze ſols. L'Aſtrologue voyant qu'elle lui donnoit ſi peu de choſe, ajouſta qu'il voyoit encore par ſa figure qu'elle n'eſtoit pas bien riche: elle lui dit que cela eſtoit vrai. L'Aſtrologue regardant tousjours ſa figure, lui dît, Madame, n'avez-vous rien perdu? Elle répondit: J'ai perdu l'argent que je vous ai donné.

* A Samoſata Ville de Comagene, il y a un lac qui rend un certain limon ardent & gulant qu'on appelle Maltha. Ce limon tient comme de la glu à tout ce qu'il rencontre de ſolide, meſme ſi on l'a un peu touché, il ſuit tousjours ce qu'il a touché: plus on jette de l'eau deſſus, plus il s'allume. On ne l'eſteint qu'avec de la terre: il ſervit beaucoup à ceux de Samoſata, lorſqu'ils furent aſſiegez par Lucullus. Pline.

* DIA-

DIALOGUE.

FILINTAS. CLEANTE.

Filintas. Qu'il eſt facile, mon cher Cleante, de ſeduire une ame genereuſe!

Cleante. Joignez la prudence avec la generoſité; ces deux vertus ne ſont pas incompatibles: la generoſité eſt en ſûreté par le ſecours de la prudence, & la prudence eſt glorieuſe par l'ornement de la generoſité. S'il y avoit plus de droiture parmi les hommes, il ne faudroit point tant de prudence, de défiance, de circonſpection: mais il y a entr'eux tant de déguiſemens, tant de détours pernicieux, tant d'adreſſes dangereuſes, qu'il ne faut pas avoir l'ame ſi genereuſe, qu'elle meſure les ſentimens des autres ſur les ſiens. Il vous ſera plus glorieux de pardonner, aprés avoir connu les embûches qu'on vous dreſſe pour vous ſeduire, que d'avoir eu aſſez de bonté pour ne vous en être pas défié, & pour vous en être laiſſé ſurprendre.

Filintas. Je ne me fierai plus à perſonne, quelque apparence de probité que j'y remarque.

Clean-

Cleante. Vous paſſez à un autre extrémité qui eſt auſſi honteuſe pour vous que la premiere vous paroiſſoit glorieuſe. C'eſt une injuſtice outrée que de ne vouloir ſe fier à perſonne, parce qu'on ſe doit défier de pluſieurs.

Filintas. C'eſt une imprudence dangereuſe, que de ſe vouloir fier à quelqu'un, tout le monde étant capable de déguiſement.

Cleante. Ne vous fiez-vous pas à moi, par exemple?

Filintas. Je ſuis capable de déguiſement comme un autre; ainſi quelque réponſe que je vous donne, vous avez droit de vous en défier.

Cleante. Où ſera donc nôtre amitié?

Filintas. Là où eſt celle de tous les autres, c'eſt-à-dire, dans les démonſtrations exterieures de confiance & d'attachement.

Cleante. Ah! il faut, Filintas, que nous nous aimions avec plus de ſolidité: vous en conviendrez peut-être une autre fois, quand vous aurez oublié la trahiſon qu'on vient de vous faire; car je voi qu'elle vous tient extrêmement au cœur. Il ne faut pas attendre de la moderation d'une paſ-

ſion

ſion auſſi violente qu'eſt la colere où vous eſtes.

Impedit ira animum ne poſſit cernere verum.

*REMARQUES CURIEUSES ſur le ſouverain bien, & l'Idolatrie, par Monſieur B.

Ce que les anciens Philoſophes pouvoyent le mieux connoiſtre, & ce qu'ils ont le moins connu, c'eſt en quoy conſiſte le ſouverain bien. Ils n'ont pû tous s'accorder là-deſſus. Anacharſis l'a fait conſiſter dans la vengeance d'une injure receuë à tort ; Crates, dans une heureuſe navigation ; Simonidés, dans l'amitié d'un chacun ; Architas, dans le gain d'une bataille, Gorgias, à oüir des choſes qui plaiſent ; Cryſippe, à faire bâtir de ſuperbes edifices ; Epicure, dans la volupté ; Antiſthenés, dans une celebre renommée aprés la mort ; Sophoclés, à avoir des enfans pour heritiers ; Euripide, à avoir une belle femme ; Palemon, à parler avec éloquence ; Themiſtocle, à deſcendre de parens illuſtres ; Ariſtide, dans les biens temporels ; Heraclite, dans les grands tréſors ;

les

les Elpiſtiques, dans l'eſperance. Enfin au rapport de S. Auguſtin, Marc Varron a compté juſques à deux cens quatre-vingts huit opinions differentes ſur le ſouverain bien.

Il y a aſſurément ſujet de s'étonner, de ce que tant de Sçavans ſe ſont ſi fort trompez dans la deciſion d'une choſe ſi eſſentielle à l'homme, & qui devoit faire le fondement de toute leur Philoſophie Morale; car, comme Ciceron l'a fort bien remarqué, lorſqu'on eſt une fois tombé d'accord dans la Philoſophie de ce qui conſtituë le ſouverain bien, toutes choſes ſont établies. *Summo bono conſtituto in Philoſophia, conſtituta ſunt omnia.* Les Anarcharſis, les Chryſippes, les Crates & tous les autres ont eu des ſentimens ſi juſtes ſur d'autres matires, & paſſent dans l'hiſtoire pour de ſi grands hommes, que j'aurois de la peine à me laiſſer perſuader qu'ils ont eu ſur le ſouverain bien les ſentimens que je viens de rapporter, ſi nous n'en étions aſſurez par des Hiſtoriens, pour leſquels j'ai toûjours eu autant de veneration que d'eſtime.

En effet, comment ſe peut-il faire que

que tant de grands hommes étant convaincu, comme il n'en faut point douter, de l'exiſtence de quelque Divinité, & par conſequent de ſes infinies perfections, ils n'en ayent pas fait le ſouverain bien de tous les hommes; puiſqu'en concevant un Dieu, on conçoit ce qu'il y a de plus parfait, & en meſme temps ce qui ſeul peut remplir la capacité du cœur humain? l'étude de la nature, & de tout ce qu'elle contient, qui avoit été leur ordinaire occupation, ne devoit-elle pas leur avoir appris la fragilité de cette meſme nature, & par conſequent, que ni les amitiez, ni les navigations heureuſes, ni les belles femmes, &c. ne pouvoient faire le veritable bien de l'homme? N'avoient-ils pas experimenté eux-meſmes, ou vû experimenter par d'autres, que tout ce que ce monde promet, n'eſt que tromperie, ou vanité; que là où il promet la liberté, comme dans les grandeurs, on n'y trouve qu'embarras & eſclavage; que là où il promet la paix, comme dans les ſolitudes les plus retiées, on n'y trouve que des inquietudes; que là où il promet la joye, comme dans les voluptez, on n'y

trouve

trouve enfin que des amertumes ? Ne ſçavoient-ils pas que les plus tendres amitiez finiſſent ? que les honneurs ſont des titres apparens que le temps efface, que les plaiſirs ne ſont que des amuſemens accompagnez de chagrins, que les richeſſes ſont enlevées par la violence des hommes, ou échapent par leur propre fragilité ? que les grandeurs tombent d'elles-meſmes ; que la goire & la réputation qui dépendent de l'opinion des hommes, qu'ils connoiſſent pour être ordinairement flateurs, peu ſinceres, ſans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions ; que cette gloire ; dis-je, & cette reputation ſe perdent enfin dans les abimes de l'oubli ? Ne connoiſſoient-ils pas eux-mêmes, ou par les autres qu'il n'y a rien dans toutes les creatures, qui puiſſe rendre l'homme heureux, parce qu'il n'y a rien qui puiſſe remplir la capacité de ſon cœur, qu'elles ſont trop petites en elles-meſmes, & trop foibles en leur pouvoir ; qu'il eſt vrai que d'abord leur beauté donne dans les yeux, leurs loüanges flattent l'oreille, leur douceur contente le goût, leurs richeſſes accommodent le corps ;

mais

mais que pas une ne ſatisfait pleinement l'eſprit ; qu'elles peuvent bien occuper & embaraſſer le cœur humain, mais qu'elles ne peuvent pas le ſatisfaire, parce que ce ne ſont que de faux biens, des illuſions & des ombres, ou pluſtoſt des maux veritables, qui rendent l'homme plus méchant, & ne l'empêchent pas d'eſtre malheureux ? Enfin les refus que quelques-uns faiſoient de la faveur des Princes, ne devoient-ils pas venir du mépris de leurs grandeurs, comme d'un effet de leurs reflexions, qui leur devoient avoir appris que la fortune la plus éclatante eſt non ſeulement vaine & fragile, mais onereuſe, mais pleine d'amertumes & de chagrins, & que l'on ſoûpire ſur le Thrône auſſi-bien que dans les fers ? Voilà les penſées qu'ils pouvoient avoir ſur les choſes du monde, puiſqu'ils eſtoient capables d'en avoir de bien plus élevées.

Avoüons que ces grands hommes eſtant capables de ces ſentimens ſur les choſes humaines, & les ayant en effet, comme leurs ſentences judicieuſes le témoignent, il y a lieu de s'eſtonner qu'ils ayent mis le ſouverain bien de l'hom-

l'homme dans les choſes d'ici-bas, ſans ſonger à la poſſeſſion & à l'amour du moins de quelque être plus parfait, comme de leurs fauſſes divinitez, s'ils ne connoiſſoient pas la veritable, puiſqu'il eſt conſtant qu'ils reconnoiſſoient quelque divinité : car s'il eſt vrai que nous avons une impreſſion naturelle d'un eſtre divin, ſelon Ciceron, *omnes duce naturâ eo vehimur, ut Deos eſſe dicamus* : ou ſelon Ariſtote *omnes homines de Diis exiſtimationem habent* & qu'il n'y a aucune nation quelque barbare que'elle ſoit, qui ne croye quelques Dieux ſelon Seneque, *nulla quippe gens uſquam eſt adeo extra leges, moreſque projecta, ut non aliquos Deos credat* ; Nous ne devous pas refuſer cette impreſſion à tous ces grands hommes, qui en étoient fort capables & qui l'avoyent renduë plus profonde par leurs études & par leurs méditations.

Je ſçai bien qu'il ſemble que cette impreſſion naturelle de la Divinité qu'Ariſtoté, Ciceron & Seneque attribuent à tous les hommes, ne ſoit pas en effet, ſi nous voulons nous en rapporter à quelques Auteurs qui nous apprennent le contraire. Strabon dit que quel-

quelques peuples de la Zone-torride ne reconnoiſſent aucuns Dieux, *Ex iis qui Torridam habitant, nonnulli ſunt qui Deos eſſe non credunt.* Jean Leon nous en dit autant des peuples qui habitent le Royaume de Borno en Afrique. Acoſta parle de quelques Indiens Occidentaux qui n'avoient pas même le nom appellatif de Dieu. Champlain le confirme de quelques peuples de la nouvelle France. Non ſeulement des peuples barbares ont été dans cette groſſiere erreur ; mais encore des hommes éclairez dans toute autre matiere : comme un Petrone qui s'imagine que les merveilles de la nature, les éclipſes des aſtres, les tremblemens de terre, le bruit des tonnerres, & choſes ſemblables, ſont des cauſes qui intimidant le vulgaire, l'ont perſuadé de l'exiſtence de quelque divinité.

Primus in orbe Deos fecit timor, arduâ Cœlo
Fulmina dum caderent.

comme un Sextus, qui rapporte cette impreſſion aux viſions prodigieuſes que nous repreſente nôtre imagination pendant le ſommeil. D'autres ſe ſont perſuadez

ſuadez que l'opinion de l'exiſtence d'un Dieu eſtoit un effet de la politique des Legiſlateurs, pour retenir les peuples & les mener à leur fantaiſie. C'eſt ce que Joſeph Acoſta ſemble confirmer, quand il nous repreſente les Mandarins qui gouvernent la Chine, & qui retiennent le peuple dans la Religion du Païs, quoiqu'eux-mêmes ne croyent point d'autre Dieu que la Nature, point d'autre vie que celle-ci, point d'autre Enfer que la priſon, ni d'autre Paradis que d'avoir un Office de Mandarin.

Cette impreſſion de la divinité dont j'ai parlé, demande pour paroiſtre au dehors, une raiſon parfaite dans celui qui l'a receuë, & c'eſt cette perfection qui manquoit à ces peuples barbares, dont parlent Strabon, Jean Leon, Acoſta & Champlain, s'il eſt vrai qu'ils ayent eſté dans une ignorance ſi groſſiere, ce que j'ai de la peine à croire. L'Ecriture Sainte me fournit ce raiſonnement, quand elle nous apprend que c'eſt le fou, l'homme ſans raiſon qui dit qu'il n'y a point de Dieu. *Dixit inſipiens in corde ſuo, non eſt Deus.* C'eſt encore la perfection de cette raiſon qui manquoit à ces habiles hommes qui ne croyoient

croyoient point de Dieu : je veux dire que c'eſt a cauſe que cette raiſon eſtoit corrompuë par les voluptez , ou par la préſomption, autre eſpece de folie. Ce ſont des eſprits ſuperbes qui ne veulent pas croire ce qu'ils ne connoiſſent pas, choſe eſtonnante ! que l'homme qui eſt ſi foible de ſa nature, ſi ſterile en ſon pouvoir, ſi limité dans ſes connoiſſances , ſoit cependant aſſez préſomptueux pour ſe perſuader qu'il eſt capable de penetrer l'eſſence de toutes choſes , & que pouſſé par cette preſomption il prétende tout ſçavoir : L'experience a beau lui apprendre tous les jours par l'ignorance de tant de choſes qui ſont dans la nature, & auſquelles ſes connoiſſances ne peuvent arriver, combien ſes lumieres ſont foibles : l'orgueil qui le domine ne laiſſe pas de lui faire croire qu'il n'a qu'à vouloir , pour connoiſtre ce qu'il deſire , & que ſi d'un coſté ſon corps lui eſt un grand obſtacle à cette avidité qu'il a de tout ſçavoir : d'un autre coſté il a un eſprit, qui par ſa promptitude & ſa ſubtilité peut s'élever au-deſſus de tous les obſtacles que ſa priſon lui peut oppoſer. C'eſt à cauſe de ce raiſonnement de

l'orgueil que l'homme dans noſtre Religion a tant de peine à captiver ſon eſprit ſous la foi, & que les Sçavans Athées tâchent de ne point croire une divinité. Leur préſomption ne leur permet pas de faire reflexion, que ce Dieu ſur l'exiſtence duquel ils voudroient bien s'aveugler, eſt un abîme où ſe perd la raiſon humaine, un ocean où toute la ſageſſe du monde eſt ſubmergée; *ſapientia eorum devorata eſt.* En effet, quelle témerité de prétendre connoiſtre l'Eſſence d'un Dieu! ces grands hommes raiſonnent-ils dans cette occaſion? ne doivent-ils pas eſtre perſuadez, que s'il eſt un Dieu, il faut que ce Dieu ſoit un eſtre incomprehenſible en même temps qu'il comprend tout, inviſible en meſme temps qu'il voit tout, inacceſſible en meſme temps qu'il eſt dans tout, & par conſequent impenetrable aux raiſonnemens humains? quiconque s'imaigine connoiſtre la grandeur de Dieu, la diminuë; & quiconque ne la diminuë point, ne la peut connoiſtre. Dieu n'a fait aucune creature qui puiſſe comprendre ce qu'il eſt; c'eſt une proprieté & un droit qui n'appartient qu'à ſa propre nature. Quand il veut ap pren-

dre

dre à Moyſe ce qu'il eſt, il lui dit ſeulement ; Je ſuis celui qui eſt : paroles capables de confondre l'eſprit de ceux qui auroient la hardieſſe de demander ce qu'il eſt. Cependant il s'eſt trouvé dans le quatriéme ſiecle de l'Egliſe un Hereſiarque nommé Eunomius de Galatie, (& non pas de Capadoce, comme l'a écrit Sozomene,) qui ſe vantoit avec ſes Sectateurs de connoiſtre Dieu auſſi-bien que Dieu ſe connoiſſoit lui-même ; tant il eſt vrai que la préſomption de l'homme ne ſe donne aucunes limites.

Mais ſi la préſomption produit des Athées, il faut avoüer que la corruption que les voluptez engendrent dans l'eſprit n'eſt pas une des moindres cauſes de l'Atheïſme. Un eſprit voluptueux ne croit pas volontiers l'exiſtence d'un Dieu qu'on ne peut connoiſtre ſans eſtre obligé de l'aimer, & qu'on ne peut veritablement aimer, ſans renoncer aux voluptez criminelles. Pour croire volontiers un Dieu, il faut ſouhaiter qu'il ſoit, il faut n'en attendre que des faveurs & des liberalitez, & c'eſt ce que les hommes charnels ſçavent bien qu'ils n'ont pas ſujet d'eſperer.

Ce ſont les meſmes cauſes, je veux dire, l'ignorance, ou la préſomption, ou la corruption qui ont introduit l'Idolatrie dans le monde. L'ignorance a introduit l'Idolatrie, parce que l'imagination des hommes ne pouvant facilement concevoir tant de vertus repanduës dans la nature, pour les attribuer à un meſme ſujet, s'eſt aviſée pour ſa commodité, de les donner à pluſieurs divinitez particulieres.

La préſomption a introduit l'Idolatrie, parce que l'orgueil des hommes leur a fait ſouhaiter d'eſtre placez au nombre des Dieux aprés leur mort, & meſme pendant leur vie.

La corruption a introduit l'Idolatrie, parce que les voluptueux voulant conſacrer toutes leurs foibleſſes, ils ont fait autant de Dieux, qu'ils avoient d'affections déreglées. Il n'y a aucune choſe ſur laquelle les hommes devoient eſtre plus raiſonnables que ſur l'obligation indiſpenſables de reconnoiſtre une ſeule Divinité, & cependant il n'y a aucun ſujet ſur lequel ils ayent fait voir plus d'extravagances que ſur celui-là. On ne le pourroit croire, ſi nous n'en avions des témoignages qu'on ne peut dé-

démentir. Puiſque l'occaſion ſe preſente ſi naturellement de parler de toutes ces extravagances, je vais faire, à la confuſion de l'eſprit humain, un recit de tous les eſtres crées (ſans parler de tous les hommes) qui ont eſté les objets de ſon adoration, & dont j'ai eu connoiſſance ; mais comme il y a beaucoup de bizarrerie dans ce que je vais écrire, je ne garderai point d'autre ordre que celui que ma memoire me fournira.

Ceux de la Province de Cardandan adorent le plus vieux de la maiſon. Ceux qui portoient la qualité de Grand Cham du Cathay, prenoient garde le premier jour de l'an au ſortir du lit à ce qui leur venoit premierement à la rencontre, afin de le tenir pour leur Dieu toute l'année ; de ſorte que ſi c'eſtoit un rat ou un chien, ils dattoient leurs Expeditions de l'an du rat, ou du chien. Les Lithuaniens adorent les plus grands arbres de leurs foreſts. Le Roy de Bellegat avoit pour ſon Dieu une dent de Guenon. Le Dieu de ce Roy me fait reſſouvenir des Rois de Thrace qui prétendoient avoir des Dieux particuliers que leurs Sujets n'oſoient adorer. Dans une Region d'Afrique, on ado-

Marc Paul Boulde-ſelle.

Gaguin.

Pigafetta.

Diodore.

adore les Signes. Les Calicutois adorent, le Diable, ſe perſuadant qu'aprés la creation du monde, Dieu l'a laiſſé ſous ſa conduite ; & ceux d'Angella ne reverent que les Dieux infernaux. L'hiſtoire des Incas aſſure que dans une vallée du Perou, on adoroit une Emeraude preſqu'auſſi groſſe qu'un œuf d'Autruche. Les Tunquinois rendent leurs adorations aux ames de ceux qui ſont morts faute de nourriture, & leur offrent du ris au premier jour de chaque Lune. Une Secte de Perſans n'admettoit point d'autre Dieu que les quatre élemens. Olearius dit que les Tartares Ceremiſſes adorent tout ce qu'ils ſe ſont repretenté la nuit en ſonge. Y a-t-il rien de pareil à la folie des Egyptiens qui adoroient des chats, des oignons, & les plus abjectes creatures ? C'eſt en ſe mocquant d'eux que Juvenal dit agréablement :

Sat. 15. *O fortunati, quibus hæc naſcuntur in hortis*
Numina !

O qu'ils ſont heureux, puiſque les Dieux naiſſent dans leurs jardins !

Les Lacedemoniens ont élevé des Au-

Autels à la mort quelqu'implacable qu'elle ſoit ; les Romains a la crainte, à la páleur, à la fievre, & les Atheniens a l'imprudence. Les Phrygiens adoroient les Rats. Quelqu'un prétend que les Troyens rendoient un culte trés-religieux à ces inſectes, parce qu'ils avoient rongé les cordes des arcs de leurs ennemis. Empedocles regardoit les Cieux comme autant de Divinitez, & les Pythagoriciens les Aſtres. Il y a des Tartares qui adorent la Lune. Des Africains de Lybie & de Numidie font des Sacrifices aux Planettes. Nous apprenons de Jean Leon que les habitans des Iſles fortunées, les Maſſagetes, & les Gentils de la Coſte des Malabares adorent le Soleil, comme ſi ces paroles, *Soli Deo honor & gloria*, ſe devoient interpreter en faveur de cet Aſtre ; ce qui me fait reſſouvenir de ce que j'ai encore lû dans les Ouvrages de Monſieur de la Motte le Vayer, qu'un Portugais s'étant rendu agréable par ſes ſervices au Roi Henry III. lui demanda dans Lyon par grace ſinguliere, de ne contraindre perſonne dans tous ſes Etats d'adorer d'autre Divinité que celle du Soleil.

Clem. Alex.

M.L.V.

Chez Diogenes Platon reconnoiſt le feu pour une Divinité. Les Perſes chez Herodote adorent les fleuves avec tant de devotion qu'ils n'oſent ſeulement ſe ſervir de leurs eaux pour en laver leurs mains. Parmi les Juifs, il y avoit une Secte de certains ſuperſtitieux qui portoient honneur aux puits & aux fontaines ; on les appelloit Puteorites. *Puteorita qui puteos colunt, deque eis haurientes quaſi aquam ſalutis, & in ea ſperantes.* Philaſtrius. Les Syriens alloient chercher dans la mer les poiſſons pour en faire leurs Dieux, s'abſtenoient d'en manger, & prétendoient que ceux qui en mangeoient devenoient enflez. *Dii inflantes corpora.* Perſ.

Les Americains Septentrionaux de Cevola rendoient leurs adorations à l'eau ; les Theſſaliens aux Cigognes ; les habitans du Mont Caſſin aux oiſeaux Seleucadens les Aſſyriens aux Colombes ; les Habitans de l'Empire du grand Mogol aux Vaches ; ceux de Calicut & de Memphis aux Bœufs ; les Thartares, que Joſeph Barbaro appelle Moxii ; à un Cheval de paille ; ceux de la Guinée à des Anneaux de meſme matiere ; les Gentils de Bengala & autres Indiens

à

à un Elephant blanc ; les Samogiciens aux Serpens. J'ai oublié de dire en parlant des peuples de la Guinée, qu'ils adorent la terre avec une telle veneration, qu'ils ſont conſcience de cracher deſſus. De bonne foi, ſi tous les peuples avoient voulu faire quelque attention, & quelque uſage de leur raiſon ſur ces adorations, ne ſe ſeroient-ils pas mocquez d'eux meſmes, & n'auroient-ils pas eu ſujet de dire, comme chez Seneque le Tragique ?

Stulte verebor ipſe cum faciam Deos.

O foux, que nous ſommes, d'adorer des Dieux qui ne le ſont que parce que nous le voulons ! ou avec Seneque le Philoſophe à propos des ſtatuës des faux-Dieux qu'on adoroit, *res omnino ridiculoſa eſt genu poſito ſimulacra adorare & ſuſpicere, fabros verò qui illa fecerunt, contemnere.* N'eſt-il pas ridicule d'adorer les ouvrages dont on mépriſe les Ouvriers ? N'eſt-il pas ridicule d'adorer dés ſerpens, des elephans, de la terre & toutes les autres creatures, ſans faire aucune attention ſur celui qui en eſt l'Auteur ?

Enfin pour derniere preuve de l'ex-

travagance de l'eſprit humain ſur ce ſujet, il ne faut que ſe reſſouvenir des proſtitutions des femmes Babyloniennes en l'honneur de Venus, & de quelques Matrones des Indes Orientales dans des Pagodes au profit des Idoles qu'on y adore : il ne faut que ſe reſſouvenir des adorations qu'on rendoit à l'infame Priape, pluſtoſt digne du feu dont il eſt agréablement menacé par Martial, que d'aucune adoration.

L.8.Ep. 39.

Comme on ne peut pas pouſſer la folie plus loin, je ne pouſſerai pas auſſi plus loin cette remarque. Je me contenterai d'ajouſter qu'on n'a pas montré moins d'extravagance dans le nombre des Dieux, que dans la qualité, puiſqu'il y a ſur les coſtes des Indes Orientales des peuples qui font monter le nombre de leurs Dieux juſqu'à trente-trois millions, & que Thales aſſûroit que tout cet Univers eſtoit rempli d'une infinité de Dieux : ce qui a fait dire, par le Poëte Manile, que tout le Ciel n'eſtoit qu'une fable.

Fit totum fabula Cœlum.

Et par un autre ſur les Apotheoſes trop

trop frequentes des Payens, qu'Atlas commençoit à gemir ſous le poids de tant de Divinitez, dont on chargeoit le Ciel.

A propos d'Apotheoſes ; on ne ſera peut-eſtre pas faché de lire ici de quelle manieres elles ſe faiſoient chez les Romains ; c'eſt-à-dire, de quelle maniere ils mettoient leurs Empereurs au nombre des Dieux. En voici l'uſage tiré de Polydore Virgile. Le corps de l'Empereur eſtant enterré, on faiſoit ſa figure au naturel le repreſentant malade, & on la mettoit ſur un lit d'ivoire à l'entrée de ſon Palais ; enſuite les Medecins, les Senateurs, & les plus nobles Dames l'alloient viſiter pendant ſix jours. Le ſeptiéme on diſoit qu'il eſtoit mort, & on ceſſoit ces viſites ; puis la plus noble jeuneſſe portoit ce lit & cette effigie au Vieux Marché, & de-là au Champ de Mars, où l'on dreſſoit un pavillon en forme de fortereſſe ; on l'empliſſoit de matieres ſéches & combuſtibles mêlées avec pluſieurs ſortes d'odeurs ; & aprés toutes les ceremonies le ſucceſſeur à l'Empire mettoit le feu à ce pavillon qui eſtoit bien-toſt reduit en cendres. Pendant cet incen-

die quelqu'un laiſſoit aller d'un lieu élevé une aigle que l'on diſoit eſtre celle qui portoit l'ame du Prince au Ciel, & en la compagnie des Dieux. On a fait ſur cette ceremonie une deviſe pour montrer la vanité des grandeurs du monde. On repreſente un bucher d'Apotheoſe, où les Romains brûloient les corps de leurs Empereurs, avec des meubles precieux, des dorures & des parfums; ces mots ſont l'ame de la deviſe.

In cineres hic ſplendor abit.
Et tout cela bien-tôt n'eſt plus qu'un peu de cendres.

Ne pourroit-on pas dire à ces peuples ce qu'Ageſilaüs dit aux Lacedemoniens qui le vouloient mettre au nombre des Dieux ? Si vous avez le pouvoir de faire des Dieux, pourquoi ne commencez-vous pas par vous-mêmes ?

Ces erreurs de tant de peuples dont je viens de parler m'eſtonnent, je l'avoué, mais je ſuis encore plus ſurpris de ce qu'il y en a eu qui ont oſé vouloir rendre leurs Dieux favorables à leurs crimes, & prétendu les honorer par des in-

infamies ; ils vouloient donner aux Dieux les imperfections des hommes, au lieu de tâcher d'attirer ſur les hommes les perfections que devoient avoir leur Dieux. *Humana ad Deos transferebat, Divina mallem ad nos*, dit Ciceron en parlant d'Homere. Pline nous fait voir un Pompée qui bâtit un Templs à Minerve, & qui fait graver ſur le portail de ce Temple une inſcription, pour apprendre à tous ceux qui la liroient, qu'il avoit pillé ou ſubmergé huit cens quarante-ſix Navires, déſolé quinze cens trente-huit Villages ou Bourgades, & pris ou tué deux millions cent quatre-vingts trois mille hommes ; comme s'il eût voulu honorer cette Déeſſe par le recit de toutes ces cruautez.

Nous apprenons de Plutarque que chez les Romains le jour de la fête des Lupercales, les plus nobles de la Ville, & beaucoup de Magiſtrats couroient tout nuds par les ruës comme des extravagans, frappans avec des courroyes les perſonnes qu'ils trouvoient en leur chemin, avec cette ſotte ſuperſtition, que quantité de femmes de qualité venoient au devant d'eux, leur preſentant

les

les mains (comme les enfant font ici à leurs Maitres dans les Colleges ,) afin de recevoir des coups de verges, étant perſuadées que cela avoit une grande vertu pour faire accoucher plus aiſément celles qui étoient enceintes , & pour faire concevoir celles qui étoient ſteriles. Quelles ceremonies !

Daviti. Les Pahlagoniens en Aſie diſoient que Dieu étoit détenu priſonnier en hyver ; mais qu'au printemps on le délioit, ſi-bien qu'il commençoit à ſe mouvoir. Quelle impertinence !

Nous liſons que dans la Vile de Lynde en l'Iſle de Rhodes on celebroit les fêtes d'Hercule en maudiſſant & en déteſtant. Quelle pitié !

Des peuples donnoient leurs vieilles ſavattes en ſacrifice à leurs Dieux. Quelles offrandes !

Les Japonois ont trois cens ſoixante & cinq Idoles deſtinées à veiller ſur la perſonne de l'Empereur. On les met en ſentinelle tour-à tour pendant une journée , & s'il arrive quelque mal au Prince , on foüette ou on bâtonne l'Idole qui eſtoit de garde, & on la banit du Palais pour cent jours. Quel reſpect !

Ambaſſ. de la Comp. des Prov. Unies aux Indes.

Y a-t-il rien encore de plus effronté que de prier une Divinité de donner moyen de joindre la tromperie avec l'apparence de la juſtice & de la ſainteté, comme on lit dans l'Epître dix-ſeptieme du Livre premier d'Horace.

Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da juſtum, ſanctumque videri.

Mais ces prieres n'ont rien qui me ſurprennent aprés les Reflexions que j'ai faites ſouvent ſur les faûx-Dieux du Paganiſme. Il ſemble qu'on croyoit leur faire honneur en les reconnoiſſant pour larrons, pour adulteres, & pour abandonnez aux voluptez les plus abominables. Et ainſi il ne faut pas s'imagier qu'on fît aucune difficulté de leur adreſſer des vœux pour reüſſir dans les crimes.

Mais c'eſt aſſez donner de confuſion à l'eſprit humain par le recit que ſe vient de faire des extravagances, & des folies dont il a été capable dans le ſujet qui lui eſt de la plus grande importance.

Avoüons que ce qui eſt le plus conforme à ſa foibleſſe, & en même temps

au

au reſpect qu'il doit au Souverain de tous les êtres, c'eſt de croire l'exiſtence d'un Dieu, ſans en vouloir penetrer la nature. *Sanctus ac reverentius videtur de exiſtentiâ Dei credere, quam ſcire* C'eſt ce reſpect que nous devons à Dieu qui a fait dire par Sixte un aucien Auteur, que quand on parle de Dieu meſme avec verité, il faut ſe comporter avec prudence ; car *de Deo etiam vera loqui periculum eſt.* Et par S. Jean Chryſoſtome, qu'il vaut bien mieux ignorer Dieu, que de le mal connoître ; c'eſt-à-dire qu'il vaut mieux ne vouloir pas penetrer dans ſes perfections infinies, que de lui attribuer des qualitez indignes de ſa nature. Enfin n'oublions jamais cette verité par laquelle je finis ces Remarques. *Scrutator Majeſtatis opprimetur à gloriâ.*

Tacite.

* Le fameux Evêque de Bellay Jean Pierre Camus étant en Eſpagne, & ne pouvant entendre un Sonnnet de Lope de Vegue qui vivoit alors, pria ce Poëte de le lui expliquer ; Lope ayant lû & relû pluſieurs fois ſon Sonnet, avoüa ſincerement qu'il ne l'entendoit pas lui-meſme.

* *Mon ami, chaſſe bien loin*

Cette

Cette noire Rhetorique :
Tes Ouvrages ont beſoin
D'un Devin qui les explique.
Si ton eſprit veut cacher
Les belles choſes qu'il penſe ;
Dis-moi qui peut t'empêcher
De te ſervir du ſilence ?

* On mit cette Inſcription ſous la ſtatuë de Scipion l'Africain.

Maxima cunctarum victoria victa voluptas.

C'eſt-à-dire, la plus grande de toutes les victoires, eſt celle qu'il a remportée ſur la volupté.

* Deviſe pour les Finances Royales. Un ſoleil élevant de vapeurs, & ces mots :

Colligit ut ſpargat.

C'eſt-à-dire, il les amaſſe pour les répandre.

* Monſieur Brn. écrivoit à un ami, & un importun étoit à côté de lui, qui regardoit par deſſus ſon épaule ce qu'il écrivoit. Mr. Brn. qui s'en apperçut, interrompit le fil de ſa lettre, & écrivit ceci à la place : Si un im-„ pertinent qui eſt à mon côté ne regar-„ „doit

„doit pas ce que j'écris je vous écri-„rois encore pluſieurs choſes qui ne „ doivent être ſçûës que de vous & de „moi, L'importun qui liſoit toûjours, „prit la parole, & dit : Je vous jure que „je n'ai regardé, ni lû ce que vous écri-„vez. L'autre repartit : ignorant que „vous étes, pourquoi donc me dites-„vous ce que vous dites ?

* Quand on propoſoit un époux à la fille de Caton, elle diſoït qu'elle vouloit pour époux celui qui la recherchoit plûtôt elle-meſme, que ſes biens, *Volo maritum, qui me malit, quam mea*

* Avis de Terence pour les Auteurs. Il faut ſouvent plûtôt imiter la liberté & la negligence des illuſtres Ecrivains, que l'exactitude obſcure & mépriſable des pedans.

Quorum æmulari exoptat negligentiam
Potiùs, quàm iſtorum obſcuram diligentiam.

* Si vous voyez que vos enfans n'ont pas profité ſous de bons maîtres, ne blâmez pas ceux-ci, mais ſoyez perſuadé que quelque habile que ſoit un mai-

maître, il ne peut rien faire de bon de certains eſprits. *Terra nullam fertilitatem habenti nihil optimus agricola profuerit.* Le Laboureur perd ſa peine quand il cultive une terre qui n'a aucune fertilité. Ainſi ne blâmez point le Précepteur ſans avoir premierement examiné ſa capacité & ſa conduite, & ne prenez pas aiſément des prétextes pour en changer ; c'eſt une fatalité aſſez ordinaire aux enfans qui changent de maîtres, de changer auſſi de methode, & de ſe voir la victime de la vanité ou de l'interêt, ou meſme de la malignité de ceux qui viennent aprés les autres. Quint

* Le Roi Antigone prioit les Dieux de le préſerver de ſes amis, & un Courtiſan lui ayant demandé pourquoy il ne faiſoit pas cette priere pour être préſervé de ſes ennemis, il répondit ; c'eſt qu'il eſt facile de ſe garantir des embûches de ſes ennemis, parce qu'on s'y attend ; mais il n'eſt pas ſi facile de prévoir celles d'un ami, parce qu'on ne ſe défie pas de lui. Ceci ſe doit entendre des faux amis ; car un veritable ami n'eſt pas capable de dreſſer des embûches à ce qu'il aime ; mais comme

me il y a plus de faux amis que de veritables, ce que dit Antigone me paroît d'une grande utilité dans la vie civile, puiſqu'il s'enluit de ſon raiſonnement que la défiance à l'égard des uns & des autres, fait une grande ſûreté Je dis à l'égard des uns & des autres, parce qu'il eſt trés-difficile de diſtinguer un ami qui eſt de bonne foi d'avec celui qui ne l'eſt pas. Ils parlent tous deux le meſme langage & ont les meſmes apparences. Rien de plus commun qu'un faux ami, rien de plus rare qu'un vrai ami ; je me ſouviens à ce propos d'un bon mot que dit un jour à ſon fils une perſonne de conſideration, & que j'ai l'honneur de connoitre. Ce fils retournant fort tard de la Ville, ſon pere lui demanda d'où „il venoit ; il repondit : Mon pere, je „vins de voir un de mes amis. De voir „un de vos amis ! repartit le pere avec „étonnement, vous en avez donc beau„coup Helas comment avez-vous donc „fait étant ſi jeune ? continua-t-il, puiſ qu'il y a plus de ſoixante ans que je ſuis „au monde, & que je n'ai pû trouver „un ami ?

Antigone Capitaine d'Alexandre le Grand & un de ſes Succeſſeurs ſe fit Roi d'Aſie.

d'Aſie. Son courage & ſa conduite étoient autant dignes d'un grand Prince, que ſon ambition étoit inſupportable. Aprés pluſieurs entrepriſes & pluſieurs actions conſiderables, il fut tué à l'âge de 80. ans dans une bataille qu'il donna en Phrygie contre Caſſander, Seleucus & Lyſimacus. Voici quelques-uns de ſes bons mots.

Voyant un jour ſes ſoldats joüer à la paume tout armez, il manda les Officiers, pour s'en réjoüir avec eux, & ayant appris que ces derniers s'amuſoient à boire, il les caſſa & mit les ſoldats en leur place. Je n'ai point appris ce qu'il dit en cette occaſion ; mais je croi qu'il pouvoit dire qu'il agiſſoit de cette maniere, parce que ceux-là meritent le mieux de commander, qui ſont toûjours en état d'attaquer & de ſe défendre.

Quand on s'étonnoit de le voir fort doux durant ſa vielleſſe, aprés avoir été for rude étant jeune, il diſoit : C'eſt que j'ai beſoin de conſerver par « la douceur ce que j'ai acquis par la vio- « lence: «

Ses ſoldats murmurant contre lui devant ſa tente : Allez, leur dit-il, vous « „plain-

„ plaindre ailleurs, de peur que je ne ſois „ obligé de vous punir.

Il aſſuroit que la Royauté étoit une honnête ſervitude, & que ſi on ſçavoit ce que peſe une Couronne, on ne daigneroit pas l'amaſſer pour la mettre ſur ſa tête.

Il diſoit des maladies, que c'étoient des avertiſſemens que les Dieux envoyoient aux hommes pour leur montrer qu'ils étoient mortels.

Un Poëte flateur l'ayant appellé Di„ vin; Mon Valet de Chambre ſçait bien „ le contraire, répondit-il.

* Rien n'eſt plus dangereux que d'expoſer une jeune fille à connoître l'amour par la bouche de celui qui l'aime ; parce que bien loin de lui faire remarquer les chagrins qui ſuivent cette paſſion, il n'a pas de plus grand ſoin que de les lui cacher. On ne peut rien penſer de plus judicieux, ni de plus ſpirituel ſur cette matiere. Cette penſée eſt tirée du Livre de Monſieur l'Abbé de Penelon ſur l'Education des Filles.

* Une fille dit à un jeune homme amoureux d'elle ; je vous accorderai les faveurs que vous me demandez, arpés que

que vous m'aurez donné ce que vous n'avez pas, ce que vous ne ſçauriez avoir & ce que pourtant vous pouvez me donner, (Un mari.)

* Metellus ayant envie de ſe rendre maître d'une place, un Capitaine l'aſſûra qu'il l'emporteroit ſans qu'il en coûtât plus de dix ſoldats : *Veux-tu*, lui demanda Metellus *être, un de ces ſoldats* ?

* P Q E. dit à un Avocat qui faiſoit le plaiſant: *A force de contre faire le ridicule, prenez garde de le devenir.*

* Il y a trois choſes trés-propres à entretenir toutes les vertus, & trés-convenables à maintenir la pureté de l'ame ; ſçavoir la temperance dans le manger, la moderation dans les paroles, & la retenuë dans les regards. *Tria ſunt excolendis virtutibus, ac cœleſti puritati per quam accommoda ; temperantia ventris, moderatio linguæ, & oculorum frænum.* S. Ephr.

* La méchanceté abrege bien du chemin, Avec elle on paſſe par deſſus les formalitez & les regles, & l'on execute bien vîte ce que l'on a entrepris ; mais le ſuccez n'eſt pas moins honteux que précipité.

* Du

* Du temps de Tybere, les Emplois éloignez étoient des exils myſterieux ; les Charges, les Gouvernemens ne ſe donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus, ou à des gens qui devoient perdre les autres : enfin le bien du ſervice n'entroit plus en aucune conſideration ; car dans la verité les armées avoyent plûtôt des proſcrits que des Generaux ; & les Provinces, des bannis, que des Gouverneurs. Tybere étoit fils de Tybere Neron & de Livie Druſille femme d'Auguſte. Il prit poſſeſſion de l'Empire l'an de grace 14. plûtôt par les artifices de ſa mere Livie, que par le choix d'Auguſte auquel il ſuceda. Tacite dit pourtant qu'Auguſte pour prendre des meſures, afin de s'aſſûrer les regrets du peuple Romain, ménagea artificieuſement les avantages de ſa memoire par le choix de ſon ſucceſſeur, c'eſt-à-dire, d'un homme extrêmement voluptueux, cruel, & diſſimulé, comme étoit Tybere. Si cela eſt vrai, il ne ſe trompa pas ; car les cruautez qu'exerça Tybere donnerent ſujet aux Romains de regretter ſon prédeceſſeur, & de dire que comme il eût été à ſouhaiter qu'Auguſte n'eût jamais été Em-

Empereur, à cauſe du commencement de ſon regne qui fut cruel, auſſi avoient-ils ſujet de deſirer qu'il n'eût jamais ceſſé de l'eſtre, à cauſe de la fin de ſon regne, qui fut d'autant plus douce, que le commencement de celui de ſon Succeſſeur eſtoit barbare & tyrannique. Comme celui qui offenſe eſt le premier à haïr, les Romains devinrent odieux à Tibere par le mal qu'il leur faiſoit. Il les traita comme ennemis, parce qu'il leur avoit donné ſujet de l'eſtre. Il fit mourir, entre pluſieurs, ſa femme Agrippine; Germanicus, & fit miſerablement perir ſon favori Sejan. On dit qu'eſtant preſt de mourir, il fut eſtranglé par Caligula fils de Germanicus, aprés l'avoir choiſi pour ſon ſucceſſeur.

* Platon en chaſſant les Poëtes de ſa Republique diſoit ; donnons leur des couronnes ; mais que ce ſoit pour les chaſſer honorablement de noſtre Etat. Le meſme Philoſophe diſoit dans ſon Apologie pour Socrate, qu'il ne falloit pas prendre les Poëtes pour des hommes ſages, mais ſeulement pour des gens remplis d'entouſiaſme & d'une eſpece de fureur. Selon Strabon il ne faut pas eſperer trouver de l'inſtruction

chez les Poëtes, ils cherchent pluſtoſt à plaire qu'à inſtruire ; & c'eſt pour cela qu'ils n'ont que la fable pour objet de leurs Ouvrages, au lieu de la verité. Le Comte d'Eſſex demandant un jour au Chancelier Bacon ſon ſentiment ſur les Poëtes & ſur les Orateurs pour ſçavoir leſquels il eſtimoit le plus ; celui-ci répondit : *Les Poëtes ſont les meilleurs Auteurs que nous ayons aprés ceux qui ont écrit en Proſe.* Mais il ne faut pas outrer cette invective ſi on ne veut pas donner une mauvaiſe idée de ſon goût ; car

Carmen amat quiſquis carmine digna facit.

* On a dit de Ceſar qu'il ſembloit ne vouloir vaincre, que pour avoir la gloire de pardonner ; on ne peut pas mieux louer un victorieux.

* Si j'avois à revenir au monde avec la liberté de choiſir, je voudrois naiſtre en Italie à cauſe de la douceur du climat ; vivre en France, à cauſe des commoditez qu'on y trouve pour les douceurs de la vie, & mourir en Eſpagne, parce que ce païs eſt ſi triſte, qu'il inſpire facilement la penſée de la mort.

Ita-

Italia par anacer, Francia para vivir, Eſpana para morir.

* Il faut bien avoir l'eſprit d'indépendance, & eſtre bien borné dans ſes deſirs pour parler ainſi :

Je me ris des honneurs que tout le monde envie,
Je mépriſe des Grands le plus charmant accueil,
J'évite les Palais comme on fait un écueil,
Où pour un de ſauvé milie perdent la vie.

Je fuis la Cour des Grands autant qu'elle eſt ſuivie,
Le Louvre me paroiſt un ſuperbe cercueil;
La pompe qui le ſuit, une pompe de deüil,
Où chacun doit pleurer ſa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
Je renferme en moi-meſme un Empire plus beau;
Rois, Cours, Honneurs, Palais tout eſt en ma puiſſance.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis:

Et vivant ſous les loix de mon indépendance,
Enfin les Rois ſont Rois, je ſuis ce que je
ſuis.

* La pudeur ſied bien à tout âge, &
S. Ambr. le ſilence a la pudeur. *Pudor ornat ætatem, taciturnitas pudorem.*

* Quelqu'un ſe plaignant de ce que ſon biſayeul, ſon grand-pere, & ſon „ pere eſtoient tous morts ſur la mer: Si „ cela eſt, répondit un autre, je n'y vou- „ drois jamais aller; & où ſont morts „ vos parens, dit le premier à celui-ci: „ dans leur lit, repondit-il, ah ſi cela „ eſt lui repartit le premier, je ne vous „ conſeille pas de vous mettre jamais au „ lit. La mort ſe trouve par tout; tout le monde le ſçait; tout le monde en convient.

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre
Eſt ſujet à ſes loix;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

* Les richeſſes peuvent bien hauſſer un homme, mais non pas le faire grand.

Les

Les richeſſes mettent celui qui les poſſede au-deſſus des pauvres, ſans qu'il devienne plus grand qu'eux. Ils ſont au-deſſous de lui, & non pas plus petits que lui. C'eſt le merite perſonnel qui fait la veritable grandeur, & ce ne ſont pas les richeſſes qui donnent ce merite.

* Ne laiſſez jamais voir les choſes que vous faites qu'elles ne ſoient achevées. Parce que tous les commencemens ont des défauts, & que l'imagination en reſte tousjours prevenuë. Il importe beaucoup de donner d'abord une bonne idée ; car les premieres idées demeurent long-temps. Cette maxime eſt d'une grande utilité pour réüſſir dans le monde.

* Au Cardinal de Richelieu.

En vain la médiſance attaque voſtre foi,
Et c'eſt contre le Ciel que ſa bouche blaſphemé;
Etre voſtre ennemi, c'eſt l'eſtre de mon Roi;
Et l'eſtre de mon Roi, c'eſt l'eſtre de Dieu-meſme.

Del'Eſtoile.

* Pline dit en parlant des fléches, qu'on a donné des aiſles au fer pour

porter la mort, & qu'on en a fait un oiſeau. *Ferrum alitem fecimus.*

* Ridicule plaiſir que celui qu'on tire des loüanges qu'on ne merité pas !

Le cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en lui ;
Et ne s'applaudit point des qualitez d'annui.
Que me ſert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, ſi je me ſens malade ;
Si dans cet inſtant meſme un feu ſeditieux
Fait boüillonner mon ſang, & petiller mes yeux ?

* La race des hommes ſur la terre n'eſt autre choſe que le départ de gens qui periſſent, & l'arrivée de gens qui
S.Aug. doivent perir. *Deceſſio pereuntium, & ſucceſſio perituroruṁ.*

* Monſieur Patin définiſſoit ainſi l'Apoticaire : *Animal benefaciens partes ; & lucrans mirabiliter.*

* Il y a bien des choſes que Dieu a voulu que nous admirions, mais non pas que nous ſçachions. *Multa ſunt quæ nos Deus mirari voluit, ſcire noluit.*

* Plu-

* Pluſieurs mépriſent la grandeur, afin de s'élever dans leur imagination au-deſſus des Grands, & de ſe bâtir ainſi une grandeur imaginaire. Puiſque nous ne pouvons parvenir à la Grandeur, vengeons-nous à en médire, diſoit agréablement Montagne. De meſme qu'en mépriſant les richeſſes, c'eſt ſouvent pour ſe faire un petit tréſor de vanité; auſſi en mépriſant les grandeurs, ſouvent c'eſt que l'orgueil ſe veut bâtir une élevation imaginaire pour conſoler l'eſprit qui n'en peut avoir de réelle & de veritable.

* Un Eſpagnol ne put ſouffrir qu'on donnaſt à ſon Roi le ſurnom de Grand dans le temps qu'il venoit de perdre une partie de ſes Etats: Je ne ſçai pas, diſoit-il, comment ce mot de Grand lui peut convenir, ſi ce n'eſt comme aux foſſes, à qui plus on ôte de terre, plus elles deviennent grandes. Les Rois d'Eſpagne prennent volontiers la qualité de Grands, à cauſe de l'étenduë de leurs Etats. Ils ſe vantent que le Soleil ne ſe couche jamais pour leurs terres, & qu'ils ont tout le Ciel pour chapeau.

* Belle genealogie.

Se pare qui voudra des noms de ſes ayeux,

Carlos dans la Comedie heroïque de D. Sanche d'Arragon de M. Corneille.

Moi, je ne veux porter que moi-meſme en tous lieux,
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naiſtre,
Et ſuis aſſez connu, ſans les faire connoiſtre.
Mais pour en quelque ſorte obeir à vos loix,
Seigneur, pour mes parens, je nomme mes exploits,
Ma valeur eſt ma race, & mon bras eſt mon pere.

* Les Muſes ſont Vierges. Sçavez-vous pourquoi ? dit P. N. qui les a ſuivies ſans en devenir plus riche ; c'eſt ſe répond-il à lui-meſme, parce qu'elles ſont ſi pauvres, qu'elles n'ont pas dequoi ſe marier.

* Ne pouvois-je pas dire en voiant quelques fleurs que Monſieur A. avoit peintes :

L'art y ſurmonte la nature ;
Et ſi mon jugement n'eſt vain,
Flore lui conduiſoit la main,
Quand il faiſoit cette peinture.

* Il ne faut pas ſe perſuader qu'une femme qui déguiſe ſon ſexe ait beaucoup de pudeur.

Quem

Quem præſtare poteſt mulier galeata pudorem,
Quæ fugit à ſexu?

* Pourquoi parles-tu de moi? dit un homme impatient; c'eſt parce que tu t'en ſoucies, lui répondit l'autre. On ne dit du mal de vous que pour vous fâcher; ne vous fâchez donc pas, & vous vous vengerez innocemment de la médiſance. Le mépris des injures leur oſte leur force, & le plaiſir à ceux qui les font. Si vous y eſtes trop ſenſible, il dépend du plus miſerable ennemi, du plus lâche envieux, de troubler le repos de vôtre vie.

* Les Lacedemoniens mangeoient tous enſemble par auberges, & le plus ſage diſoit aux nouveaux venus, pour conſerver la franchiſe de la table, & la liberté des feſtins: *Il ne ſort rien d'ici de tout ce qui s'y dit*; c'eſt de-là que vient le Proverbe Latin, qui ſignifie ces mots: *Je hais un hoſte qui a de la memoire.*

* La beauté ſans l'agrément de l'eſprit eſt une amorce qui flotte ſur les eaux, mais qui n'a point d'hameçon. *Pulchritudo ſine lepore eſt eſca ſine hamo.*

* LES TABLETTES DE *Monſieur Maultrot.*

Quelque Partiſan du Prince d'Orange fit cette Anagramme.

ANAGRAMMA
HENRICUS GUILLELMUS DE NASSAU.
EN SUM ANGLIS VALIDUS HERCULES.

Je ſuis pour les Anglois un vaillant Hercule.

Monſieur Maultrot fit contre cette Anagramme ces deux diſtiques.

Fallit hic Alcides titulis mendacibus Anglos.
Monſtrum multiplicat monſtra, nec ulla domat.

C'eſt-à-dire, cet Alcide trompe les Anglois par de faux titres qu'il ſe donne; parce que c'eſt un monſtre qui multiplie les monſtres, ſans en dompter aucun.

Qui minus Alcides, quam cautus & intimus hoſtis,

Si

Si domat ex Anglis monſtra, domabit eos.

C'eſt à-dire, s'il arrive que ce Prince qui eſt moins un Alcide qu'un ennemi domeſtique & ruſé, dompte quelques monſtres entre les Anglois, eux-meſmes ſeront les monſtres.

Il a mis en Vers Latins ces deux Epitaphes du Prince Charles de Lorraine.

La mort vient de ravir ce Prince magnanime,
Qui de tout l'Univers s'eſtoit acquis l'eſtime.
Son bras fut un ferme ſouſtien
Pour la gloire du nom Chreſtien;
Le Ciel par plus d'une victoire
Couronne ſes faits inoüis;
Mais il n'a pas voulu qu'il ait terni ſa gloire
En combattant contre Louïs.
Il ne vit plus ce fameux de Lorraine,
Lui qui s'eſt ſignalé par tant d'Exploits divers,
Qui du bruit de ſon nom a rempli l'Univers,
Vient de ſentir le coup de la Parque inhumaine,
Il fut ſage au Conſeil, brave dans les combats,

Toûjours ſuivi de la victoire.
Que pouvoit-on de plus deſirer pour ſa gloire?
Louis regrette ſon trépas.

Les mêmes Epithaphes miſes en Vers Latins par Mr. Maultrot.

Heu cecidit Princeps toto celeberrimus orbe,
Qui veræ columen Relligionis erat.
Noluit hunc ſolitos cœlum tentare triumphos;
Delphinum victus ne ſubiiſſet honor.

Occidit innumeris Lotharus nimis inclitus actis,
Attonito cujus nomen in orbe volat.
Conſiliis fuit ille potens, ac invictiſſimus armis:
Gloria nulla deeſt, flet Lodoïcus eum.

EPITAPHE DE M. LULLI.

Lullius occubuit, triſtes, lugete, Camænæ,
Invenient nullum ſæcla futura parem.
Dulce melos, & blanda Chelys miſerabile Carmen
Certatim ingeminent, Lullius occubuit;

Au

Ac cantus periêre, jacent ſine voce ſepulti
Nervi cum numeris, & decus harmoniæ.
Arte ſuâ Regis, procerum, populique frequentes
Qui meruit plauſus, nunc levis umbra ſilet.
Cuncta ſilent ; cupidus ne quæras plura viator,
Lullius hîc ſitus eſt ; cætera fama dabit.

La même Epitaphe miſe en François par Monſieur Maultrot.

Helas ! Lulli n'eſt plus, muſes, fondez en larmes ;
Et pleurez pour jamais la perte de vos charmes,
Par leurs triſtes accens que vos voix & vos Luths
Chantent d'un ton lugubre, helas Lulli n'eſt plus !
L'ame de nos concerts, l'honneur de l'harmonie,
La muſique avec lui vient d'être enſevelie.
Celui qui merita par mille attraits charmans

Du

Du peuple & de la Cour les applaudiſſemens:
Qui d'animer les voix ſçut l'art par excellence,
N'eſt plus qu'une ombre vaine, & garde le ſilence.
Paſſant, aprés ces mots, Lulli giſt en ces lieux;
Si tu portes plus loin ton deſir curieux,
Va de la renommée en apprendre le reſte,
Elle t'en dira plus que ce marbre funeſte.

Autre Epitaphe de Monſieur Lulli par Monſieur Santeüil.

Perfida mors, inimica, audax, temeraia & excors,
Crudeliſque & cæca, probris te abſolvimus iſtis,
Nec de te querimur, tua ſunt hæc nomina mágna;
Sed quando, duce te, regis populique voluptas
Non prius auditis rapuit qui cantibus orbem
Lullius eripitur, querimur modo ſurda fuiſti.
Dum lecto incumbens animæ ſuprema trahebat,

Terris

Terris luctus erat, ſed erant ſua gaudia Cœlo;
Flevit & ingemuit, placidâ Deus audit aure
Hunc adeó ſuſpirantem, & tam multa gementem:
Crebra ſuos numeros & habent ſuſpiria voces;
Artis opus ſummum gemitu placare tonantem.

La même Epitaphe miſe en François par Monſieur Maultrot.

Mort perfide, ſans cœur, temeraire, hardie,
Aveugle, impitoîable & cruelle ennemie,
Loin de te reprocher ces injurieux noms,
Nous gardons le ſilence & te les pardonnons;
Mais quand tu nous ravis par un coup déplorable
Du peuple & de la Cour l'Orphée inimitable,
Lulli, qui par l'attrait de ſes rares concerts,
Trouva l'art inoüi de charmer l'Univers:

Alors

Du peuple & de la Cour les applaudiſſemens:
Qui d'animer les voix ſçut l'art par excellence,
N'eſt plus qu'une ombre vaine, & garde le ſilence.
Paſſant, aprés ces mots, Lulli giſt en ces lieux;
Si tu portes plus loin ton deſir curieux,
Va de la renommée en apprendre le reſte,
Elle t'en dira plus que ce marbre funeſte.

Autre Epitaphe de Monſieur Lulli par Monſieur Santeüil.

Perfida mors, inimica, audax, temeraia & excors,
Crudeliſque & cæca, probris te abſolvimus iſtis,
Nec de te querimur, tua ſunt hæc nomina mágna;
Sed quando, duce te, regis populique voluptas
Non prius auditis rapuit qui cantibus orbem
Lullius eripitur, querimur modo ſurda fuiſti.
Dum lecto incumbens anima ſuprema trahebat,

Terris

Terris luctus erat, ſed erant ſua gaudia Cœlo;
Flevit & ingemuit, placidâ Deus audit aure
Hunc adeó ſuſpirantem, & tam multa gementem:
Crebra ſuos numeros & habent ſuſpiria voces;
Artis opus ſummum gemitu placare tonantem.

La même Epitaphe miſe en François par Monſieur Maultrot.

Mort perfide, ſans cœur, temeraire, hardie,
Aveugle, impitoîable & cruelle ennemie,
Loin de te reprocher ces injurieux noms,
Nous gardons le ſilence & te les pardonnons;
Mais quand tu nous ravis par un coup déplorable
Du peuple & de la Cour l'Orphée inimitable,
Lulli, qui par l'attrait de ſes rares concerts,
Trouva l'art inoüi de charmer l'Univers:

Alors

Du peuple & de la Cour les applaudiſſemens :
Qui d'animer les voix ſçut l'art par excellence,
N'eſt plus qu'une ombre vaine, & garde le ſilence.
Paſſant, aprés ces mots, Lulli giſt en ces lieux ;
Si tu portes plus loin ton deſir curieux,
Va de la renommée en apprendre le reſte,
Elle t'en dira plus que ce marbre funeſte.

Autre Epitaphe de Monſieur Lulli par Monſieur Santeüil.

Perfida mors, inimica, audax, temeraia & excors,
Crudeliſque & cæca, probris te abſolvimus iſtis,
Nec de te querimur, tua ſunt hæc nomina mágna ;
Sed quando, duce te, regis populique voluptas
Non prius auditis rapuit qui cantibus orbem
Lullius eripitur, querimur modo ſurda fuiſti.
Dum lecto incumbens anima ſuprema trahebat,

Terris

Terris luctus erat, ſed erant ſua gaudia Cœlo;
Flevit & ingemuit, placidâ Deus audit aure
Hunc adeó ſuſpirantem, & tam multa gementem:
Crebra ſuos numeros & habent ſuſpiria voces;
Artis opus ſummum gemitu placare tonantem.

La même Epitaphe miſe en François par Monſieur Maultrot.

Mort perfide, ſans cœur, temeraire, hardie,
Aveugle, impitoîable & cruelle ennemie,
Loin de te reprocher ces injurieux noms,
Nous gardons le ſilence & te les pardonnons;
Mais quand tu nous ravis par un coup déplorable
Du peuple & de la Cour l'Orphée inimitable,
Lulli, qui par l'attrait de ſes rares concerts,
Trouva l'art inoüi de charmer l'Univers:

Alors

Du peuple & de la Cour les applaudiſſemens :
Qui d'animer les voix ſçut l'art par excellence,
N'eſt plus qu'une ombre vaine, & garde le ſilence.
Paſſant, aprés ces mots, Lulli giſt en ces lieux ;
Si tu portes plus loin ton deſir curieux,
Va de la renommée en apprendre le reſte,
Elle t'en dira plus que ce marbre funeſte.

Autre Epitaphe de Monſieur Lulli par Monſieur Santeüil.

Perfida mors, inimica, audax, temeraia & excors,
Crudeliſque & cæca, probris te abſolvimus iſtis,
Nec de te querimur, tua ſunt hæc nomina mágna ;
Sed quando, duce te, regis populique voluptas
Non prius auditis rapuit qui cantibus orbem
Lullius eripitur, querimur modo ſurda fuiſti.
Dum lecto incumbens anima ſuprema trahebat,

Terris

Terris luctus erat, ſed erant ſua gaudia Cœlo;
Flevit & ingemuit, placidâ Deus audit aure
Hunc adeó ſuſpirantem, & tam multa gementem:
Crebra ſuos numeros & habent ſuſpiria voces;
Artis opus ſummum gemitu placare tonantem.

La même Epitaphe miſe en François par Monſieur Maultrot.

Mort perfide, ſans cœur, temeraire, hardie,
Aveugle, impitoîable & cruelle ennemie,
Loin de te reprocher ces injurieux noms,
Nous gardons le ſilence & te les pardonnons;
Mais quand tu nous ravis par un coup déplorable
Du peuple & de la Cour l'Orphée inimitable,
Lulli, qui par l'attrait de ſes rares concerts,
Trouva l'art inoüi de charmer l'Univers:

Alors

Toûjours ſuivi de la victoire.
Que pouvoit-on de plus deſirer pour ſa gloire?
Louis regrette ſon trépas.

Les mêmes Epithaphes miſes en Vers Latins par Mr. Maultrot.

Heu cecidit Princeps toto celeberrimus orbe,
Qui veræ columen Relligionis erat.
Noluit hunc ſolitos cœlum tentare triumphos,
Delphinum victus ne ſubiiſſet honor.

Occidit innumeris Lotharus nimis inclitus actis,
Attonito cujus nomen in orbe volat.
Conſiliis fuit ille potens, ac invictiſſimus armis:
Gloria nulla deeſt, flet Lodoïcus eum.

EPITAPHE DE M. LULLI.

Lullius occubuit, triſtes, lugete, Camœnæ,
Invenient nullum ſæcla futura parem.
Dulce melos, & blanda Chelys miſerabile Carmen
Certatim ingeminent, Lullius occubuit;

Au

Ac cantus periêre, jacent ſine voce ſepulti
Nervi um numeris, & decus harmoniæ.
Arte ſuâ Regis, procerum, populique frequentes
Qui meruit plauſus, nunc levis umbra ſilet.
Cuncta ſilent; cupidus ne quæras plura viator,
Lullius hîc ſitus eſt; cætera fama dabit.

La même Epitaphe miſe en François par Monſieur Maultrot.

Helas! Lulli n'eſt plus, muſes, fondez en larmes;
Et pleurez pour jamais la perte de vos charmes,
Par leurs triſtes accens que vos voix & vos Luths
Chantent d'un ton lugubre, helas Lulli n'eſt plus!
L'ame de nos concerts, l'honneur de l'harmonie,
La muſique avec lui vient d'être enſevelie.
Celui qui merita par mille attraits charmans

Terris luctus erat, ſed erant ſua gaudia Cœlo;
Flevit & ingemuit, placidâ Deus audit aure
Hunc adeó ſuſpirantem, & tam multa gementem:
Crebra ſuos numeros & habent ſuſpiria voces;
Artis opus ſummum gemitu placare tonantem.

La même Epitaphe miſe en François par Monſieur Maultrot.

Mort perfide, ſans cœur, temeraire, hardie,
Aveugle, impitoîable & cruelle ennemie,
Loin de te reprocher ces injurieux noms,
Nous gardons le ſilence & te les pardonnons;
Mais quand tu nous ravis par un coup déplorable
Du peuple & de la Cour l'Orphée inimitable,
Lulli, qui par l'attrait de ſes rares concerts,
Trouva l'art inoüi de charmer l'Univers:

Alors

Alors nous nous plaignons de voir qu'à
ces merveilles
Inéxorable mort, tu fermas les oreilles;
Lorſque prés d'expirer il paroît dans ſon
lit,
La terre eſt dans le deüil, le Ciel ſe ré-
joüit;
Et gemiſſant lui-meſme en ſa douleur
àmere,
Sçait d'un Dieu redoutable appaiſer la
colere.
De ſes derniers ſoupirs les ſoins reïterez,
Par de pieux accens ſont ſi-bien meſurez,
Qu'à force de gemir il ſuſpend le Ton-
nerre,
Et charme enfin le Ciel comme il charma
la terre.

Il a mis en Vers François pluſieurs inſcriptions publiques de la Ville de Paris; les voici.

INSCRIPTION DE LA FONTAINE hors de la Porte S. Michel.

Hoc in monte ſuos reſerat ſapientia fontes,
Nec tamen hanc puri reſpue fontis
aquam.
Deſſus ce mont où la ſcience

Dans

Dans ſa ſource fait voir ce qu'elle a de
plus beau,
N'ayez pas de l'indifference
Pour la pureté de cette eau.

INSCRIPTION DE LA FONTAINE des SS. Innocens.

Quos duro cernis ſimulatos marmore
fluctus,
Hujus nympha loci credidit eſſe ſuos.

Les flots que ſur ce marbre on voit re-
preſentez
Ont de ſi juſtes vrai-ſemblances,
Que la nymphe du lieu trompée aux
apparences
Crut de ſes propres flots y voir les qualitez.

INSCRIPTION DE LA FONTAINE prés de la Porte S. Denis.

Qui fontes aperit, qui flumina dividit
urbi,
Ille eſt quem domitis Rhenus adorat
aquis.

Celui qui de la Ville augmentant la beauté
Des

Des fontaines y diſtribuë,
Eſt celui dont le Rhin ſous ſon onde vaincuë
Fait reſpecter la Majeſté.

INSCRIPTION DE LA FONTAINE de S. Severin.

Dum ſcandunt juga montis anhelo pectore nymphæ,
Hic una e ſociis vallis amore ſedet.

Des nymphes la troupe eſſouflée
Voulant de la montagne atteindre le ſommet,
Une d'elles ſe ſatisfait,
A reſter dans cette vallée.

INSCRIPTION DE LA FONTAINE de la place Maubert.

Qui tot venales populo locus exhibet eſcas,
Hic præbet faciles, ne ſitis urat, aquas.

Ce lieu ſi propre pour la vente
De tant de choſes à manger,
Quand la ſoif devient trop ardente,
A de l'eau pour la ſoulager.

IN-

INSCRIPTION DE LA FONTAINE prés de l'Hôpital de la Charité.

Quem pietas aperit miſerorum in commoda fontem,
Inſtar aquæ largas fundere monſtrat opes.

Cette eau qui des infirmitez
Eſt un ſoulagement utile,
Montre que d'une main liberale & facile
Doivent couler les charitez.

INSCRIPTION DE LA FONTAINE des Petits-Peres

Quæ dat aquas ſaxo latet hoſpita nympha ſub imo:
Sic tu, cum dederis donna, latere velis.

La Nymphe qu'en ces lieux profonds;
Pour repandre ſes eaux cache une humble retraite,
Vous apprend à faire vos dons
D'une maniere fort ſecrette.

IN-

INSCRIPTION DE LA FONTAINE de S. Ovide.

Tot loca ſacra inter pura eſt quæ labitur unda,
Hanc non impuro, quiſquis es, ore bibas.

L'eau que l'on voit couler parmi tant de ſaints lieux,
D'aucune impureté ne ſe trouve mêlée:
Auſſi quiconque en boit doit être fort ſoigneux
De n'y pas apporter une bouche ſoüillée.

INSCRIPTION DE LA FONTAINE ruë de Richelieu.

Qui quondam tenuit ſummum moderamen aquarum
Richelius, fonti plauderet ipſe novo.
Richelieu, qui deſſus les eaux
Avoit un ſouverain Domaine
Applaudiroit lui-même aux flots
De cette nouvelle fontaine.

INSCRIPTION DE LA FONTAINE ruë Sainte-Avoye.

Civis aquam petat his de fontibus, illa benigno

De

De Patram patriæ munere juſſa venit.

Qu'icy des Citoyens l'envie
S'empreſſe de prendre de l'eau,
Dont les Peres de la Patrie
Leur ont fait un preſent ſi beau.

INSCRIPTION DE LA FONTAINE vieille ruë du Temple.

Hic Nymphæ agreſtes effundite Civibus urnas:
Urbanas Prætor vos dedit eſſe Deas.

Nymphes, que par un heureux choix,
Le Preteur a rendu Bourgeoiſes,
Verſez icy pour les Bourgeois
L'eau de vos urnes villageoiſes.

INSCRIPTION DE LA FONTAINE prés de la Porte S. Germain.

Urnam Nympha gerens dominam tendebat in urbem,
Hic ſtetit, & largas lata profudit aquas.

La Nymphe, qui d'une urne en cette Capitale,

Por-

Portoit le liquide fardeur,
Joyeuſe autant que liberale
S'arrêta dans ces lieux pour y donner
de l'eau.

INSCRIPTION DE LA POMPE devant Nôtre-Dame

Quiſitis, huc tendas, deſunt ſi fortè liquores,
Progredere, æternas dira paravit aquas.

Celle ci n'eſt pas de Mr. de Santeüil, les autres inſcriptions des fontaines ſont de lui.

Quand la ſoif icy vous appelle,
Si l'eau manque & n'y coule pas,
Avancez encor quelques pas,
Marie en donne d'éternelle.

INSCRIPTION DE LA FONTAINE ruë S. Louïs prés de la Place Royale.

Felix ſortet tuâ, Naias amabilis,
Dignum quó flueres nacta ſitum loci
Cui tot ſplendida tecta
Fluctu lambere contigit!

Te

Te Triton geminus perſonat æmulâ
Concha, te celebrat nomine regiam:
Hæc tu ſorte ſuperba
Labi non eris immemor.

Que ton ſort eſt heureux. Naiade incomparable,
D'avoir rencontré ces beaux lieux,
Où ton onde devient capable
De toucher en paſſant tant de Palais pompeux.
Deux Tritons à l'envi, peut celebrer ta gloire
D'un nom Royal te font honneur
Pour en ſignaler la memoire
De ton ſort en coulant aſſûre le bonheur.

INSCRIPTION DE LA POMPE du Pont Nôtre-Dame

Sequanà cùm primùm Reginæ allabitur Urbi,
Tardat præcipites ambitioſus aquas.
Captus amore loci curſum obliviſcitur, anceps
Quò fluat, & dulces nectit in urbe moras.
Hinc varios implens, fluctu ſubeunte, canales,

Fons

Fons fieri gaudet qui modo flumen erat.

Lorſque l'ambitieuſe Seine
Roûle pompeuſement ſes eaux
Dans cette Ville ſouveraine,
Elle aime les détours qui dans des lieux ſi beaux
Retardent ſa courſe incertaine;
Et ce fleuve forçant ſes eaux
Pour ſe déguiſer en Fontaine,
Cherche à remplir divers canaux.

LES INSCRIPTIONS QUI ſont à la ſtatuë pedeſtre de Louïs le Grand dans la Place des Victoires; elles ſont de la compoſition de Mr. l'Abbé Regnier des Marais, & ont été traduites en Vers François par Mr. Maultrot.

TEMPLUM JANI CLAUSUM

Auguſtus toto jam nullis hoſtibus, orbe
Pacem agit, armato Lodoïx pacem imperat orbi.

LE TEMPLE DE JANUS FERMÉ.

Sans aucuns ennemis & libre de la Guerre, *Au-*

Auguſte par la paix voit l'Univers ſoûmis:
Et Luoïs à la paix force des Ennemis,
Qui ſçûrent contre lui liguer toute la terre.

EXPEDITIO SEQUANICA.

Sequanicam gemino Cæſar vix vincerè gentem
Menſe poteſt, Lodoïx bis quintâ luce ſubegit.

EXPEDITION DE LA FRANche-Comté.

La Bourgogne en deux mois à peine
Des armes de Ceſar fut l'effort & le fruit:
Louis preſque en une ſemaine
Sous ſon Empire la reduit.

RHENI TRANSITUS.

Granicum Macedo, Rhenum ſecat agmine Gallus:
Quiſquis facta voles conferre, & flumina confer.

PASSAGE DU RHIN.

Un Grec dans la Granique, un François dans le Rhin
A ſon armée ouvrit un glorieux paſſage:
Pour juger qui des deux ſur l'autre eut l'avantage,
Il faut de tous les deux comparer le chemin.

HISPANUS PACEM poſtulans.

Indocilis quondam potiori cedere Gallo,
Ponit iber tumidos faſtus & cedere diſcit.

L'ESPAGNOL DEMANDANT. la Paix.

L'Eeſpagnol dont l'ame indolice
N'avoit pû juſqu'ici ſe ſoûmettre au François,
En quittant ſon faſte inutile,
Apprend à lui ceder & reſpecter ſes loix.

INSCRIPTION SUR LA PORte de l'Arſenal.

Ætna hæc Henrico vulcania tela miniſtrat.
Tela-

Tela gigantæos debellatura furores.

Cet Etna par de nouveaux feux
Au grand Henry fournit un foudre,
Capable de réduire en poudre
Les Geans les plus furieux.

SUR LES PRODIGES DE l'eſprit humain.

SONNET.

Empriſonner le temps dans ſa courſe volante,
Graver ſur le papier l'uſage de la voix,
Tirer d'un ver l'éclat & ornement des Rois,
Rendre par les couleurs une voix trés-parlante:
Donner au corps de bronze une ame foudroyante,
Sur les cordes d'un Luth faire parler les doigts,
Sçavoir apprivoiſer juſqu'aux monſtres des bois,
Brûler avec un verre une Ville flotante;
Fabriquer l'Univers d'atomes aſſemblez,
Lire du firmament les chiffres étoilez,
Faire un nouveau Soleil dans le monde chimique;

Dompter l'orgueil des flots, & penetrer par tout,
Aſſujettir l'Enfer dans un cercle magique,
C'eſt ce qu'entreprend l'homme & dont il vient à bout.

Le meſme Sonnet mis en Vers Latins par Monſieur Maultrot.

Captivare cito fugientia tempora curſu,
In chartâ effigiem vocis arare levis,
Sumere de vermi decus ornamentaque Regum,
Ingenuos telæ ferre colore modos,
Corporibuſque ære animam inflammare tonantem;
Reddere vocali pollice verba Lyræ;
Sylvarum cicurare feras & monſtra domare;
Ingenito ratium damna parare vitro:
Ex atomis ſimul appoſitis componere mundum,
Splendita ſtellati noſcere ſigna poli:
In chymicoque novum mundo deſcribere Solem;
Ponere frena mari, cuncta ſubire loca;
Infernum magico facilem ſubmittere cyclo:
Mira hæc ingenii viribus explet homo.

Son-

Sonnet ſur le reclus du Mont-Valerien.

Paſſant ſi ton eſprit eſt aſſez curieux
De voir ce que la grace a fait ſur la nature,
Arreſte ici tes pas, & vois la ſepulture
D'un homme vif & mort qui demeure en ces lieux.

Il eſt vif, car la mort n'a point fermé ſes yeux:
Il eſt mort ne voyant aucune creature:
Il eſt vif, car ſon Corps prend quelque nourriture:
Il eſt mort, car ſon Ame eſt déja dans les Cieux.

S'il eſt vif, que fait-il dans cette nuit profonde?
S'il eſt mort, que n'eſt-il tout-à-fait hors du monde?
Qui pourroit démêler un ſi merveilleux ſort?

Il eſt vif, il eſt mort, & ſon ame ravie
Conſervant par devoir les cauſes de la vie,
Souffre par charité les effets de la mort.

Le meſme Sonnet mis Vers Latins par Monſieur Maultrot.

Relligioſa tibi ſi mens, aut cura videndi
In quo naturæ gratia vicit opus.
Siſte, viator, iter, lumenque inſige ſepulchro,
Et vivi & functi, quem locus ipſe tegit.
Vivus enim, cui non oculos mors impia clauſit;
Functus qui viſo nemine, ſolus adeſt:
Vivus, cui modicum menſa offert ſobria panem,
Functus, qui raptâ ſydera mente colit.
Si vivus, quid agit latitans in nocte profundâ?
Si functus, cur non totus ab orde vacat?
Quis tam mirandam poſſet bene ſolvere ſortem,
Mors ubi tam ſocias vita refertque vices?
Sed ſervat vitæ pia mens ut debita cauſas,
Mortis & affectus gaudet amore pati.

Sonnet ſur le temps & le compte.

Le temps veut de ma vie enfin ſçavoir le compte,

Mais

Mais pour dreſſer ce compte auſſi je veux du temps,
Puiſque ſans tenir compte ayant paſſé le temps,
Je ne puis ſans le temps faire paſſer le compte.

Le temps pour s'excuſer de rendre un ſi grand compte,
Oppoſe que le compte a differé le temps;
Si donc j'ai ſans le compte employé tant de temps,
En vain avec le temps j'en ferai mieux le compte.

Dans quel compte en effet mettrois-je tant de temps?
Et quel temps ſuffiroit pour rendre un ſi long compte?
Helas pour negliger & le compt & le temps.

Je ſuis preſſé du temps, embaraſſé du compte,
Et je meurs ſans pouvoir rendre compte du temps;
Car j'ai perdu le temps qui n'entre point en compte.

Le meſme Sonnet mis en Vers Latins par Monſieur Maultrot.

Tempus me vitæ rationem reddere cogit ;
Sed tanta tempus pro ratione peto.
Tempus enim nulla ſi cum ratione peregi,
Tempore ſic ratio deficiente perit.
Tempus ut eludat rationem ponere tantam,
Dilatum tempus pro ratione refert ;
Ergo ſi nulla tempus ratione rependi,
Et ratio vano tempore vana cadet.
In qua equidem tempus ratione inſcribere poſſem ?
Tempus & tantâ quod ratione valet ?
Heu mihi ! neglectis ratione & temporis uſu,
Me premit ut tempus, ſic ratione gravor :
Et morior rationis inops, & temporis expers,
Tempus enim fudi quod ratione vacat.

Sonnet ſur un Avorton.

Toi qui meurs avant que de naiſtre,
Aſſemblage confus de l'eſtre & du neant,
Foible Avorton, informe enfant :
Rebut du neant & de l'eſtre ;

Toi,

Toi, que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à ſon tour,
Funeſte ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeſte victime;

Laiſſe-moi calmer mon ennui,
Et du fond du neant où tu rentre aujourd'hui
N'entretiens point l'horreur dont ma faute eſt ſuivie.

Deux Tyrans oppoſez ont décide ton ſort;
L'amour, malgrè l'honneur, t'a fait donner la vie:
L'honneur, malgre l'amour, t'a fait donner la mort.

Le meſme Sonnet mis en Vers Latins par Monſieur Maultrot.

Qui datus ante neci, tibi quàm data copia vitæ,
Qui mihi ac entiſcis ſociare chaos,
Debile abortivum, informati corporis infans,
Quem nihil enſque ſpuunt, qui nihil enſque jaces;

Tu quem blandus amor jucundo crimine fecit ;
Quem ferus alterno crimine perdit honor ,
Funebre amoris opus , funeſtaque victima honoris ,
Me pacare animi tædia dura ſinas.
Non hodie exímá nihil regreſſus abiſſo ,
Horrorem recolas quem mea culpa præit.
Oppoſiti duo nempe tua de ſorte tyranni
Solverunt litem , ſicque dirempta manet :
Tunc amor invito te vivere fecit honore ,
Nunc honor invito funus amore dedit.

Epithaphe d'une femme babillarde.

Dans le fond de ce monument
Une Dame eſt enſevelie ,
Qui tant qu'elle eut un jour de vie ,
Ne put ſe taire un ſeul moment ;
Elle parloit à toute outrance ;
Sa langue alloit comme un torrent ,
Et ſon babil eſtoit plus grand ,
Que n'eſt à preſent ſon ſilence.

La meſme Epithaphe miſe en Vers Latins par Monſieur Maultrot.

Hic jacet impatiens os claudere fœmina, verbum.

Gar-

Garrula vivendo quæ ſine fine dedit.
Et ſi vocis iners æterna ſilentia ſervet,
Nunc tacet illa minus quam fuit ante loquax.

Anagramme ſur les paroles de la Conſecration.

Hoc eſt enim Corpus meum. Hic eſt enim Calix Sanguinis mei novi & æterni Taſtamenti, myſterium fidei qui pro vobis & pro multis effundetur in remiſſionem peccatorum.

Luthere, non eſt panis. Calvine, non eſt rei figura. Eſt Corpus Dei optimi, maximi, effusè mihi ſemetipſum communicantis in cibum; noſce quo ritu & myſterio te reum redemit.

Monſieur Maultrot a fait les Vers ſuivans ſur cette Anagramme.

Impius admiſto credit rem pane Lutherus.
Calvini ſignat nuda figura fidem.
Inter utrumque tenens Romana Eccleſia, verum

Requ

Reque fideque colit, ſed ſine pane Deum.

Luther avec un Dieu croit recevoir le pain;
La figure & la foi ſont l'objet de Calvin;
Mais l'Egliſe entre deux plus juſte & plus fidelle,
Du vrai Dieu croit ſans pain la preſence réelle.

Fin de la ſeptiéme Partie.

DIVERSITEZ CURIEUSES,

POUR SERVIR DE RECREATION A L'ESPRIT.

HUITIE'ME PARTIE.

Suivant la Copie de Paris.

A AMSTERDAM,
Chez ANDRE' DE HOOGENHUYSEN.

M. DC. XCIX.

TABLE

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

DES PRINCIPALES MATIERES contenuës dans cette huitiéme Partie.

A.

A E i o u. 12
Abeilles d'Urbain. 8, 157
Abſence. 57
Action énigmatique. 68
Adieu au monde. 200, *&c.*
Affliction. 17
Ageſilas. 6
Aigle. 182
Amitié. 25
Amour. 26, 56, 72, 185
Amour de Dieu. 71, 82
Sainte Ampoulle. 148
Anagramme. 48
Anciens. 12, 62, *&c.* 140
Antoine. 60
Apellés. 52, 103
Approbation. 4
Apulée. 75
Archevêque de Cologne. 104
Ariſtote. 29, *&c.*
Armée. 20
Arnaud de Villeneuve. 158,
Arſenius. 5
Arts mépriſez. 125
Auguſte. 191
Auteurs. 19, 169
Autriche. 12

B.

Bâtimens. 102, 147
Beau caractere. 25
Beauté. 189
Bias. 158, *&c.*
Bibliotheque. 144, *&c.*
Bienfaits. 26, 173
Biens. 172
Bienſeance. 87
Biron. 134
Bois robert. 2, 3
Bonheur. 148
Bons mots. 2, 7, 8 9, 12, 13, 15, 16, 17, 20, 25, 26, 27, 47 48, 50, 51, 55, 56, 57, 58, 59 60, 71, 72, 73, 75, 82, 85, 86 87, 95, 98, 101, 102, 104, 105 121, 125, 126, 127, 130 131, 132, 133, 139, 140, 147, 149, 151, 156, 164, 165 167, 170, 171, 173, 177, 178, 180, 182, 185, 186, 188, 189, 191, 192, 194, 198, 199

TABLE

Mr. Boyer. 1
Breteurs. 195. *&c.*
S. Brano. 121

C.

Cambyſes. 132
Cardinal d'Eſte. 192
Centaures. 83
Cid. 109
Citations. 52
Clement Alexandrin. 72
Clovis. 148
Commencemens. 88
Compliment. 191
Comte d'Alets. 130
Concorde. 69
Confeſſeur dormant. 127
Conqueſtes. 121
Conſolation. 17
Conſtance. 49
Converſation. 7
Coq. 154
Cordonbleu. 131
Cour. 139
Couſtumes. 14, 17, 74, 80, 104, 141
Crainte. 6
Cure-dents. 50
Cyrus. 164

D.

Défenſes. 171
Le Pere de la Chaiſe. 187
Demoſthenes. 133, 141
Dépenſes. 153
Deſcartes Philoſophe. 122, *&c.*
Deviſes. 132, 151, 186
Devoir. 6
Difficultez. 147
Divertiſſemens. 101
Docteurs. 125

E.

Eccleſiaſtiques accablez de parens. 2
Echets. 24
Ecriture. 16
Education. 5, 85, 128, *&c.* 130
Elevation. 7
Ennemis. 98
Ennuis. 27
Entrepriſes. 58
Epée trop courte. 126
Epithaphes. 111, 121
Eſpagne. 171
Eſprit. 71
Eſprits fins. 8
Equivoques. 14
Et cætera. 13
Etrangers. 19
Exemple. 14, 153

F.

Faineant. 164
Faiſan. 175
Fard. 132
Femmes. 72, 88, 133, 139 181, 183, *&c.*
Fermeté. 121
Flateurs. 73, 193

Fon-

TABLE

Fondemens de l'Egliſe des Jeſuites de S. Loüis. 140
Fontaine. 165
Fortune. 19, 149
Fromage. 157

G.

General. 188
Generoſité. 192
Geoliers. 13
Germanicus. 48
Gloire du monde. 74, 190
Grands. 75, 182, 191
Grandeurs. 23, 200
Grands Officiers. 147
Gravelle. 55
Gravité. 47
Guerre. 185
Guſtave Roi de Suede. 151

H.

Habileté. 101
Helene. 53
Henry IV. 171
Heraclite. 65, &c.
Hiſtoire. 85
Honte. 183
Horace. 178
Hyperboles. 182

I.

Jargon amoureux. 95
Jeunes gens. 128, &c.
Importun. 47
Impoſts. 126
Ingratitude. 15
Inſatiabilité. 155
Intereſt. 155
Judith. 1
Juge. 121
Jupiter. 26
Juriſconſultes. 27

L.

Lac. 141
Larmes. 82
Lenteur. 143
Liberalité. 199
Livres. 134, &c.
Loix. 69
Loüanges. 26, 56
Luth. 71
Luxembourg. 123

M.

Maiſtre & Valet. 41, &c.
S. Malo. 142
Mançanares fleuve d'Eſpagne. 9
Manieres. 101
Mariage. 75, 104
Marmottes. 186
Marot maltraité par un Poëte. 14
Roi. 56
Maxence. 13
Mayence. 13
Medecins. 15, 25, 56, 164
Médiſant. 87
Menſonge. 105, &c.
Mépris du monde. 110

TABLE

Merite. 19,111
Mort. 4,22,23,24

N.

Naiſſance. 19

O.

Orgueil. 48,164

P.

Palmier né ſur un Autel. 73
Paraſite. 87
Parler. 192
Paſquinades. 50,166
Patience. 131
Pauvres. 192
Pedant. 132
Peinture. 16,85
Perdrix. 174
Pericles. 179
Perſes. 183
Peuple. 133
Phryné. 185
Picardie. 126
Placets. 166, 167
Plaideurs. 141
Plaiſirs. 177
Playes. 181
Poëtes. 169
Pointes. 14
Portrait. 186
Poligamie. 8
Pologne.
Pompée. 165
Mr. de Pomponne. 97
Portrait. 16
Portrait du Roi. 82
Prédicateurs. 83,86,139,198
Prévention. 16.183
Prierres. 7
Procul. 121
Prodiges. 91,184
Protogene. 103
Proverbes. 149

R.

Remedes. 125
Reputation. 4
Reſpects humains. 139
Richeſſes. 9,&c. 183
Rodomontades. 26
Rois. 167,191

S.

Sancho Pança. 170
Sang des Rois. 157
Santé. 144
Secret. 59,145
Seneque. 99
Serenade. 17
Sergens. 141
Services. 150
Sixte V. 50
Sobrieté. 71
Solliciter les Juges. 6, 87
Sonnet ſur l'inclination c. 3
Sot. 47
Straton. 65.&c.
Succez. 199
Superſtition. 170

Sym-

TABLE

Sympathie. 98

T.

Temps. 131
Tendreſſe paternelle. 55
Teſtament. 76
Theagene & Cariclée. 25
Theodoſe. 5
Theophile. 140
Theophraſte. 112, &c.
Thomas Moras. 188
Thucidide. 141
Ticho-brachè. 29, &c.
Tour enchantée. 91
Tyrans. 180

V.

Vanitez. 123
Vengeance. 156
Venitiens. 14
Verité. 105, &c.
Vertus de temperament. 66
Veufs. 58
Vie. 17, 20, &c.
Vieillards déguiſez. 127
Vieille malade. 85
Vieillard qui ſçait bien ſe taire à table. 102
Ville Medina. 186
Vin. 77, &c. 150
Virgile. 179
Viſite. 198

Z.

Zepata. 9
Zenon. 102

Fin de la Table.

DI:

DIVERSITEZ CURIEUSES,

POUR SERVIR DE RECREATION A L'ESPRIT.

LA Tragedie de Judith composée par Monsieur Boyer de l'Academie Françoise a eu tout le succez qu'il pouvoit souhaiter. Ce succez a esté si grand, qu'on a crû qu'il le feroit mourir de joye ; c'est pourquoi on lui a fait par avance cette Epitaphe.

Voici le nom, le sort d'un Poëte moderne,
Que la Parque vient de saisir :
Judith, qui fit perir par la glaive Olopher-
ne,
Fit mourir Boyer de plaisir.

J'allai un jour à la repreſentation de cette Piece, j'en ſortis ſi penetré des ſentimens de pieté & de Religion qu'elle contient, que je ſouhaitois que non ſeulement les gens du monde, mais meſme les perſonnes les plus Religieuſes y allaſſent. Ce fut dans cet eſprit que je conviai Madame de L..... d'y aller, & d'y mener Mademoiſelle ſa fille; mais elle rejetta mon inſtance par ces paroles que je n'oublierai jamais : *J'aime mieux aller entendre*, dit-elle, *les veritez de noſtre Religion de la bouche d'un Prédicateur, que de celle d'un Comedien.* Je cherchai une repartie, mais je n'en trouvai point. Le Pere C. en pourroit-il trouver?

* Quand Monſieur l'Abbé de Bois-Robert ſe voyoit importuné & accablé par ſes parens, comme le ſont d'ordinaire les Eccleſiaſtiques, il diſoit :

Melchiſedech eſtoit un homme heureux.
Son bonheur eſt tout l'objet de mes vœux,
Car il n'avoit ni freres, ni neveux.

* U. V. revenant de Polcgne racontoit que les Dames de ce païs-là eſtoient auſſi blanches que leurs neiges : mais qu'elles eſtoient encore plus froides qu'el-

qu'elles n'eſtoient blanches, & que ſouvent leur converſation l'avoit enrûmé.

* Sonnet ſur ces mots de la Paſſion de JESUS-CHRIST : *Et inclinato capite, &c.*

Quand le Sauveur ſouffroit pour tout le genre humain,
La mort en l'abordant au fort de ſon ſupplice,
Parut toute interdite, & retira ſa main,
N'oſant deßus ſon Maiſtre exercer ſon office.

Mais Jeſus en baiſſant la teſte ſur ſon ſein,
Fit ſigne à l'implacable & ſourde executrice,
De n'avoir point d'égard au droit du Souverain,
Et d'exercer ſur lui ſon fameux ſacrifice.

La cruelle obeït, & ce coup ſans pareil
Fit fremir la Nature, & pâlir le Soleil,
Comme ſi de ſa fin le Monde eût eſté preche.

Tout pâlit, tout ſe meut dans la terre & dans l'air,

Excepté le pecheur qui prit un cœur de roche ;
Quand la roche ſembloit avoir un cœur de chair.

* Rarement on ajuſte la réputation à la vertu. J'ai vû mille gens en ma vie eſtimez, ou du merite qu'ils n'avoient pas encore : ou de celui qu'ils n'avoient déja plus. Quand on a donné ſon approbation a quelqu'un, on ne veut pas ſe démentir dans la ſuite ; c'eſt pourquoi ordinairement on ne laiſſe pas de loüer ceux qui n'ont plus la même vertu. Il arrive preſque tousjours qu'une diſpoſition au merite fait qu'on eſt eſtimé avant qu'on l'ait acquis. Et ſouvent l'envie empêche qu'on eſtime ceux qui ſont veritablement vertueux.

* On a dit à ceux qui craignent la mort : Eſtes-vous raiſonnables de craindre ſi long-temps une choſe qui dure ſi peu ? Les hommes craignent la mort, parce qu'elle leur fait quitter des choſes pour leſquelles ils ont eu de forts & de longs attachemens, & que ſes ſuites ſeront bien longues ; elle décide d'une éternité de peines ou de plaiſirs.

* A-

* Agiſſez avec le maiſtre de vos enfans d'une maniere qui les excite par voſtre exemple à avoir du reſpect pour lui. . *Reverendum nomen ſumit quiſquis magiſtri nomen accipit.* Un précepteur eſt un autre pere. *Naturâ tu illi pater es : conſiliis ego.* L'Empereur Theodoſe choiſiſſant Arſenius pour eſtre précepteur de ſon fils Arcadius, lui dit : *Vous ſerez plus ſon pere que moi ;* & comme un jour eſtant entré dans l'école il eut vû Arſenius debout & Arcadius aſſis, il reprit Arſenius de ce qu'il ne ſe comportoit pas en maiſtre. Arſenius lui faiſant réponſe qu'il ne ſeroit pas bien ſéant d'eſtre aſſis pour enſeigner l'Empereur ; Theodoſe ſe mit en colere, & ôta la marque d'Empereur à Arcadius, le faiſant tenir la teſte découverte devant Arſenius, & repetant pluſieurs fois ces paroles : *Mon fils ſera alors veritablement digne de l'Empire, quand il joindra la pieté à la doctrine.* La conduite de cet Empereur eſt bien differente de celle de certains parens qui ne mettent aucune difference entre leurs valets & celui à qui ils ont confié l'education de leurs enfans ; qui traitent celui-ci avec autant de mépris & de

hauteur que ceux-là ; qui les font meſme manger tous enſemble. Quel reſpect un enfant peut-il avoir pour ſon maiſtre, quand il le voit mis au nombre de ceux qui ſont employez dans les plus vils exercices de la ſervitude ? Quelle honte pour des parens de faire un valet déguiſé maiſtre de leurs enfans !

* Celui qui fait ſon devoir ſeulement parce qu'il craint de ne ſe pouvoir cacher s'il y manquoit, y manquera auſſi-toſt qu'il croira n'eſtre vû de perſonne.

Terence Adelph.

Malo coactus qui ſuum officium facit,
Dum id riſcitum iri credit, tantiſper cavet.
Si ſperat fore clam, rurſum ad ingenium redit.
Quem benficio adjungas, ille ex animo facit:
Studet par referre, præſens abſenſque idem erit.
Hoc patrium eſt potiùs conſuefacere filium
Suâ ſponte rectè facere, quàm alieno metu.

* Voici de quelle maniere Ageſilas ſollicita un Juge en faveur d'un homme qui lui avoit eſté recommandé, & qu'on

qu'on appelloit Cinnias : Si Cinnias n'a « point fait de faute, délivrez-le pour « l'amour de vous, s'il a manqué, déli- « vrez-le pour l'amour de moi ; de quel- « que maniere que ce ſoit, délivrez-le. «

* Pluſieurs de ceux que nous voyons dans l'élevation n'ont que l'induſtrie pour merite ; l'art de ſe faire valoir leur a donné de la reputation, pluſtoſt que ce qu'ils valent.

* Nos prieres ne ſont pas exaucées, quand nous demandons ou des choſes indignes, ou d'une maniere indigne, ou pour des perſonnes indignes.

* Une des choſes qui fait que l'on trouve ſi peu de gens qui paroiſſent reiſonnables dans la converſation, c'eſt qu'il n'y a preſque perſonne qui ne penſe pluſtoſt à ce qu'il veut dire, qu'à répondre préciſement à ce qu'on lui dit. Il n'y a perſonne (je croi) qui ne convienne de cette propoſition. Pour moi j'en ai vû trés-ſouvent la pratique. J'ai remarqué mille fois dans les yeux de ceux à qui je parlois, que leur eſprit penſoit à tout autre choſe qu'à répondre ſur la matiere de mon entretien, de ſorte qu'il ſembloit qu'ils n'eſtoient plus preſens ; ce qui m'a engagé quel-

quefois à demeurer court ſans prononcer une ſeule parole, & lorſque l'on me diſoit de continuer, je repondois franchement en ces termes : *J'attendois que voſtre eſprit fût de retour.*

De tout ce qui ſe dit il ne faut rien confondre.
Il faut eſtre attentif ſans nul égarement.
La converſation n'eſt pas bonne autrement,
Quand on ecoute mal, on ne peut bien répondre.

* Il eſt certain que les eſprits trop fins ſe forment bien-toſt des difficultez dans les entrepriſes, & ſouvent on les voit s'arreſter eux-mêmes par des obſtacles, qui viennent plus de leur imagination que de la choſe.

* Je ne puis que je ne condamne la couſtume qui vous permet d'avoir pluſieurs femmes, diſoit un jour Madame de S. à l'Ambaſſadeur de Siam : Nous n'en aurions aſſurément qu'une, Madame, lui répondit cet Ambaſſadeur, ſi nous en pouvions trouver à Siam d'auſſi belles & d'auſſi bien faites que vous.

* Que-

* Quevedo, pour plaiſanter ſur le petit fleuve du Mançanares qui coule en Eſpagne, dit qu'il eſt reduit durant l'Eſté à la triſte condition du mauvais riche, qui demande de l'eau dans les Enfers. Un Eſpagnol paſſant un jour ce fleuve à ſec, & voyant l'inutilité du ſuperbe Pont que Philippes II. y a fait bâtir, dit plaiſamment qu'il falloit vendre le pont pour avoir de l'eau.

Es menester vender la puente por comprar agua.

* L'Empereur Charles-Quint avoit d'ordinaire auprés de lui un diſeur de bons mots appellé Pierre Zapata ; auquel ayant dit un jour quelques mots pour rire, il ſe tourna vers ſes Courtiſans, & leur dit : Patience, il me va « païer tout-à-l'heure. Je ne veux pas, « lui repartit Zapata, païer ſi prompte- « ment celui qui eſt ſi long-temps à païer « les autres.

* *DIALOGUE.*

SOLITANTE. COSMONTALDE.

Solitante. J'ai peu de biens, il eſt vrai, Coſmontalde, mais comme je

ſuis content de ce peu que je poſſede, ne me croyez pas malheureux au milieu de ma pauvreté.

Je jouis d'une paix profonde ;
Et pour m'aſſûrer le ſeul bien
Que l'on doit eſtimer au monde,
Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour rien.

Ainſi je me fais heureux à trés-petits fraiz, comme vous voyez.

Coſmontalde. C'eſt-à-dire, que vous voulez vous croire heureux ; car avoüez de bonne foi, c'eſt là tout au plus le bonheur qu'on peut eſperer de l'indigence : je regarde tous les raiſonnemens des Philoſophes ſur le mépris des richeſſes & ſur les louanges de la pauvreté, comme des gaſconnades de gens qui montrent plus de courage par leurs paroles qu'ils n'en ont dans le cœur.

Solitante. Les Idolatres des richeſſes ne peuvent pas ſe perſuader qu'on les puiſſe mépriſer. Mais ceux qui font aſſez d'attention ſur ces faveurs de la fortune, pour les eſtudier & les connoître, ne peuvent croire qu'on les regarde comme des biens.

Coſ-

Coſmontalde. Je ſçai que la ſpeculation fournit de charmantes idées contre elles à ceux qui ont ſujet d'en eſtre mécontens par la diſette qu'ils en ont ; mais je croi que ſi la pratique leur eſtoit poſſible, ils ne ſeroient pas fachez d'en eſſaier du moins pour quelque temps, afin d'en parler avec connoiſſance, & par conſequent avec plus de ſûreté.

Solitante. Je me repreſente aſſez par mes reflexions tout l'uſage qu'on en peut faire, ſans qu'il ſoit beſoin que je les poſſede pour cela. Mais vous ne ſerez jamais convaincu de ma ſincerité ſur cette matiere, parce que vous eſtes trop prévenu en leur faveur.

Coſmontalde. Ma prévention me paroiſt fort juſte : elles m'apportent de trop grandes utilitez pour que j'en diſe du mal : ſans elle je ne menerois pas une vie ſi tranquille. Les incommoditez de la pauvreté, quelque choſe que vous diſiez, ne ſont point un moien pour avoir le repos. Quand on manque de tout, on deſire bien des choſes ; & quand on deſire bien des choſes, on eſt dans de grands mouvemens & dans de chagrinantes inquietudes.

Solitante. Les richeſſes ne ſont pas ſans leurs chagrins.

Coſmontalde. En tout cas, chagrin pour chagrin, j'aime mieux en avoir avec elles qu'avec la pauvreté.

Solitante. Elevez-vous au-deſſus des ſens avant que de vouloir raiſonner d'une autre maniere. Car ſi vous ne ſongez qu'à les contenter, vous ne penſerez qu'à eſtre riche.

* A. E. I. O. V. Ces cinq voyelles ſont ainſi placées ſur la clef de la voute du Palais de l'Empereur à Vienne : elles ſignifient ces mots : *Auſtriacorum eſt, imperare orbi univerſo.* C'eſt à ceux de la Maiſon d'Autriche à commander ſur toute la terre.

* Ce qui fait d'ordinaire qu'on eſt ſi prévenu pour l'antiquité, c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon ſiecle, & l'antiquité en profite. On met les Anciens bien haut pour faire dépit à ſes Contemporains.

Mr. de Fontenelles.

* Comme on marioit une femme; elle voulut, avant que de ſigner ſon Contract de Mariage, en entendre la lecture. Le Notaire le lut, & cette femme entendant ces mots qu'on a coûtume de mettre en ſemblables Con-
„tracts ; ſçavoir ceux-ci : Et en cas que
„la future Epouſe ſurvécût audit futur
Epoux,

Epoux, ladite future Epouſe remportera ſes bagues, joyaux, lit, fourni, *& cætera.* Elle croyant que cet &c. voulοit dire qu'elle ſe tairoit ; je n'en ferai rien, dit-elle, merci de ma vie, je ne me tairai point ; je veux qu'il ſoit inſeré dans le Contract, qu'il me ſera permis de parler tant que je voudrai, ſans que perſonne oſe entreprendre de m'en empêcher. Je vous prie, Meſſeurs, N. N. de ſouffrir ici cette plaiſanterie en faveur de ceux qui ſe divertiſſent de tout.

* Les Electeurs de Mayence portent une roüe dans leurs armes, parce que le premier Electeur étoit fils d'un Charron, & qu'il tenoit toûjours dans ſa chambre une roüe pour le faire reſſouvenir de ſa naiſſance.

* On peut dire des Geoliers qui ſe ſont faits riches à garder des priſonniers : *In cuſtodiendis illis retributio multa.*

* Un Panegyriſte de Conſtantin dit en parlant de la mort de Maxence, que le Tybre où il tomba l'engloutit, de peur qu'un homme ſi monſtrueux n'eût dans les ſiecles ſuivans la gloire d'avoir été tué par quelque brave ſoldat. *Ne*

tam

tam deforme prodigium, vel hanc obitus ſui relinqueret famam, quod alicujus viri fortis gladio, telove cecidiſſet.

* Tous les ans chez les Venitiens le Dogé épouſe la mer au nom de la Seigneurie le jour de l'Aſcenſion, en preſence de tous les Ambaſſadeurs des Princes qui ſont à Veniſe. Pour l'épouſer il jette une bague d'or, en diſant ces paroles : *Deſponſamus te, mare, in ſignum veri & perpetui dominii.*

* Les paroles rougiſſent, quand les effets ne les ſuivent pas. Cette penſée eſt de Tertullien. *Dicta factis deficientibus erubeſcunt.*

* Quand on donne un Livre au Public, on ſe donne ceux qui le liront pour juges. *Qui ſcribit, multos ſumit judices.*

* Les alluſions, les turlupinades, les équivoques, & les pointes ne valent rien, quand on les donne pour bonnes; mais elles ſont bonnes, quand on les donne pour ne valoir rien. Regle pour ce qui ne ſera pas trouvé bon parmi ces Diverſitez.

* Marot ayant appris qu'un Poëte le maltraitoit dans ſes Ouvrages, en écrivit en cette maniere à Merlin de S. Gelais :

Ta Lettre, Merlin, me propoſe,
Qu'un gros ſot en rime compoſe
Des Vers par leſquels il me poind;
Tiens toi ſeur qu'en rime, n'en proſe
Celui n'écrit aucune choſe,
Duquel l'Ouvrage on ne lit point.

* L'Empereur Maximilien étant malade manda ſéparément pluſieurs Medecins, plûtôt pour s'en divertir, que pour ſuivre leurs ordonnances. Il demanda à chacun d'eux en particulier, combien? *Quot*? ſans dire aucune autre choſe. Ces Docteurs n'entendant point ce qu'il leur vouloit dire, demeuroient muets, & étoient obligez de ſortir avec confuſion. Il n'y eut entr'eux qu'un vieux routier qui en ſçavoit bien plus long que tous les autres; il comprit que ce Prince par ce mot *quot*, lui demandoit combien il avoit fait mourir de perſonnes; c'eſt pourquoi prenant à pleines mains une longue & large barbe qu'il portoit, il ne répondit que par ce mot *tot*, autant: voulant dire qu'il avoit autant fait mourir de malades, que ſa barbe avoit de poils. Ce dernier fut le mieux reçû, parce qu'il parut par ſa réponſe le plus ſpirituel & le plus ſincere.

La

* *La peinture eſt un langage pour les yeux.* Ce bon mot ſe peut encore appliquer à l'Ecriture, ſur laquelle on a fait ce quatrain, en parlant de celui qui l'a inventée.

C'eſt de lui que nous vint cet art ingenieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux:
Et par des traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penſees.

Autre Quatrain ſur le même ſujet.

C'eſt des Pheniciens que nous vient l'art d'écrire,
Cet art ingenieux de parler ſans rien dire,
Et par des traits divers que nótre main conduit,
Attacher au papier la parole qui ſuit.

* Sur un Portrait.

Pour Cloris on fit ce Portrait;
Mais on n'y peut voir aucun trait
Mr. de l'Etoile. *De ceux qui la rendent ſi belle;*
Il lui reſſemble ſeulement
Pour être inſenſible comme elle
Aux paſſions de ſon Amant.

* Quand

* Quand *Roblonde* veut abſolûment ſe conſoler dans ſes afflictions, il ſe fait quelque occupation pour ſe diſtraire, c'eſt là la plus ſure maniere pour ſe defaire de ſes chagrins. Nous apprenons de Tacite, que la mort de Druſus n'interrompit point du tout les ſoins que Tibere prenoit de l'Empire, & que les affaires lui tinrent lieu de conſolation, *Nihil intermiſſa rerum cura, negotia pro ſolatiis accipiens.*

* Une Dame jettant des pierres à des Muſiciens qui lui donnoient une Serenade de la part de ſon Amant, un tailleur leur dit ; *Meſſieurs, vôtre muſique a autant de force que celle d'Orphée, car elle attire les pierres, & les fait danſer.*

* On compare la vie à l'éguille d'un cadran qui coule ſans qu'on s'en apperçoive. *Ut cuſpis ſic vita fluit dum ſtare videtur.*

* La conduite des Rois & des Reines d'Eſpagne eſt tellement réglée, par ce qu'on appelle l'étiquette du Palais, qu'il ne faut que la lire pour ſçavoir à quoi ſe ſont occupez tous les Rois d'Eſpagne depuis Philippe II. & ce que feront les Succeſſeurs de Charles

II.

II. juſqu'au jour du Jugement, pour vû que cette étiquette ou reglement ſubſiſte juſqu'à la fin du monde, comme on l'obſerve aujourd'hui ; voici quelques-unes de ſes principales regles. Premierement il eſt ordonné aux Reines d'Eſpagne de ſe coucher préciſément à neuf heures en Hyver, & à dix heures en Eſté. 2. Que lorſque le Roi va la nuit de la chambre dans celle de la Reine, il doit avoir ſes ſouliers en pantoufle, ſon manteau noir ſur les épaules, une bouteille de cuir paſſée dans le bras gauche, dont on ſe ſert pour pot de chambre, une lanterne ſourde de la même main, & ſon épée à la main droite. 3. Que ſi le Roi a eu quelque Maîtreſſe, & qu'il l'ait enſuite quittée, il faut qu'elle ſe rende Religieuſe. 4. Que toutes les fois que le Roi recevra quelques faveurs d'une Maîtreſſe, Sa Majeſté ſera tenuë de lui donner quatre piſtoles. 5. Enfin par ce reglement ſont marquez les jours que le Roi doit donner audience aux Miniſtres Etrangers & à ſes Sujets, ceux qu'il doit aller à l'Ecurial, à Arajuez, & à ſes autres maiſons de plaiſance, & les jours que la Cour en doit revenir ;

nir ; de ſorte que quelque temps qu'il faſſe, ces voyages ne ſont jamais interrompus : & s'il arrivoit un exprés pour des affaires de la derniere conſequence, qu'il falût aſſembler un Conſeil extraordinaire, où la perſonne du Roi fût neceſſaire dans un jour ordonné pour la chaſſe, je ne croi pas qu'on interrompît ce plaiſir, du moins n'ai-je pas appris que cela ſoit arrivé de ce Regne.

*Si les Ambaſſadeurs des Rois Etrangers étoient des ſinges inſtruits à marcher ſur leurs pieds de derriere, & à ſe faire entendre par interprete, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement, que celui que nous donne la juſteſſe de leurs réponſes, & le bon ſens qui paroît quelquefois dans leurs diſcours. La prévention du païs jointe à l'orgueil de la nation nous fait oublier que la raiſon eſt de tous les climats. Mr. de Bruye

*Une grande naiſſance, ou une grande fortune annonce le merite, & le fait plûtôt remarquer.

* Un Auteur loüé, & en même temps maltraié de la fortune peut parler ainſi :

Il faut vivre, & la gloire a bien peu de
vertu. *Pour*

Pour ſoûtenir long-temps une tête affamée ;
Quand l'eſtomach eſt vuide & le corps abbatu ,
Qu'eſt ce que les honneurs , qu'une vaine fumée ?

Mr Flechier.

*Une armée eſt un corps animé d'une infinité de paſſions differentes , qu'un homme habile fait mouvoir pour la défenſe de la Patrie ; c'eſt une troupe d'hommes armez qui ſuivent aveuglément les ordres d'un Chef dont ils ne ſçavent pas les intentions ; c'eſt une multitude d'ames , pour la plûpart viles & mercenaires , qui ſans ſonger à leur propre réputation , travaillent à celle des Rois & des Conquerans ; c'eſt un aſſemblage confus de libertins qu'il faut aſſujettir à l'obeïſſance , de lâches qu'il faut mener au combat , de temeraires qu'il faut retenir , d'impatiens qu'il faut accoûtumer à la conſtance.

* Nôtre vie reſſemble à une partie d'Echecs pendant laquelle chacun tient ſon rang ſelon ſa qualité , & aprés laquelle les Rois , les Dames , les Chevaliers , les foux & les pions ſont tous mis ſans diſtinction dans un même ſac.

Ale-

Alexandre le Grand rencontrant Diogenes dans un Cimetiere, & lui demandant à quoi il s'amuſoit ; Je cher-« chois, lui dit-il, les os de ton pere par-« mi ceux de mon valet, mais je ne les« trouve pas ; car ils ſont tous égaux.« Tout l'éclat de la grandeur du monde eſt obſcurci dans les ombres du tombeau. Vous qui étes devenu ſi orgueilleux depuis que vous étes élevé à la grandeur, qui mépriſez ſi inſolemment ceux qui ſont au-deſſous de vous, qui ne pouvez ſouffrir d'égaux, & qui portez une envie ambitieuſe à ceux qui malgré vôtre orgueil, vous voyent encore à leurs pieds ; allez, je vous prie, conſulter les tombeaux ſur l'eſtime que vous devez faire de vôtre grandeur : voyez ſi ceux qui étoient grands, honorez, & eſtimez dans le monde, le ſont encore dans la terre, où leurs ſepulchres ſont enfermez. Conſiderez ſi ces ſuperbes qui ne ſongeoient qu'à ſe diſtinguer des autres, ont encore dans leurs os demi pourris quelque diſtinction qui les faſſe reconnoître. Si vous voulez vous donner la peine d'aller conſulter ces carcaſſes, vous ſerez obligez d'avoüer que la mort les a rendus

égaux

égaux avec les plus pauvres & les plus miſerables ; qu'il n'y a aucune difference entre le cadavre d'un grand & d'un petit, d'un riche & d'un pauvre, ſinon que celui-là put peut-être davantage, parce que la nourriture délicate & abondante l'avoit rempli de plus de graiſſe. Voici un Grand qui parle.

Je ſongeois cette nuit que d'un mal conſommé,
Côte-à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé:
Moi qui ne pûs ſuffrir ce fâcheux voiſinage
En mort de qualité je lui tins ce langage.
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainſi
Coquin ! ce me dit-il, d'une inſolence extreme,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-méme,
Ici tous ſont égaux, je ne te dois plus rien.
Je ſuis ſur mon fumier, comme toi ſur le tien.

Voici

Voici les Reflexions d'un Courtiſan qui viennent bien à ce ſujet.

N'eſperons plus, mon ame, aux promeſſes du monde!
Sa lumiere eſt un verre, & ſa faveur une onde,
Que toûjours quelque vent empêche de calmer:
Quittons ces vanitez, laſſons-nous de les ſuivre,
C'eſt Dieu qui nous fait vivre,
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour ſatisfaire à nos lâches envies,
Nous paſſons prés des Rois tout le temps de nos vies,
A ſouffrir des mepris & plier les genoux,
Ce qu'ils peuvent n'eſt rien, ils ſont comme nous ſommes,
Veritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'eſprit, ce n'eſt plus que pouſſiere,
Que cette Majeſté ſi pompeuſe & ſi fiere,

Dont

Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers:
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames haut aines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangez des vers.

Là ſe perdent ces noms de Maîtres de la terre,
D'Arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de ſceptre, ils n'ont plus de flateurs,
Et tombent avec eux d'une chûte commune,
Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.

* Je ne dis rien des Echecs, dont il eſt parlé ci-deſſus. Ceux qui en voudront ſçavoir l'hiſtoire n'ont qu'à lire le Traité que nous en a laiſſé Monſieur Sarrazin. J'ajoûterai ſeulement ici que de tous les jeux, c'eſt celui, qui ſelon mon ſentiment convient le mieux à l'homme, parce que ſon exercice ne conſiſte que dans l'application d'eſprit. C'eſt veritablement le jeu de l'homme.

* En

* En faveur de l'amitié.

L'amitié vient du Ciel, c'eſt Dieu qui nous l'inſpire,
Lui qui ſur les humains exerçant ſon empire,
A voulu que le cœur qu'il forma de ſa main
Sçût, ſe donnant à lui, ſe preſter au prochain.

Mr. l'Abbé de Viliers.

* Heliodore Eveſque de Trica en Thrace eſt l'Auteur du Roman qui porte pour titre Hiſtoire de *Theagene & Cariclée*; il aima mieux perdre ſon Evêché, que de brûler cet Ouvrage.

* Beau caractere! M. D. C. pardonnoit tout aux autres, comme s'il eût fait lui-meſme tous les jours des fautes; & s'abſtenoit d'en faire, comme s'il n'eût rien pardonné à perſonne.

* Nos maladies accommodent les Medecins, & nos folies les Juriſconſultes.

Ulceribus, Galene, vales tantummodo noſtris:
Stultitiâ noſtrâ, Juſtiniane, ſapis.

Ouven.

Ce ne ſont que les déreglemens du corps & de l'eſprit qui font ſubſiſter ces deux eſtats.

* Si vous voulez que l'on vous ſoit bien obligé pour vos bienfaits, ne vous faites pas prier pour les accorder; car rien ne s'achete plus cherement, que ce que l'on achete par les prieres. *Non tulit gratis qui accepit rogans, imò nihil carius emitur, quam quod precibus.*

* C'eſt une eſpece de loüange, que de déplaire aux méchans. *Diſplicere malis laudari eſt.* Motif de conſolation pour ceux que les méchans maltraitent. Seneq.

* Un Capitaine Eſpagnol voyant qu'on s'eſtonnoit de ce qu'en prenant ſes armes il trembloit, dit : Ma chair tremble de peur, pour le danger où elle prévoit que mon courage la portera tantoſt. Un autre dit, je ne tremble pas, mais je fremis ſeulement d'horreur pour le carnage que je vais faire. Un autre aſſûra qu'il trembloit du froid avec lequel il alloit regarder le peril où ſon courage l'alloit expoſer. Un autre diſoit que ſa chair ne trembloit pas ; mais qu'elle treſſailloit de joie pour la victoire qu'il eſtoit aſſûré de gagner. Il faudroit les avoir vûs combattre pour juger de la verité de ces bons mots.

* Quelqu'un demandant à Z. ſi les Sages

Sages ne devoient point aimer. *Si les Sages n'aimoient point*, dit-il, *il n'y auroit rien au monde de plus malheureux que les belles, parce qu'elles ne ſeroient aimées que des ſots*; cependant *amare & ſapere vix deis conceditur.*

* Nous pardonnes ſouvent à ceux qui nous ennuïent; mais nous ne pardonnons pas à ceux que nous ennuïons. Parce que ceux que nous ennuïons nous mépriſent, mais ceux qui nous ennuïent ne font que nous importuner. Noſtre orgueil trouve quelque plaiſir digne de lui en perdonnant à ceux qui nous importunent; mais il ne peut ſouffrir ceux qui l'offenſent par le mépris qu'ils ont pour nous.

* Sur les Metamorphoſes de Jupiter.

Fit Tauras, Cycnus, Satyrusque, aurumque ob amorem.
Europæ, Ledes, Antiopæ, Danaës.

Il ſe changea en Taureau pour Europe, en Cygne pour Leda, en Satyre pour Antiope, en Or pour Danaë

* On a beau dire, on n'eſt jamais veritablement fâché d'eſtre aimé. C'eſt tousjours ou la fierté, ou la haine, ou l'amour qui force une femme à paroî-

tre fâchée quand on l'aime : je dis à paroiſtre fâchée, parce qu'elle ne l'eſt pas veritablement ; car ſi c'eſt un homme indigne d'elle, qui l'aime, en meſme temps qu'elle ſe fâche par fierté, elle s'applaudit en elle-meſme de cette conqueſte, eſtant perſuadée qu'elle eſt l'effet de ſes attraits, qui ſont ſi puiſſans, qu'ils forcent les plus petits à oſer monter juſqu'à elle. Si c'eſt un homme qu'elle ſoit obligée de haïr, en meſme temps qu'elle lui donne des marques de ſon averſion, un je ne ſçai quoi qui eſt fait comme la vanité, lui dit à elle-meſme, qu'il faut qu'elle ſoit bien aimable, puiſqu'on lui donne de l'amour en échange de ſa haine. Si c'eſt un homme qu'elle aime veritablement, elle ne paroiſt eſtre fâchée de ſon amour, que pour ſe faire aimer davantage. Enfin.

Qu'Iris, quand on lui dit qu'on l'aime,
En témoigne un chagrin extrême :
Je le croi bien ;
Mais qu'elle ne fût pas ravie
D'avoir meſme chagrin tous les jours de ſa vie,
Je n'en croi rien.

* En-

* Entretien de Ticho-brahé & d'Ariſtote dans les Champs Eliſées.

TICHO-BRAHE'. ARISTOTE.

Ticho-brahé. Si l'on veut vous croire, l'avantage que vous aviez tiré de la Philoſophie, c'eſtoit de faire de voſtre propre mouvement ce que les autres faiſoient par la crainte des loix. Et ainſi ſelon vous, quand vous ſortites avec précipitation d'Athenes pour vous retirer à Chalcis, ce n'eſtoit point par la crainte des peines que les loix ont ordonnées contre le crime d'impieté, dont vous y eſtiez accuſé ; mais ſeulement par un mouvement naturel de voſtre eſprit qui vous portoit à faire ce voyage. Tous ceux qui ont parlé de cette action, ſe ſont donc bien trompez ; car ils ont tous crû que vous ne ſongiez qu'à vous ſauver, comme auroit fait le dernier des hommes, & le plus ignorant dans la ſcience philoſophique.

Ariſtote. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on dit que voſtre nez eſtoit d'or ; car il faut que vous ayez bon nez pour ſentir de ſi loin mes plus ſecrettes intentions,

& les mouvemens les plus interieurs de mon eſprit & de mon cœur.

Ticho-brahé. Oh ! il n'eſt pas neceſſaire d'avoir un nez ſi excellent pour penetrer les ſentimens des Philoſophes comme vous ; on n'a qu'à les voir agir, & l'on connoiſt bien-toſt qu'ils penſent autrement qu'ils ne parlent, & qu'il ſemble qu'ils ayent une morale pour leurs actions, & une autre pour leurs paroles.

Ariſtote. On a donc, à ce que je voi, encore eu raiſon de dire que vous aimiez beaucoup à railler, mais que vous n'entendiez point du tout raillerie ; car vous eſtes d'humeur à me dire des injures, à cauſe que j'ai un peu plaiſanté ſur voſtre nez.

Ticho-brahé. Si j'etois d'humeur à vous inſulter, je n'aurois qu'à rappeller l'hiſtoire des ſacrifices que vous faiſiez à vôtre femme : ils me fourniroient une ample matiere de rire à vos dépens.

Ariſtote. Je ne crains pas que vous rappelliez cette hiſtoire, quand je vous aurai dit un mot de cette païſanne à qui vous ſacrifiates voſtre nobleſſe par un mariage ſi diſproportionné.

Ticho-brahé. Je juge à propos de nous

nous taire l'un & l'autre, parce que nous ſommes en train de dire bien des pauvretez. Si l'on nous entendoit, on ſe mocqueroit de nous, car il n'y a perſonne qui ne s'imagine, nous voyant enſemble, que nous nous entretenons des effets de la Nature, ou des qualitez des animaux, ou des mouvemens & revolutions du Soleil, de la Lune, & de tous les Corps celeſtes.

Ariſtote. Continuons, continuons, nous parlerons de ces choſes, ſi quelqu'un vient nous écouter. Mais à préſent que nous ſommes ſeuls, donnons la liberté à noſtre eſprit, il eſt aſſez gêné quand nous parlons en public.

Ticho-brahé. Qui croiroit qu'Ariſtote fût ſi enjoüé ? Quand j'eſtois dans l'autre monde, vous paſſiez dans mon eſprit pour un homme d'une ſeverité & d'un ſerieux à demonter, & à attriſter les plus bouffons.

Ariſtote. Vous n'aviez donc pas lû l'hiſtoire de ma vie.

Ticho-brahé. J'avois ſeulement lû vos ouvrages, & dans ces ouvrages je n'avois trouvé qu'une obſcurité qui me ſembloit fort affectée : mais il ne m'y a jamais rien paru de divertiſſant.

Ariſtote. Ce n'eſt pas dans les ouvrages d'un Auteur qu'il faut prétendre le bien connoître, non plus que dans ſes diſcours publics. N'avez-vous pas dit qu'il ſemble que les Philoſophes ayent une morale pour leurs paroles, differente de celle de leurs actions ? Penſez-vous que j'eſtois le meſme vendant de la poudre de ſenteur, que lorſque je vendois à Alexandre le Grand mes livres ſur les animaux ?

Ticho-brahé. Je vous trouve bien ſincere aujourd'hui.

Ariſtote. Je ſuis ſincere, parce que la diſſimulation fatigue trop . . . . . Mais, taiſons-nous, voici Deſcartes mon eſpion continuel qui nous vient écouter.

DE TICHO-BRAHE'.

Ticho-brahé eſtoit un Gentilhomme Danois de la premiere qualité, & vivoit dans le dernier ſiécle.

A l'âge de quatorze ans ayant vû une éclypſe du Soleil, & ayant remarqué qu'elle eſtoit arrivée au meſme moment que les Aſtrologues l'avoient prédite ; il conſidera l'Aſtronomie comme u-

une choſe divine, & il lui prit une ſi forte envie d'apprendre cette ſcience, que, malgré les defenſes de ſon Précepteur, qui avoit ordre de lui enſeigner la Jurisprudence, il liſoit continuellement les Auteurs qui traitent de la ſcience des Aſtres, & employoit tout l'argent qu'on lui donnoit pour ſon divertiſſement, à acheter des globes, des livres & des inſtrumens de Mathematiques, & enfin ſe rendit trés-habile dans ces Sciences.

Il ſe maria en Danemark à une païſanne.

Un coup d'épée lui ayant emporté une partie du nez, il repara ce defaut par un nez d'or ou d'argent qu'il accommodoit avec tant d'adreſſe, que tout le monde le prenoit pour un veritable nez.

Il aimoit à railler, & n'entendoit point raillerie.

On dit qu'il eſtoit ſi ſuperſtitieux, que, s'il rencontroit une vieille au ſortir de ſa maiſon, il y retournoit, au lieu de continuer ſon chemin; on dit encore qu'il prenoit auſſi à mauvais augure, s'il rencontroit un lievre quand il alloit en campagne. Il mourut à Pra-

gue en 1601. âgé de 55. ans; voici ſon ſyſtême.

Il met la terre immobile au centre du monde, & aprés l'avoir établie centre du mouvement des deux luminaires, c'eſt-à-dire, du Soleil & de la Lune, il ſuppoſe, qu'ils font leurs révolutions au tour du globe terreſtre, eſtabliſſant encore ce meſme globe pour centre du firmament & du premier mobile; car en poſant la terre immobile, il lui a fallu imaginer un premier mobile, comme Ptolomée. Il fait le Soleil centre du mouvement de Mercure, de Venus, de Mars, de Jupiter, & de Saturne.

D'ARISTOTE.

Ariſtote nâquit à Stagyre petite Ville de Macedoine vers la 99. Olympiade. Il eſtoit de mediocre taille, avoit la voix foible, les jambes menuës, & les yeux petits; il aimoit à eſtre proprement & richement veſtu, à porter des anneaux aux doigts, & à avoir le poil coupé. Son pere eſtoit Medecin d'Amyntas ayeul d'Alexandre le Grand.

Ariſtote diſſipa dans ſa jeuneſſe une grande partie de ſon bien par les débau-

bauches, il alla eſtudier à Athenes la Philoſophie ſous Platon, où n'ayant plus dequoi vivre, il fit trafic de poudre de ſenteur & de remedes ; il ſe rendit ſi habile en Philoſophie, qu'il ſurpaſſa tous les grands hommes qui eſtoient alors diſciples de Platon, & l'on eſtoit ſi perſuadé de l'étenduë & de la penetration de ſon eſprit ; que quand il eſtoit abſent de l'école, on n'y décidoit rien que le Philoſophe de la verité ne fût venu. (C'eſt ainſi qu'on l'appelloit.)

Dans la ſuite il quitta les ſentimens de Platon pour en prendre d'autres, ce qui cauſa de la diviſion entr'eux. Quand Platon vit qu'il s'eſtoit retiré « de ſon Academie, il dit : Ariſtote a fait « comme les jeunes poulains contre leur « mere, lorſqu'ils viennent de naiſtre, car « il nous a lancé des ruades à coups de « pieds.

Il ſe retira à Atarnie petite Ville de la Myſie vers l'Helleſpont, où regnoit alors Hermias ſon ancien ami, ce Prince lui donna ſa ſœur Pythias en mariage : Ariſtote eut un ſi violent amour pour cette femme, qu'il lui fit des ſacrifices.

D'Atarnie il alla à Mytilene Ville capitale de Lesbos, puis Philippe Roi

de Macedoine le prit pour Précepteur de ſon fils Alexandre ; enſuite ce Philoſophe alla demeurer à Athenes, où il eſtablit ſon école dans le Lycée ; il y donnoit ſes leçons en ſe promenant ; c'eſt pourquoi on l'appella *Peripateticien.* Il y en a qui diſent qu'il fut ainſi nommé, à cauſe qu'eſtant avec Alexandre qui avoit eſté malade, il ſe promenoit avec lui en l'enſeignant pour lui faire reprendre ſes forces par cet exercice.

Son application à l'eſtude eſtoit ſi continuelle, que, pour n'eſtre pas beaucoup diſtrait par un long ſommeil, il tenoit en dormant une boule d'airain en ſa main, au-deſſus d'un baſſin auſſi d'airain ; afin que quand il dormiroit profondément, il fût réveillé par le bruit que feroit cette boule en tombant.

Il diſoit 1. Que les eſtudes eſtoient comme des racines ameres qui portent des fruits fort doux.

2. Que les Sçavans avoient les meſmes avantages ſur les ignorans, que les vivans ſur les morts.

3. Que la ſcience eſtoit un ornement dans la proſperité, & un refuge dans l'adverſité.

4. Qu'il

4. Qu'il ſouffroit ſans peine qu'on le calomniât en ſon abſence, & qu'il ſouffriroit même qu'on le batît auſſi, pourvû qu'il ne fût pas preſent.

5. Que c'eſt être Grand, non pas de dominer en pluſieurs païs, mais d'avoir une droite & ſaine opinion des Dieux.

6. Qu'il n'y a rien qui vieilliſſe ſi-tôt qu'un bienfait.

7. Que l'eſperance eſt le ſonge d'un homme qui veille.

8. Qu'un ami eſt une ame dans deux corps.

9. Que demander pourquoi on aime à demeurer avec les belles perſonnes, c'étoit la demande d'un aveugle.

10. Que la doctrine eſt un bon paſſeport pour parvenir à la vieilleſſe.

11. Que la recompenſe des menteurs eſt de n'être point crus, quand ils diſent la verité.

12. Que l'avantage qu'il avoit tiré de la Philoſophie, c'étoit de faire de ſon propre mouvement ce que les autres font par la crainte des loix.

13. Que la beauté eſt une lettre de recommandation, Socrate l'a appellée une tyrannie de petite durée ; Platon, un

un privilege de nature ; Theophraſte, une tromperie couverte ; Theocrite, un dommage bien orné ; & Carneade, un royaume ſolitaire.

Ariſtote diſoit ſouvent : *O mes amis, perſonne n'eſt ami.*

Un babillard, aprés lui avoir bien rompu la tête de ſes diſcours inutiles, „ lui diſant : N'eſt-ce pas là une choſe „ merveilleuſe ? Non pas cela, lui repon- „ dit-il ; mais ce qui eſt admirable, c'eſt „ qu'un homme qui a des pieds, puiſſe „ être aſſez patient pour écouter ton babil.

„ Un autre babillard lui ayant dit : Je „ t'ai bien rompu la tête, Philoſophe ; „ non repartit-il, car je n'ai pas ſongé „ à ce que tu as dit.

Quelqu'un lui reprochant d'avoir eu pitié d'un méchant homme en lui „ donnant l'aumône, il dit : Je n'ai pas „ eu pitié de ſes mœurs, mais de ſon hu- „ manité.

Selon lui il y a trois principes, la nature, la forme, & la privation ; & le monde n'a point eu de commencement, & n'aura point de fin. Je ne rapporte pas ici toutes ſes autres opinions, parce que toutes les Ecoles ne retentiſſent preſque d'autre choſe.

On

On l'a accuſé 1. D'avoir nié la Providence Divine. 2. D'avoir crû l'ame mortelle. 3. Ce s'être mocqué de l'enfer. 4. D'avoir regardé la Religion comme un art de regner. 5. D'avoir conſeillé à Antipater d'empoiſonner Alexandre ; c'eſt à cauſe de cela que l'Empereur Caracalla voulut au apport de Xiphilin faire brûler tous ſes livres, & maltraita ceux de ſa ſecte qui vivoient à Alexandrie. 6. D'avoir été gourmand & Paraſite, c'eſt apparemment pour le railler ſur ce défaut que Diogene diſoit : Ariſtote dîne quand « il plaît à Philippe, & Diogene quand « il plaît à Diogene. 7. De s'être mon-« tré idolatre en ordonnant par ſon teſtament qu'on le déchargeât d'un vœu qu'il avoit fait pour la ſanté de Nicanor, & qu'on fiſt faire quatre animaux de pierre de quatre coudées chacun, pour être placez dans les Temples, où Jupiter & Minerve étoient adorez en la Ville de Stagire. Liſez les œuvres de M. de la Motte le Vayer ſur ces accuſations.

Il mourut âgé de 70. ans. On a parlé diverſement de ſa mort. Quelques-uns ont dit qu'il mourut de colique; d'autres, que

que n'ayant pû comprendre la cauſe du flux & du reflux de l'Euripe, il en eut tant de chagrin, qu'il s'y precipita; d'autres qu'ayant été accuſé d'impieté à Athenes par Eurimedon Inquiſiteur des myſteres, il en ſortit pour ſe retirer à Chalcis, où il s'empoiſonna.

Alexandre Necan Docteur Anglois de l'Ordre de ſaint Auguſtin, a laiſſé par écrit qu'on croyoit alors, qu'il n'y auroit que l'Antechriſt qui dût bien entendre les livres d'Ariſtote, dont il ſe ſerviroit pour convaincre ceux qui entreroient en diſpute avec lui. On peut dire de ce Philoſophe qu'il a répandu une obſcurité affectée exprés en pluſieurs endroits de ſes œuvres, comme la ſéche jette ſon ancre pour ſe cacher, afin que les opinions qui lui étoient propres ne fuſſent pas facilement reconnuës. Themiſtius aſſure qu'il enſeignoit toute autre choſe chez lui que ce qui ſe voit dans les livres qu'il a laiſſez au Public. On l'a appellé le Genie de la Nature, & le fidele Interprete de ſes ouvrages.

Ceux qui voudront ſçavoir la differente fortune des ouvrages de ce Philoſophe dans l'Univerſité de Paris, n'ont

n'ont qu'à lire le Livre intitulé, *Les Philoſophes à l'encan*, que j'ai donné au Public il y a quelque temps. Il ſe vend chez le ſieur Muſier, ſur le Quay des Auguſtins, ou chez le ſieur Ballard, ruë ſaint Jaques, à l'Image de ſainte Cecile.

* Entretien divertiſſant entre un Maître & ſon Valet. C'eſt une Scene tirée de l'Arlequin Comedien aux Champs Eliſées. Je continue à donner ces Scenes, parce qu'on m'écrit de bien des endroits, qu'elles ont parmi ces Diverſitez un air de nouveauté qui fait plaiſir.

SCENE.

OCTAVIO. ARLEQUIN.

Octavio. Ah, Arlequin, bon te voila, jete cherchois.

Arlequin. Moi, je ne vous cherchois pas ; car je perdrois mes peines, vous n'avez par dequoi les payer.

Octavio. Dequoi te plains-tu ? tu es d'une bien mauvaiſe humeur !

Arlequin. Marchand qui perd ne peut pas rire. J'ai perdu un certain ſoupé...

Octa-

Octavio. Conſole toi, il t'en viendra un meilleur.

Arlequin. Il viendra un meilleur ſoupé ; ſon voyage ne ſera pas ſi-tôt fait ; car ſi vous le faites venir par eau comme les autres, il ſera long temps en chemin. Je vous avouë de bonne foi, Monſieur, que je ſuis las de vous ſervir .... Je vous prie de me dire une choſe ; m'avez-vous donné un ſeul liard depuis que je ſuis à vôtre ſervice ;

Octavio. Il eſt vrai que je ne t'ai rien encore donné ; mais dequoi te mets-tu en peine, puiſque tes gages courent toûjours?

Arlequin. Belle conſolation ! mes gages courent toûjours, dites-vous? ma foi ils courent ſi vîte, que je ne les ſçaurois attraper.

Octavio. N'eſt-ce pas moi qui t'habille?

Arlequin. N'eſt-ce pas moi auſſi qui vous habille tous les matins?

Octavio. N'eſt-ce pas moi qui te nourris ?

Arlequin. N'eſt-ce pas moi qui vous nourris auſſi? qui eſt-ce qui vous apporte à boire & à manger, quand vous êtes à table, ſi ce n'eſt moi?

Octa-

Octavio. N'eſt-ce pas moi qui te donne un lit pour te coucher?

Arlequin. N'eſt-ce pas moi qui fais le vôtre?

Octavio. N'eſt-ce pas moi qui te loge?

Arlequin. N'eſt-ce pas moi qui vous ouvre la porte pour vous faire entrer au logis? *Vedete un poco, io non haveva ancora fatto tutte le queſte rifleſſioni.* Oüi, j'ai grand tort d'avoir attendu ſi tard à faire toutes ces reflexions.

Octavio. Arlequin, ſans tant diſcourir, ſers ſenlement mon amour.

Arlequin. Ah quelle fatigue de ſervir un Maître jeune, impatient, & amoureux! De bonne foi, je croi que l'amour vous fera tourner la cérvelle, & qu'il me mettra ſur les dents, ſi tant eſt qu'il m'en reſte quelqu'une dans la bouche; c'eſt dont je doute fort; car à force de mâcher à vuide, elles ſe frottent tellement les unes contre les autres, qu'elles ne peuvent pas durer long-temps.

Octavio. Arlequin, mon ami, ne te fâche point, je t'en prie. Va, va je te récompenſerai un jour mieux que tu ne penſes de toutes les peines que tu prendras. Un ſerviteur qui ſert l'amour

de

de ſon Maître a trouvé le veritable ſecret pour faire ſa fortune.

ARLEQUIN *imitant le ton de voix d'Octavio.*

Arlequin, mon ami, ne te fâche pas je t'en prie. Ah les douces paroles ! Elles ſont dites en temps & lieu, c'eſt à-dire que ... Eh vous m'entendez bien.

Octavio. Explique-toi mieux, ſi tu veux que je t'entende.

Arlequin. Hé bien pour ne tourner point tant autour du pot, je veux dire que voila comme parlent les jeunes Maîtres comme vous, quand ils ont beſoin des pauvres valets comme moi ; mais quand ils s'en peuvent paſſer, ils changent bien de ſtyle, ils ne les traitent que de fripons, de coquins, & ne les menacent que de leur caſſer la tête.

Octavio. Ne moraliſons point tant, Arlequin, ne moraliſons point tant. Encore une fois, je te prie de ſervir mon amour.

Arlequin. On vous peut appeller l'amoureux bannal de tous les lieux où vous demeurez : pour moi je ne comprens plus rien dans vôtre humeur.

vous

Vous ſeriez bon à faire des allumettes ; car vous prenez feu bien facilement ; je croi que vous n'étes compoſé que de poudre, de ſouphre & de ſalpeſtre.

Octavio. Pourquoi ne veux-tu pas que j'aime auſſi-bien que toy ?

Arlequin. Si vous n'aimiez que comme moi, vous ne ſeriez pas ſi maigre ni ſi inquiet. Ventre-pot & cuiliere, aimez, aimez *primo* Mademoiſelle la gueule, divertiſſez-vous avec elle, faites ſouvent bonne chere. Voyez-vous, Monſieur, lorſque je ſuis en frérie, & que l'on me ſert du vin qui a un beau teint, du pain qui a de grands yeux, & une andoüille bien doduë & d'un embonpoint, qui fait venir l'eau à la bouche, je préfere ces beautez à celles des Iſabelles, des Colombines, & de toutes les plus belles femmes du monde.

OCTAVIO *s'impatiente.* As-tu tout dit ?

Arlequin. Non, & ſi vous vouliez avoir patience, je vous en dirois bien d'autres ; car il y en a bien à dire ſur vôtre chapitre. Je vous dirois, par exemple, que ſouvent vous tirez vôtre poudre aux moineaux, & que vous bat-

tez

tez des buiſſons, dont les autres prennent les oiſeaux ; que vous êtes ſi violent dans vos paſſions, que vous vous en trouverez à la fin fort mal ; parce que friand attend, & gourmand ſe brûle ; & que s'il arrive quelquefois que vous faſſiez des mariages de gens des vignes, tant tenu tant payé, bien des pauvres filles auſſi ſe repentent d'avoir écouté vos fleurettes ; mais ce repenrir n'eſt que de la moûtarde aprés dîne : je vous dirois encore que....

Octavio. Hé bien, coquin, as-tu reſolu aujourd'hui de m'aſſommer de proverbes?

Arlequin. Ma foi, Monſieur, il n'y a point de feu ſans fumée : on a beau vouloir ſe contraindre, on ſe fait tôt ou tard connoître pour ce qu'on eſt. Tantôt c'étoit, mon ami Arlequin, ne te fâche pas, je t'en prie, & à preſent je ſuis un coquin Voilà ce que les ſerviteurs doient attendre de la plûpart des Maîtres. N'importe, allons, (*il ſe flatte*) mon pauvre Arlequin, faiſons le bien contre le mal. Monſieur, je vous fais l'honneur de vous aimer plus que vous ne penſez. Laiſſez-moi ſeul ici pour ſonger à ce que vous ſouhaitez de moi.

Octavio.

Octavio: Tu veux être ſeul.

Arlequin Oui, je veux être ſeul; afin de n'avoir point de détractions.

Octavio. Tu veux dire diſtractions. He bien, je te laiſſe ſeul, puiſque tu le veux; mais reſſouviens-toi ſur tout que je n'aime à preſent qu'Iſabelle, que je n'aimerai plus qu'elle, & que je ne pourrai être heureux que par le mariage qui m'unira avec elle.

* Ne diriez-vous par que ce Magiſtrat, dont la vieilleſſe venerable impoſe le reſpect à tout un Peuple, ſe gouverne par une raiſon pure & ſublime, & qu'il juge des choſes par leur nature, ſans s'arrêter aux vaines circonſtances qui ne bleſſent que l'imagination des foibles? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la juſtice, le voila prêt à ouïr avec une gravité exemplaire: ſi l'Avocat vient à paroître, & que la Nature lui ait donné une voix enroüée, & un tour de viſage bizarre, que ſon Barbier l'ait mal raſé, & ſi le hazard l'a encore barboüillé, je parie la perte de la gravité du Magiſtrat. Mr, Paſchal.

* C'eſt le rôle d'un ſot d'être importun, un homme habile ſent s'il convient, ou s'il ennuïe, il ſçait diſ-

pa-

paroître au moment qui précede celui où il ſeroit de trop quelque part.

* Quelqu'un ayant trouvé dans l'Anagramme d'un Archevêque qu'il ſeroit Cardinal, à deux LL prés, mit au bas : *Reſte deux LL pour le Courrier, afin qu'il aille plus vite à Rome querir la Chapeau.*

* Ovide parle ainſi à Germanicus ſur le talent que ce Prince avoit pour la „Poëſie : Si le nom illuſtre que vous „portez ne vous avoit appellé à de plus „grandes choſes, vous ſeriez devenu „l'honneur du Parnaſſe; mais vous avez „mieux aimé nous donner par vos bel„les actions une matiere de Vers, que „des Vers de vôtre façon.

Sed dare materiam nobis quam carmina mavis.

* *Inquinat egregios adjuncta ſuperbia mores.*

TRADUCTION.

La ſuperbe gâte les plus excellentes vertus.

Quelque vertu qu'on ait, on ſe rend odieux, ſi l'on montre de l'orgueil; parce

qu'en meſme temps qu'on s'éleve par vanité, on fait croire que l'on a deſſein d'abaiſſer les autres. Quand *Marcion* donne avec une maniere ſuperbe à *Dirion* ce qu'il lui demande ; il fait haïr ſa perſonne en meſme temps qu'il fait aimer ſa liberalité, en voici la raiſon ; c'eſt qu'il fait ſouffrir à *Dirion* ce qu'il y a de plus ſenſible pour l'amour propre, je veux dire l'humiliation & l'abaiſſement. L'eſtime eſt la choſe du monde qui eſt la plus chere à l'homme, puiſque, pour l'acquerir il expoſe tous les jours ſes biens, ſon repos & ſa vie. Le mépris eſt donc la choſe du monde qu'il hait le plus ; jugez, ſi cela eſtant, l'on peut aimer celui dont on ſe voit mépriſé.

* La vraye conſtance ne conſiſte pas à vouloir fermement ce que nous avons juſtement, & ſagement reſolu ; elle conſiſte à vouloir tousjours ce que veulent la juſtice & la raiſon. C'eſt la conſtante pratique & le ferme amour de la juſtice & de la raiſon qui font que la conſtance eſt une vertu ; car autrement elle ne ſeroit qu'opiniâtreté. Quand je vois *Doriſtan* ne s'écarter point des deſſeins qu'il a pris, je le louë s'il les a

pris avec ſageſſe ; mais je mépriſe ſa fermeté, ſi la pratique de ces deſſeins eſt contre la raiſon & l'équité. Entre le deſſein & l'execution il arrive quelquefois de certaines circonſtances qui ſont cauſe que celle-ci ſeroit auſſi injuſte, que celui-là étoit conforme à l'équité.

* Un jour aprés l'élection de Sixte V. Paſquin parut avec une aſſiette couverte de cure-dents, & Marfore lui demandant où il les portoit : Je les porte, dit-il, aux Cardinaux Alexandrin, Medicis, & Ruſticucci, qui en ont beſoin. Pour entendre la fineſſe de cette Paſquinade, il faut ſçavoir que lorſque les Italiens ſe veulent mocquer de quelqu'un, dont le deſſein & l'entrepriſe n'ont pû réüſſir, ils lui preſentent un cure-dent, pour lui faire entendre par cette raillerie qu'il n'a plus autre choſe à faire qu'à ſe nettoyer les dents. Ces Cardinaux n'eurent point leur part au gouvernement, comme ils l'avoient eſperé en faiſant élire Sixte ; c'eſt pourquoi on leur pouvoit envoyer des cure-dents, comme à des gens qui n'auroient pas grand' choſe à faire.

Sixte V. fils d'un pauvre laboureur nâquit dans un Village prés du Chateau

teau de Montalte en la Marche dAncone le 13. Decembre 1541. ſes parens étoient ſi pauvres, qu'il fut obligé de garder les cochons. Un jour qu'il étoit à la campagne avec ces animaux, un Cordelier le prit pour ſon guide, & luy ayant trouvé beaucoup d'eſprit, il le mena avec lui, & lui fit donner l'habit de ſon Oodre. Enfin ſon mérite le fit parvenir juſqu'au Pontificat où il monta le 24. d'Avril 1585. On ne vit jamais un homme qui fût plus ſevere ni plus exact que lui. On a toûjours remarqué une fermeté extraordinaire dans ſa conduite, & une intrepidité inviolable dans l'obſervation de la juſtice ; s'il permettoit les divertiſſemens du carnaval, il faiſoit en même temps dreſſer des potences, pour punir ceux qui ſe laiſſeroient emporter à quelque licence. Il étoit judicieux, magnifique, ami des Lettres, protecteur de la vertu & ennemi des vices. Il mourut âgé de 69. ans. Pour ſçavoir le détail curieux de la vie de ce ſouverain Pontife, il en faut lire l'hiſtoire imprimée chez André Pralard ruë S. Jacque à l'Occaſion.

*Un Diſciple d'Apelles voulant faire le portait d'Helene, la repreſenta richeClem. Alex. 12. Stro.

chement habillée, parce qu'il ne la pouvoit faire aſſez belle. Les Auteurs qui ſongent plûtôt à orner leurs Ouvrages d'éloquence, des penſées des Anciens, que d'inventer pour leur donner une beauté nouvelle, reſſemblent beaucoup à ce diſciple d'Apelles. Les citations ſont comme autant de broderies qui enrichiſſent les Livres; mais ils n'en ſont pas plus beaux, ſi ces citations ne ſont pas attachées ſur un beau ſtyle, ſur un langage correct, ni ſur cet arrangement periodique qui doit tousjours accompagner l'éloquence pour la rendre belle & agreable.

Clement, dit Alexandrin, parce qu'il avoit eſté Preſtre de l'Egliſe d'Alexandrie vivoit dans le troiſiéme ſiecle ſous l'Empire d'Alexandre Severe, & de ſes enfans Geta & Caracalla. Il remplit avec une reputation trés-glorieuſe la chaire des écoles chreſtiennes d'Alexandrie, & y forma le celebre Origene. Nous avons de lui *Oratio exhortatoria ad Gentes.* Pedagog. 1. lib. 3. Stromatum lib. 8. &c.

Appelles qu'on a ſurnommé le Prince des Peintres eſtoit de l'Iſle de Co, & vivoit en la 112. Olympiade; vers l'an 422.

422. de Rome. Il fut le ſeul auquel Alexandre le Grand permit de faire ſon portrait. Ce Prince lui donna meſme une de ſes femmes nommée Camparpe de Lariſſe, parce qu'il apprit que ce Peintre en eſtoit devenu amoureux en travaillant à ſon portrait. Horace en parlant de la permiſſion qu'Alexandre donna au ſeul Apelles de faire ſon portrait, dit

Edicto vetuit ne quis ſe prater Apellem Pingeret. L. 2. Ep. 1.

Il a laiſſé pluſieurs Ouvrages de peinture qui ſont encore celebres dans les écrits des Anciens : Ovide parle ainſi de la Venus qu'il fit pour ceux de l'Iſle de Co.

Si nunquam Venerem Cois pinxiſſet Apelles,
Merſa ſub æquoreis illa lateret aquis.

Helene. Voici en abregé ce que l'hiſtoire & la fable nous apprennent de cette femme, Helene fille de Jupiter & de Leda, ou de Tyndare & de Leda eſtoit la plus belle femme de ſon temps. Elle fut enlevée par Theſée, puis renduë à ſon pere Tyndare. Pluſieurs Prin-

ces ayant une grande paſſion pour elle, & la ſouhaitant en mariage, Tyndare leur fit promettre avec ſerment qu'aprés qu'elle auroit fait un choix entre eux, ils employeroient toutes leurs forces contre ceux qui la voudroient ravir à ſon legitime époux. Aprés ce ſerment qui fut fait ſur les teſticules d'un cheval, & que Tyndare fit enterrer ſelon la coûtume de ce temps, Helène choiſit pour ſon époux Menelas Roi de Lacedemone ; puis elle lui fut ravie par Paris : ce fut ce raviſſement qui cauſa cette fameuſe guerre de Troye dont les Poëtes ont tant parlé. Aprés l'embraſement de la Ville de Troye elle fut renduë à Menelas. Ce Prince étant mort, elle fut chaſſée par ſes enfans Nicoſtrate & Megapenne, elle ſe retira à Rhodes chez ſa couſine Polixo femme de Tlepoleme Roi de trois Villes, qui fut tué à la guerre de Troye par Sarpedon fils de Jupiter ; & parce que Tlepoleme mourut à l'occaſion de la guerre ſuſcitée poür Helene ; Polyxo, pour ſe venger, envoia ſes femmes de chambre déguiſées en furies pour la tuer. L'ayant trouvée dans le bain, elles la pendirent à un ar-

arbre, & l'étranglerent. On dit qu'Helene épouſa Deïphobe frere de Pâris, aprés le mort de Menelas. On la fait fille de Nemeſis. Quelques-uns diſent qu'ayant quitté Menelas ſon mari, elle verſa quelques larmes qui produiſirent une herbe appellée helenium, laquelle étant priſe avec du vin par une femme, la rend amoureuſe des hommes. Cette herbe s'appelle *Ennla campana.*

* Les perſonnes qui ſont affligées de la gravelle, ont cet avantage qui eſt fort particulier, c'eſt, dit Seneque, de ſe voir heureuſement métamorphoſées en des horloges de ſable qui marquent ſenſiblement toutes les heures de leur vie agoniſante. C'eſt-là plaiſanter mal-à propos n'en déplaiſe à Seneque, ſur un des grands maux dont l'homme puiſſe être affligé.

* Le Soleil parloit veritablement en pere, quand il diſoit chez Ovide à Phaëton ſon fils, en lui accordant malgré lui la conduite de ſon chariot qu'il lui avoit demandée :

Pignora certa petis, do pignora certa timendo.

Mon fils, vous me demandez des gages, aſſurez de ma tendreſſe; je ne puis vous,

„ en donner de plus certains que la crain-
„ te que je vous fais voir.

* Marot demandant de l'argent par emprunt au Roi, écrivit ainſi à un de ſes amis.

Puiſque le Roi a deſir de me faire
A ce beſoin quelque gracieux preſt,
J'en ſuis content, car j'en ai bien affaire,
Et de ſigner ne fus onques ſi preſt.
Parquoi vous pry ſçavoir de combien c'eſt
Qu'il veut cedule, afin qu'il ſe contente,
Et la ferai tant ſûre ſi Dieu plaiſt,
Qu'il n'y perdra que l'argent & l'attente.

* L'amour a toſt ou tard ſes chagrins; on pleure & on aime des meſmes yeux. *Iiſdem oculis quibus amatur & fletur.*

* La confiance au Medecin aide beaucoup le remede. *Ille plures ſanat de quo plures confident.* Mais il faut une reputation établie, ou du moins eſtre eſtranger dans de certains païs pour s'y attirer cette confiance.

* Ce ſont des douceurs exquiſes que des loüanges éclairées. C'eſt un Maiſtre à danſer

danſer qui parle ainſi dans le Bourgeois Gentil-homme de Moliere ; mais le Maiſtre de Muſique eſt d'un autre ſentiment, & il n'eſt pas ſeul de ſon opinion ; voici comme il parle. La meil-« leure façon de loüer eſt de loüer avec „ les mains ; c'eſt un homme à la verité « dont les lumieres ſont petites, qui parle « à tort & à travers de toutes choſes, & « n'applaudit qu'à contre-ſens ; mais ſon « argent redreſſe les jugemens de ſon eſ-« prit ; il a du diſcernement dans ſa bour-« ſe, ſes loüanges ſont monnoyées. «

Tout le monde ne travaille pas pour la gloire ; on a dit d'un pauvre Auteur : *fami non famæ laborat.* A-t-on tort d'agir ainſi ? pas tousjours ; il faut que chacun vive de ſon métier. Les loüanges ne donnent pas dequoi vivre ; & il faut qu'elles ne ſoient pas extrémement utiles, puiſque nous voyons que l'on en eſt ſi prodigue.

* L'abſence nous fait connoiſtre le prix des choſes que nous perdons. La poſſeſſion donne un certain dégoût qui empêche de connoiſtre le merite de ce que nous poſſedons. Les defauts de ceux qui nous ſont preſens nous bleſſent plus que leurs perfections ne nous

touchent ; mais quand nous les avons perdus, leurs défauts ne nous étant plus ſi preſens, nous faiſons plus d'attention ſur leur merite. La comparaiſon que nous faiſons de ce que nous n'avons plus avec ce que nous avons eu, eſt encore cauſe que nous reconnoiſſons mieux le prix de celui-là. Il n'y a preſque point d'homme qui étant marié pour la ſeconde fois, ne reproche de temps en temps à ſa ſeconde femme quelques bonnes qualitez de ſa premiere, qui n'avoient fait aucune impreſſion ſur lui lorſqu'il vivoit avec elle J'ai déja dit;

Je n'aime point les veufs, fût-ce toutes merveilles,
Ils nous viennent tousjours rebattre les oreilles,
Feu ma femme par-ci, feu ma femme par-là,
Elle faiſoit ceci, s'abſtenoit de cela;
Et cependant on ſçait que cent fois en allarmes,
Les voiſins ſont venus appaiſer leurs vacarmes.

* Ce qui eſt facile ſe doit entreprendire, comme s'il étoit difficile ; & ce qui

qui eſt difficile ſe doit entreprendre, comme s'il étoit facile. Il faut entreprendre ce qui eſt facile comme s'il étoit difficile, afin de ne ſe point relâcher par trop de confiance. Il faut entreprendre ce qui eſt difficile comme s'il étoit facile, afin de ne pas perdre courage en groſſiſſant à ſon eſprit les difficultez.

* C'eſt ſe rendre volontairement eſclave d'autrui que de lui déclarer un ſecret important : en vain exigez-vous de la diſcretion dans un autre, ſi vous n'en avez pas vous-même. Gardez premierement vôtre ſecret, ſi vous voulez qu'un autre le garde. Je ne me reſoudrai jamais à confier mon ſecret à celui qui me confie le ſien ſans me connoître aſſez, parce que je me perſuade que puiſqu'il me dit ſon ſecret ſans me connoître aſſez, il pourra dire le mien à un autre ſans le connoître du tout ; car mon ſecret lui étant d'une plus petite importance que le ſien, il prendra encore bien moins de précaution pour celui-là, qu'il n'en a pris pour celui-ci. Je me défie toûjours des gens de trop grande confiance, je ne puis les payer de la mienne ; je les payerai ſi l'on

veut de quelque autre reconnoiſſance. La confiance de ces gens-là n'eſt ſouvent qu'une indiſcretion, ou une envie de parler, ou un deſir de connoiſtre les ſecrets des autres. Je ne veux plus rien dire du ſecret, parce que je n'ai rien à ajouſter à ce qu'en à écrit le P. Bouhours dans ſes entretiens d'Ariſte & d'Eugene.

* Comme on demandoit ce que faiſoit Antoine aprés la perte d'une bataille, il fait comme les chiens d'Egypte, dit qu'elqu'un, il boit en courant. C'eſt qu'il ſe rétiroit avec précipitation, & ne laiſſoit pas de faire débauche. Les chiens d'Egypte boivent en courant, parce qu'ils ont peur d'eſtre ſurpris par les crocodiles.

Marc-Antoine fut un des Triumvirs qui firent tant de peine à pluſieurs grands hommes d'entre les Romains; les deux autres eſtoient Auguſte & Lepidus. Aprés pluſieurs actions de courage il aima ſi éperdûment Cleopatre Reine d'Egypte, qu'il abandonna ſa femme & ſes enfans pour s'attacher entierement à elle. Il eut meſme la témerité de lui promettre l'Empire Romain, mais Auguſte s'eſtant mis à la teſte de l'ar-

l'armée Romaine, le défit l'an de Rome 723. à la bataille navale d'Actium (c'eſt de cette bataille qu'il eſt parlé cideſſus.) Cleopatre ayant pris la fuite, il la ſuivit à Alexandrie, mais enfin Auguſte le reduiſit par ſes victoires continuelles à une telle extrémité, que de deſeſpoir il ſe donna la mort luimeſme.

Voici un trait d'eſprit d'Antoine que j'ai lû quelque part (je ne me ſouviens pas où) & qui m'a paru aſſez plaiſant. Aprés avoir eſté appellé le Dieu Bacchus par ſes flatteurs, un jour qu'il faiſoit ſon entrée dans la Ville d'Athenes, tous les gens de qualité allerent au-devant de lui, lui donnerent le nom de Bacchus, & pour encherir par-deſſus les autres peuples, ils ajouſterent qu'ils lui offroient de bon cœur leur Minerve en mariage, qui eſtoit la Déeſſe Patrone de leur Ville, & qui avoit réfuſé tous les Dieux. Ce Prince ne fut point étourdi de ce compliment, car il repartit promptement qu'il acceptoit volontiers l'offre qu'ils lui faiſoient, mais il leur ajouſta que comme Minerve eſtoit une grande Déeſſe, il lui falloit une dot ſelon ſa qualité, c'eſt pourquoi il leur or-

ordonnoit de chercher ſix cens mille écus pour les lui donner en mariage. Il en falut paſſer par-là.

* Q. parle ainſi dans le C.. T D. D. J'ai vu que j'étois entêté des Poëtes, & que je ſçavois mon Horace & mon Martial ſur le bout de mon doigt ; mais j'ai changé de goût, je ne les trouve plus auſſi excellens que je faiſois ; ils ne nous aprennent pas grand' choſe, & je trouve qu'à preſent on a bien autant de goût & d'eſprit qu'ils en avoient. Pour de l'eſprit, dit D. G. ils n'en manquoient pas ; mais pour du goût à mon ſens ils n'en avoient gueres ; ce ſont des gens pour la plupart qui n'aiment qu'à parler, & ils ne me paroiſſent ſçavans que dans leurs fables ; juſque-là que bien ſouvent ils oublient leur ſujet pour les aller chercher juſque dans leur ſource. Une choſe qui me déplaït encore dans leurs ouvrages, c'eſt qu'ils font des diſcuſſions perpetuelles, ce qui eſt bien laſſant. Ils ne ſçauroient parler du plaiſir qu'il y a à ſe retirer de la Cour & des embaras du monde, qu'ils ne faſſent un dénombrement des occupations qui doivent les divertir. S'il eſt queſtion du jardinage ;

gé, nous aurons, diſent-ils ; la ſerpe tranchante à la main pour trancher & émonder nos arbres, & ils enſeignent en meſme temps le nom & la demeure de l'ouvrier, comme s'ils vouloient apprendre à la poſterité ou il faut s'adreſſer : nous irons fumer nos guerets ; arroſer nos legumes & nos plantes, & toûjours une épithete qui en marque la proprieté. Où eſt l'eſprit à cela ? Il n'y a point de Jardinier ou de Laboureur qui n'en puiſſe dire davantage, au lieu d'un ouvrage de ſentiment, ils nous donnent un eſſai d'agriculture. Mon Dieu, que vous me faites de plaiſir dit L. C. Il y a long-temps que je penſe la meſme choſe, & je ne ſçay à qui le dire, on diroit que les Anciens font des caballes ſecrettes parmi nous, & qu'ils y répandent de groſſes penſions, ils y trouvent plus d'amis que nous-meſmes, & il n'eſt permis de parler d'eux que le chapeau à la main, & avec une déference & une veneration extrême. Cependant qu'eſt-ce que nous apprennent des gens qui écrivent de cette maniere ? Nous aurions obligation à un Auteur qui nous feroit voir que la vie de la cour eſt trop tumultueuſe,

tueuſe ; qu'il n'y a rien de ſûr ; que-quelque deſſein qu'on y faſſe, & quelque meſure qu'on prenne, tout le ſuccés dépend du hazard, ou du caprice de ceux qui ont l'autorité. Voila dequoy il eſt queſtion : aprés cela on eſt bien fondé de ſe retirer à la compagne, où la vie eſt douce & tranquille parmi des plaiſirs innocens, & cela donne de juſtes idées de la difference de la Cour & de la retraite privée. Il y a quelque temps que je trouvai un fort honneſte homme qui tenoit un de ces Poëtes à la main, il me faiſoit remarquer les beautez d'une Ode, où l'Auteur dit adieu à Virgile qui doit s'embarquer, il fait ſon compliment en deux mots, & tout d'un coup il s'emporte contre la mer, cet élement infidele ; enſuite il attaque le vaiſſeau, & montant juſqu'à celuy qui en inventa l'uſage, à qui il dit des injures, il oublie tellement Virgile, qu'il n'en eſt plus queſtion, & cela veritablement en beaux Vers & d'une agreable cadence ; mais c'eſt avoir envie de parler, & rien autre choſe, & il y grande apparence que s'il eût ſçu la proportion du vaiſſeau, toutes ſes dimenſions, & l'ouvrier qui l'avoit fait conſtruire

conſtruire, il ne nous eût épargné aucune circonſtance ; cependant ce que je trouvois de mauvais ſens, c'eſtoit ce que mon homme admiroit. Tout ce qui me reſte de la lecture de ces Auteurs, ajouſta D. G. c'eſt d'y voir qu'on a preſque tousjours vécu comme on fait à cette heure ; mais qu'on penſe mieux qu'on ne faiſoit en ce temps-là.

* *DIALOGUE*
dans les Champs Eliſées.

HERACLITE. STRATON.

Heraclite. Je ne vous appellerois pas un Philoſophe fait au hazard, ſi vous n'aviez point tant accordé de pouvoir & de force au cas fortuit.

Straton. Je voi bien que vous me nommez ainſi, pour vous venger de ce que je vous ai appellé le Philoſophe tenebreux. Mais faites reflexion que je ne ſuis pas le premier qui vous ay appellé de la ſorte ; au lieu que vous eſtes le ſeul qui m'ait donné le nom de Philoſophe fait au hazard.

Heraclite. Ce ſera tout ce que vous voudrez. Je vous nomme ainſi, parce que

que vôtre Philoſophie me met de ſi mauvaiſe humeur, que je ne puis vous nommer autrement.

Straton. Ie ſuis bien trompé ; ſi ces larmes que vous verſiez continuellement dans l'autre monde n'étoient pas plûtôt excitées par un fond naturel d'humeur bourruë & miſantrope, que par des reflexions ſur les miſeres de la vie humaine, comme vous pretendiez le faire croire. A vous dire le vrai, je ne fais pas une grande eſtime de toutes ces vertus de temperament ; l'amour propre, le plaiſir : & je ne ſçai quelle ſatisfaction interieure y regnent trop, pour qu'elles ſoient dignes des meſmes loüanges que meritent celles qu'il pratique en ſe combattant ſoi-meſme.....

Heraclite. Ainſi de Philoſophe tenebreux que j'étois ſelon vous, me voici encore à preſent un ſage hypocrite. Les Sçavans ont des manieres d'agir & de parler bien mortifiantes & bien injurieuſes pour les autres, quand il s'agit de comparaiſon. Si je n'étois pas Philoſophe auſſi-bien que vous, peut-être me parleriez-vous avec plus d'honnêteté. N'eſt-il pas vrai qu'une égalité de profeſſion eſt un écueil, auquel é-

échouent preſque toûjours les honnêtetez, & les amitiez mutuelles qui ſe devroient trouver entre les habiles gens.

Straton. Avoüez donc que c'eſt cette égalité de profeſſion qui vous vient de faire dire, que ma Philoſophie vous mettoit de mauvaiſe humeur contre moi, & je vous paſſerai vôtre propoſition.

Hraclite. Finiſſons, je vous prie, un entretien qui nous déplaît à l'un & à l'autre. Ce n'eſt pas lorſque les Sçavans s'entretiennent reciproquement d'eux-meſmes, que leur converſation leur eſt la plus agreable : la jalouſie ne le permet pas.

D'HERACLITE.

Heraclite étoit d'Epheſe Ville d'Ionie, aujourd'hui Ville de la Natolie ſur l'Archipel dans la Turquie en Aſie. Il vivoit vers la 69. Olympiade. Il n'eut aucun maître, & ne laiſſa pas cependant de devenir trés-ſçvant ; parce que ſes méditations profondes & continuelles lui furent d'un auſſi grand ſecours pour le faire penetter dans les ſcien-

ſciences les plus difficiles, que les maiſtres les plus habiles lui auroient pû eſtre. Etant jeune, il diſoit qu'il ne ſçavoit rien ; mais eſtant parvenu à l'age d'homme, il ſe vantoit de ſçavoir tout.

Son temperament qui eſtoit fort mélancholique eſtant joint avec les reflexions qu'il faiſoit ſur les miſeres auſquelles toutes les creatures ſont ſujetes, le rendoit de ſi mauvaiſe humeur, qu'il ne pouvoit rien trouver qui lui fût agreable. Ce ſont ces miſeres qui l'excitoient à verſer par pitié des larmes qu'il ne pouvoit retenir.

Ses ouvrages ſont fort obſcurs ; c'eſt pourquoi on l'a appellé le Philoſophe ténebreux. Il parloit ſouvent par énigmes ; en voici un exemple. Conſultant un jour les Medecins ſur une hydropiſie qu'il avoit, il leur demandoit, s'ils pourroient rendre un temps pluvieux fort ſerein.

Voici encore une action qu'il fit, & que l'on peut appeller énigmatique. Ses concitoyens l'ayant prié de leur faire un diſcours ſur l'union & la concorde civile ; il monta en chaire, prit en ſa main un verre plein d'eau froide fraîche,

che, y jetta un peu de farine, & aprés l'avoir remuée, la but avec l'eau, & s'en alla, leur voulant donner à entendre, que ſe contenter de peu, & de ce que l'on trouve aiſément, ſans deſirer des choſes ſuperflues, c'eſt ce qui conſerve l'union & la concorde entre les hommes.

Il dit un jour aux Epheſiens, qui s'étonnoient de le voir joüer aux oſſelets avec des enfans, qu'il aimoit mieux faire cela, que de ſe mêler de leurs affaires.

Il diſoit que les loix étoient les rempars des Villes. Il vouloit qu'on chaſſât Homere des Colleges à coups de ſoufflets.

Il mourut dans un fumier, où il s'étoit enſeveli juſqu'au cou, pour ſe guerir de ſon hydropiſie. Quelques-uns diſent que des chiens le prenant dans ce fumier pour quelque bête, le dechirerent, & le mirent en pieces.

Selon lui, 1. Les hommes pendant qu'ils veillent n'ont qu'un monde commun à tous, & quand ils dorment, ils ont chacun le ſien. 2. Les hommes ſont des Dieux mortels, & les Dieux, des hommes immortels. 3. Le Soleil n'oſeroit à cauſe des furies paſſer les bornes

nes qui lui ſont données. 4. Rien dans ce monde n'eſt en repos, parce que c'eſt le propre des morts. 5. Toutes choſes ſe font par deſtinée. 6. Les étoiles ſe nourriſſent des exhalaiſons qui montent de la terre. 7. Le Soleil eſt large comme le pied d'un homme, il eſt de la forme d'une nacelle, boſſu par deſſous, & ſon éclypſe ſe fait, quand le côté qui eſt boſſu ſe tourne vers nous. 8. La Lune eſt une terre environnée de broüillards, ſa figure & ſon éclypſe ſont comme celle du Soleil. 9. Le Soleil fait le flux & le reflux, & excite les vents.

DE STRATON.

Straton ſurnommé le Phiſicien, Précepteur de Ptolomée Philadelphe, & diſciple de Theophraſte le Peripateticien étoit de Lampſaque. Il ſucceda à l'école de Theophraſte vere la 123. Olympiade.

Selon lui, 1. Ce qui eſt ſelon la nature ſuit ce qui eſt ſelon la fortune, parce que le cas fortuit a donné le commencement, & puis tous les effets naturels l'ont ſuivi. 2. La concurrence des

des atomes d'Epicure par le vuide pour s'caccrocher les uns aux autres, étoit plûtôt un ſonge de Democrire, qui deſiroit que la choſe fût telle que la doctrine d'un homme bien entendu. 3. La principale partie de l'ame fait ſa reſidence entre les deux ſourcils. 4. Dieu jouït d'une heureuſe tranquilité, ſans prendre ſoin de rien ; cela étant trés-raiſonnable, puiſque ſes Prêtres demeurent ſans faire.

* Un L. aprés avoir donné quelque poiſſon à apprêter en une Hôtellerie, entendit l'Hôte crier qu'on apportât de l'huile ; du vinaigre & du fromage „ pour faire la ſauce ; *Si j'ai tout cela*, dit le L. *je n'ai pas beſoin de poiſſon.*

* Il faut être bien dénué d'eſprit, ſi l'amour, la malignité, la neceſſité n'en font pas trouver.

* Le Luth eſt un inſtrument qui ſe diſcorde aiſément, & qu'on eſt d'ordinaire long-temps à accorder ; c'eſt pourquoi bien des gens diſent : J'ai ſouvent entendu accorder un Luth, mais je n'en ai jamais entendu jouer

* Saint Auguſtin faiſant reflexion ſur le Commandement que Dieu nous fait de l'aimer, s'écrie dans ſes Confeſſions ;

Qui

„Qui ſuis-je, mon Dieu, pour que vous „me commandiez de vous aimer, & que „vous me menaciez des plus grandes „miſeres, ſi je ne vous aime pas ? Y a-„t-il une plus grande miſere que celle de „ne vous point aimer? *Quid tibi ſum ipſe, ut amari te jubeas a me, & niſi faciam mineris ingentes miſerias ? Parva ne ipſa eſt, ſi non amem te?*

* Telle femme rit au commencement pour ſe mocquer d'un homme, qui à la fin rit pour lui plaire. Un homme qui témoigne à une femme qu'il l'aime eſt aſſûré qu'il a fait la premiere démarche qu'il devoit faire pour s'en faire aimer ; & quoi-qu'il ſoit vrai que ſouvent cette premiere démarche eſt inutile, & ſans ſuccez, il eſt auſſi trés-vrai qu'elle n'a rien par elle-même qui ſoit haiſſable ; & ainſi il peut eſperer que ſi cette femme vient à rire d'abord pour ſe mocquer de lui, peut-être arrivera-t-il dans la ſuite que n'ayant rien fait ni rien dit qui doive abſolument la fâcher, parce qu'il ne lui a parlé que de l'amour qu'il a pour elle ; peut-être arrivera-t-il, dis-je, dans la ſuite qu'elle rira pour lui plaire & pour s'en faire aimer. J'en ai vû un exemple qui dans

a perſonne d'un de mes amis. Un homme qui dit à une femme qu'il l'aime, eſt plus dangereux qu'elle ne penſe pour ſa liberté, parce que, quelque fâchée qu'elle paroiſſe de cette declaration, il ne dit rien qui lui déplaiſe veritablement.

* Ceux de Terragone envoyerent à l'Empereur Auguſte des Ambaſſadeurs pour lui apprendre qu'il eſtoit né un palmier ſur l'Autel du Temple qu'ils lui avoient fait bâtir : à quoi il répondit en ſe mocquant, qu'il voyoit bien qu'on ne faiſoit guere brûler de Victimes ſur cet Autel. Auguſte avoit raiſon de ſe mocquer de ces Ambaſſadeurs, car il devoit leur parler comme à autant de flateurs qui ſe mocquoient de lui. J'ai tousjours regardé le flateur Nixion comme un vrai mocqueur & railleur de ceux qu'il flatte, parce qu'en même temps qu'il leur donne des loüanges qu'ils ne meritent pas, il ſe rit en lui-même de leur foibleſſe & de leur credulité, & quand par ſes flatteries il en obtient ce qu'il demande, il regarde ces objets de ſa flaterie, comme autant d'animaux qui ſe laiſſent mener par les oreilles là où il veut : de bonne foi,

il faut eſtre bien foible, ou bien aveugle pour donner dans cette tromperie.

* Le palmier eſt un arbre fort haut, ſon tronc eſt écaillé, il ne produit des branches qu'à ſa racine : Ces branches ſe tournent en rond, parce que leurs extrémitez panchent vers la terre, ſes feüilles ſont longues, doubles & étroittes comme une épée ; les fruits qu'il porte s'appellent dattes. Selon Pline, le palmier femelle ne porte point de fruit, s'il n'eſt planté auprés du palmier male. Strabon cite un Poëme Perſien qui donne 360. utilitez differentes à cet arbre ; & au rapport du meſme Strabon, les poutres du palmier ont cela d'excellent, qu'au lieu de ſe courber en pliant, elles s'élevent contre le poids qui les charge.

* Lorſque l'on fit brûler des étoupes devant Sixte V. le jour de ſon couronnement, en lui diſant ; c'eſt ainſi trés-ſaint Pere, que paſſe la vanité du monde, il dit d'un ton fier & majeſtueux : La gloire de mon nom ne paſſera jamais, puiſque je ne l'établirai qu'en rendant une trés-exacte juſtice. Selon le Pere Maimbourg, cette coûtume de brûler des étoupes devant les Papes le jour

jour du couronnement, n'eſt plus en uſage. Je parle ailleurs de ce Pape.

* On ne peut trop inſpirer aux Grands des ſentimens d'humilité dans le temps qu'ils parviennent à une nouvelle élevation. Parmi les choſes qui les entourent, il y en a tant qui les portent à ſe laiſſer emporter par l'orgueil & par la préſomption, que s'ils ne ſont pas aſſez heureux pour trouver quelque point fixe d'humiliation & d'abaiſſement, ils ſeront bien-toſt eſtourdis & enlevez par le vent de la vanité.

* *Diſſidium conjugii, initium adulterii:* c'eſt-à-dire, *La diviſion entre les perſonnes mariées eſt un commencement d'adultere.* Quand deux perſonnes ſont diviſées entr'elles par quelque intereſt que ce ſoit, il eſt difficile qu'elles conſervent de l'amour l'une pour l'autre, & par conſequent encore plus difficile qu'elles ſoient portées à ſe conſerver une reciproque fidelité. On ſe diſpenſe volontiers d'être fidéle envers ceux que la diviſion fait regarder comme autant d'ennemis.

Apulée Auteur de cette penſée eſtoit un Philoſophe Platonicien qui nâquit à Madaure Ville d'Afrique dans le 2. ſiecle ſous l'Empire d'Adrien &

des deux Antonins le Debonnaire & le Philoſophe. Aprés avoir fait avec beaucoup de ſuccez la profeſſion d'Avocat, il la quitta pour ſe donner à l'étude de la Philoſophie de Platon : on l'accuſa de s'eſtre ſervi de charmes magiques pour ſe faire aimer d'une riche veuve qu'il épouſa ; il ſe défendit contre cette accuſation par une apologie que S. Auguſtin appelle un diſcours trés-éloquent & trés-fleuri ; les ouvrages qui nous reſtent de lui, ſont la Metamorphoſe de l'âne d'or en onze Livres. *Oratio de magiâ, de dogmate Platonis, ſive de Philoſophiâ, de Philoſophiâ naturali, de Philoſophiâ morali, de Philoſophiâ rationali, de Deo Socratis & florida.*

* Eudamidas Corinthien avoit deux bons amis, ſçavoir Charixenus Sycionien, & Aretheus Corinthien. Cet Eudamidas ſe voyant au lit de la mort, & étant extrémement pauvre, fit ſon teſtament en cette maniere. Je legue à Aretheus le ſoin de nourrir ma mere pendant ſa vie, & à Charixenus la charge de marier ma fille, & de lui faire une dot honneſte ; & ſi l'un des deux vient à mourir, je ſubſtituë en ſa

ſa place celui qui ſurvivra : ce teſtament fit rire le peuple, mais les legataires en ayant eſté avertis, accepterent la diſpoſition de leur ami, & s'acquitterent de ce qu'il leur avoit preſcrit.

Papinien dit qu'il eſt du devoir d'un ami d'executer la volonté de ſon ami défunt. *Amici eſt ſervare voluntatem defuncti, & quod mandaverit exequi.* On trouve fort peu d'exemples d'une amitié pareille à celle de Charixenus & d'Aretheus ; auſſi trouve-t-on peu de veritables amis. L'eſprit d'intereſt eſt ſi univerſellement répandu dans tout le commerce de la ſocieté civile, qu'on peut dire qu'il eſt l'ame de preſque toutes les actions & de tous les mouvemens des hommes ; & c'eſt ce meſme eſprit qui fait les faux amis, & qui eſt cauſe qu'il y en a ſi peu de veritables. Heureux celui qui trouve un ami qui n'aime en lui que ſa perſonne.

* *Nonne vides, ut cùm dulcis vos ebriat humor,*
Summa quatit capitum Bacchus & ima pedum,
Exaltando pedes humiles, de ſede ſuperbum
Dejiciendo caput, ſe probat eſſe Deum.

C'eſt-à-dire, la raiſon qui a fait croire que le vin eſt un Dieu, c'eſt que, quand on en a pris avec excez, il éleve les humbles, & abbat les ſuperbes, il éleve les humbles par l'agitation qu'il donne aux pieds & aux jambes ; il abbat les ſuperbes par l'inclination qu'il donne à la teſte pour tomber.

Le vin eſt un adroit luteur, dit Plaute, car il commence le combat par ſe rendre maiſtre des jambes & les affoiblir, *Pedes captat primum, luctator doloſus eſt.* On peut ajouſter qu'il ſe rend maiſtre du corps & de l'eſprit pour faire un mauvais uſage de l'un & de l'autre, quand il eſt pris avec excez. Voici ce qu'il en fait, il decouvre les ſecrets du cœur : il trouble la raiſon & la rend capable de faire toutes ſortes de fautes : il produit des querelles : il excite le feu de l'impureté, rend incapable d'affaires, affoiblit la ſanté & les forces, à cauſe des cruditez de l'eſtomac ; enflamme le foye, fatigue les poumons, donne des vertiges à la teſte, produit la goutte, diminuë la veuë, corrompt l'haleine, pourroit les dents, & rend le viſage difforme ; enfin un homme yvre n'eſt plus homme, mais

mais c'eſt un animal qui doit eſtre homme le lendemain ; c'eſt avec raiſon que les Lacedemoniens, pour donner à leurs enfans de l'averſion pour l'yvrognerie, faiſoient paroiſtre devant eux leurs eſclaves yvres, afin que les voyant dans un eſtat ſi horrible, ils euſſent horreur de ce qui les avoit mis dans cet eſtat. Les Carthaginois n'en voulurent jamais permettre l'uſage à leur milice. Les Dames Romaines n'étoient pas moins punies pour avoir bû du vin, que ſi elles avoient eſté convaincuës d'adultere. Pittacus fit une loy, par laquelle il vouloit que ceux qui s'enyvroient fuſſent punis doublement.

Mais auſſi diſons à la loüange du vin, que, quand il eſt pris avec moderation, il recrée l'eſprit, donne une bonne chaleur à l'eſtomac, produit des eſprits vitaux, aide à la digeſtion, fait un bon ſens, & donne de la force. Les Anciens faiſoient conſiſter la moderation du boire dans trois verres. Le premier pour la ſanté : le deuxiéme pour le plaiſir ; & le troiſiéme pour le ſommeil. Le temperament & le beſoin du corps doivent ſervir de regle

pour cette moderation.

Pline dit que Staphilus fut le premier qui mit de l'eau dans ſon vin. Athénée prétend que ce fut Amphiction Roi d'Athenes.

On mit ſur le tombeau de Darius entr'autres éloges celui-ci, qu'il pouvoit beaucoup boire ſans s'incommoder.

Homere nous décrit la Taſſe du ſage Neſtor avec autant de ſoin que le bouclier d'Achilles.

Les Lamas Preſtres du Royaume de Tibet boivent beaucoup de vin le jour de leur jeûne & de leur devotion, pour avoir, diſent ils, la langue plus prompte à dire leurs Oraiſons, & à loüer Dieu à leur mode. Les Peintres repreſentent Bacchus avec des cornes à la teſte, pour montrer la fureur que cauſe le vin dans ceux qui en prennent avec excez. Voici les avis que l'Ecole de Salerne donne en differens endroits ſur les qualitez & pour l'uſage du vin.

Vina probantur odore, ſapore, nitore, colore.

Si bona vina cupis, quinque hæc laudantur in illis.

For-

Fortia, formoſa, & fragantia, frigida, friſca.
Sunt nutritiva plus dulcia candida vina.
Si vinum rubrum multum nimiumque bibatur,
Venter ſtipatur, vox limpida turbificatur.
Gignit, & humores melius vinum meliores.
Si fuerit nigrum, corpus reddit tibi pigrum.
Vinum ſit clarumque; vetus; ſubtile, maturum,
Ac bene dilutum, ſaliens, moderamine ſumptum.

Prognoſtics pour le vin.

Vitis abundantes tunc fundet prodiga fructus,
Cum tua, Vincenti, lux ſine nube, fuit.

Autre.

Urbani ſi clara dies, ſpes optima vini eſt.
* *Credere poſteritas, ſi tam ardua facta recuſes.*
Suſpice, & hæc facient principis ora fidem.

TRADUCTION.

Poſterité, ſi tu fais difficulté de croire de ſi grandes choſes, jette les yeux ſur le Prince qui les a faites ; ſon air ſeul te les rendra croyables.

Ces deux Vers Latins ont eſté faits par Monſieur de Santeüil *veritable Poëte*, pour la Statuë de noſtré Monarque, & pour le piedeſtail où ſes belles actions ſont gravées. Cette penſée a autant de verité que de nobleſſe & de délicataſſe ; noſtre Prince fait voir un exterieur qui répond admirablement bien à la grandeur & à la beauté de ſon ame ; les Etrangers en le voyant au milieu de ſes Courtiſans, le reconnoiſſent pour eſtre veritablement le Roi, ſans qu'il ſoit neceſſaire qu'on les en avertiſſe.

* *Expreſſa tacitum lacryma teſtantur amorem ;*
Gignit amor lacrymas : quis putet, ignis aquas.

TRADUCTION.

Il arrive quelquefois que l'amour caché ſe fait connoiſtre par les larmes qu'il con-

contraint de verſer ; qui croiroit jamais que le feu pût produire de l'eau.

Les larmes de tendreſſe ont autant de douceur pour celui qui les verſe, que de force pour vaincre l'eſprit de la perſonne pour qui elles ſont répanduës. Croyez-moi, Climene, fuiez, ſans vous arreſter, un amant dont les yeux vous parlent d'amour en meſme temps qu'ils verſent des pleurs,

* Aux Prédicateurs.

En blâmant le peché reſpecte le pecheur,
Reſpecte l'heretique en combattant l'erreur. Art. de prêcher.

* Les Centaures, ſelon la Fable, eſtoient moitié hommes & moitié chevaux ; mais comme il n'eſt pas poſſible que deux natures ſi differentes puiſſent eſtre enſemble, compoſer un meſme corps, & vivre ; il faut qu'il y ait quelque verité cachée qui ait donné lieu à cette fiction. Voici ce qu'on en a écrit. Sous le Regne d'Ixion en Theſſalie, une troupe de Taureaux enragez ayant rendu le Mont Pelion inacceſſible, & ravagé tous les environs, le Roi fit promettre une groſſe récompenſe à ceux qui tuëroient ces Taureaux. Au

pied de cette montagne il y avoit un Bourg appellé *Nephele*, il ſe trouva là un nombre de jeunes gens aſſez hardis pour entreprendre cette guerre. Dans ce deſſein ils s'exercerent quelque tems à monter à cheval : car ils n'alloient auparavant qu'en chariot. Quand ils ſe crurent aſſez fermes, & qu'ils eurent bien dreſſé leurs chevaux, ils commencerent à donner la chaſſe à ces Taureaux qu'ils tuërent à coups de traits: & c'eſt ce qui les fit appeller *Centaures* du Grec *Kentin Taurois, tuer les Taureaux.* Ce ſuccez leur ayant enflé le courage, ils devinrent bien-tôt inſolens, & ils voulurent ſe prévaloir de l'avantage que leur donnoit l'adreſſe qu'ils avoient acquiſe : ils ſe tenoient ordinairement ſur la montagne, & la nuit ils deſcendoient de l'autre coſté dans le plat païs, dont ils pilloient tous les habitans, qui n'ayant jamais vû d'hommes à cheval, & ne diſcernant pas aſſez bien les objets dans l'obſcurité, prenoient ces hommes pour des monſtres moitié hommes, moitié chevaux. Comme ils eſtoient tous du Bourg appellé *Nephele*, & que ce mot ſignifie *nubes, nue*, peu-à-peu on bâtit ſur cela la

Fa-

Fable que les Centaures étoient nez d'une nuë & d'Ixion.

* L'hiſtoire eſt le meilleur traité de morale que nos peres ayent laiſſé, parce qu'il eſt fortifié par l'exemple.

* V. vieille fort caduque demandant à un Medecin, s'il croioit qu'elle pût guerir d'une grande maladie qu'elle avoit ; le Medecin lui répondit que, pour ne la point flater, elle mourroit à la chûte des feüilles, elle lui dit auſſitôt : Si cela eſt, je m'arrête à celle de mon Oranger.

* Un pieux Cardinal dit, en jettant au feu des peintures laſcives ; *Pereant tabellæ, ne pereant animæ* : c'eſt-à-dire, J'aime mieux que ces tableaux periſſent que les ames de ceux qui les regarderoient.

Quæ manus obſcœnas depinxit prima tabellas.
Et poſuit caſtæ turpia viſa domo :
Illa puellarm ingenuos corrupit ocellos,
Ne quitiæque ſuæ noluit eſſe rudes.

Propert. l. 2 Eleg. 6.

* Accoûtumez vos enfans à reflechir Sans reflexion on ne connoît point d'ordre, on ne ſçait pas ſe conduire, on eſt dans un continuel danger de

La belle Educ.

s'é-

s'égarer & de ſe perdre. *Mes Enfans*, diſoit un Pere ſage, judicieux, & qui ſçavoit par une longe experience & par une attentive étude du monde, combien les reflexions & l'attention ſont neceſſaires, *mes Enfans, demendez-vous ſouvent à vous-même : Qui m'a mis en ce monde ? Pourquoi y ſuis-je ? Qu'eſt-ce que j'y fais ? Quand en ſortirai-je ? Quel repos y ai-je ? Où ira-je au ſortir ? Que voudrois-je avoir fait, quand je ſerai ſur le point de le quitter ?*

* On pourra mettre dans l'Epigramme ſuivante à la place du Pere Jacobin les noms de P.P.D.C.T.

Un Pere Jacobin Bachelier de Sorbonne,
Penſant bien me la donner bonne,
Me diſoit l'autre jour d'un vrai ton de Pedant ;
Tous les Prédicateurs ne font pas ce qu'ils diſens.
Vous n'avez pas raiſon, dis-je, en le regardant,
D'être de ceux qui les mépriſent ;
Car, ſans aller plus loin chercher de-là les monts
L'exemple de cela, vous l'étes ;
C'eſt vous qui dites vos Sermons,
Mais ce n'eſt pas vous qui les faites

* Ce-

* Célui qui ſoïlicite ſon Juge ne lui fait pas honneur ; car il ſe défie de ſes lumieres, & meſme de ſa probité ; ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injuſtice.

* L.M.A. n'ouvre preſque jamais la bouche qu'aux depens d'autrui ; parce qu'il mange toûjours chez les autres, & médit de tout le monde.

* Rrien n'eſt plus contraire à la bienſéance, que de l'obſerver avec trop d'affectation ; c'eſt s'incommoder, c'eſt s'embaraſſer, pour incommoder, pour embaraſſer les autres.

* *DIALOGUE.*

ISMENIE. EROXANE.

Iſmenie. Je vous trouve toûjours un Livre à la main, Eroxane.

Eroxane. C'eſt l'entretien ordinaire de ma ſolitude, Iſmenie. Je liſois quand vous étes entrée la premiere Scene du I. Acte de la Tragedie du Britannicus de Mr. Racine. J'en étois ſur ce qu'Albine & Agrippine diſent de Neron ; le voici Albine dit à Agrippine.

Neron naiſſant

A toutes les vertus d'Auguſte vieilliſſant,

Agrippine lui répond.

Non, non, mon interêt ne me rend point injuſte;
Il commence, il eſt vrai, par où finit Auguſte;
Mais crains que l'avenir détruiſant le paſſé,
Il ne finiſſe ainſi qu'Auguſte a commencé.

C'eſt-à-dire (comme vous ſçavez) par la cruauté; Agrippine ne ſe trompa pas dans ſes conjectures.

Iſmenie Je me défie toûjours des commencemens; quelque aſſidu, quelque ſage, quelque exact que je voie un homme dans les commencemens de l'exercice qu'il vient d'embraſſer, je n'en tire aucunes conſequences favorables pour l'avenir; parce que j'ai ſouvent remarqué que cette bonne conduite eſt forcée & excitée, ou par l'agrément de la nouveauté, ou par l'envie qu'on a, quelque prix que ce ſoit, de donner une bonne idée de ſoi, afin de ſe mettre dans une ferme poſſeſſion de ce qu'on a eu bien de la peine à acquerir; ou enfin parce qu'on ſe repreſente fort

fort grand le merite de ce qu'on poſſede, ce qu'il y a de défectueux n'étant pas encore connu : mais dans la ſuite on ſe neglige ; parce qu'il n'y a plus de nouveauté, parce qu'on croit n'avoir plus beſoin d'efforts pour être paiſible poſſeſſeur, ou parce que l'uſage & l'habitude rendent mépriſable ou indifferent ce qu'on avoit beaucoup eſtimé avant que de le bien connoître.

Eroxane. Je ſerois bien contente, ſi aprés avoir lû de belles choſes, je trouvois toûjours une Iſmenie pour me faire faire d'auſſi judicieuſes reflexions ſur mes lectures, que celles que je viens d'entendre.

Iſmenie. Vous étes du moins auſſi capable que moi de les faire.

Eroxane. C'eſt à quoi je ne penſe point du tout, je lis ſeulement pour me divertir, & pour m'occuper pendant un certain temps ; mais je ne ſçai point me ſervir de ce que j'ai lû ; quand je n'ai plus le Livre.

Iſmenie. Preſque toutes les femmes diſent comme vous. Une pareſſe naturelle nous empêche de prendre la peine de chercher dans les Livres ce qui ne nous y paroît pas d'abord. Les hom-

mes

mes ſont plus fins que nous ; ils ſçavent faire un meilleur uſage de leurs lectures : auſſi ſe ſont ils mis de telle ſorte en poſſeſſion des ſciences, qu'ils nous ôtent autant qu'ils peuvent tous les moyens de les poſſeder avec eux. Ils ont connu nôtre pareſſe ; mais afin de nous detourner de l'étude, ils ne nous ont pas dit que nous n'avions pas aſſez de diligence pour cela, ils nous ont ſeulement fait accroire que nous n'avions pas aſſez de force d'eſprit pour ſoûtenir les ſciences ; nous avous été aſſez ſimples pour les croire, parce que nous avons été aſſez pareſſeuſes pour ne vouloir pas travailler.

Mad. de là Vigne à l'ombre de Mr. Deſcartes.

Je ſçai que la plus belle & plus forte eloquence
Bien ſouvent ne vant pas un modeſte ſilence ;
Que pour nous la coûtume a fait preſque un devoir
De parler rarement, & de ne rien ſçavoir ;
Et que ſi quelque Dame a pris d'autres maximes,
Elle les doit cacher comme on cache les crimes.

* D.

*D. Rodrigue uſurpateur du Roiaume d'Eſpagne, n'ayant point d'argent pour mettre promptement une armée ſur pied qu'il pût oppoſer à ſes ennemis, reſolut de faire ouvrir un lieu qu'on nommoit *la Tour enchantée*, prés de Tolede, où l'on diſoit qu'il y avoit un tréſor, que perſonne avant lui n'avoit oſé rechercher. Quoi-que ce que je m'en vais rapporer paroiſſe fabuleux, on eſt pourtant forcé de l'admettre pour une verité inconteſtable, à moins que de s'inſcrire en faux contre tous les Hiſtoriens qui ont traité de l'Eſpagne entr'autres *Abulcacim Tariſt Abentariq* qui a écrit en Arabe l'hiſtoire des conqueſtes de l'Eſpagne par les Mores, dont on nous a donné depuis peu d'années une Traduction Françoiſe : il en parle comme ſçavant, ayant été preſent à toute cette expedition, & ayant appris ce que je vous vais dire de cette Tour enchantée de la bouche de gens qui y entrerent. Cette Tour étoit entre deux rochers eſcarpez à demi lieuë au levant de Tolede ; & au-deſſus du rés de la chauſſée, on voioit une cave fort profonde, ſéparée en quattre differentes voutes au tra-

Mr Jordan.

vers

vers d'une ouverture fort étroite entaillée dans le roc, qui étoit fermée par une porte de fer, qui avoit, dit-on, mille ſerrures & autant de verroux. Sur cette porte il y avoit quelques caracteres grecs qui ſouffroient pluſieurs ſignifications ; mais la plus forte opinion veut que c'étoit une prédiction de malheur a celui qui l'ouvriroit. Rodrigue fit faire de certains flambeaux, que l'air de la cave ne pouvoit éteindre ; & ayant forcé cette porte, y entra lui-même, ſuivi de beaucoup de perſonnes. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il ſe trouva dans une fort belle ſalle, enrichie de ſculptures, au milieu de la quelle il y avoit une ſtatuë de bronze, qui repreſentoit le temps, ſur un piedeſtail de trois coudées de haut, qui tenoit de la main droite une maſſe d'armes, avec laquelle elle frapoit de temps en temps la rerre, dont les coups rétentiſſant dans cette cave, faiſoient un bruit épouvantable Rodrigue bien loin de s'effraier, aſsûra ce fantôme qu'il ne venoit pas pour faire aucun deſordre dans ce lieu de ſa demeure, & lui promit d'en ſortir dés qu'il auroit vû toutes les merveiiles de

ce

ce lieu-là, & alors la ſtatuë ceſſa de battre la terre. Le Roi donnant courage aux ſiens par ſon exemple, fit une viſite exacte de cette ſalle, à l'entrée de laquelle il y avoit une cave ronde dont il ſortit une eſpece de jet d'eau qui faiſoit un murmure affreux. Sur l'eſtomac de la ſtatuë étoit écrit en Arabe : *Je fais mon devoir* ; & ſur le dos : *A mon ſecours.* Au côté gauche contre la muraille, on liſoit : *Malheureux Prince, ton mauvais deſtin t'a mené ici* ; & au côté droit : *Tu ſeras dépoſé par des Nations Etrangeres, & tes ſujets ſeront châtiez auſſi bien que toi de tous leurs crimes.* Rodrigue ayant contenté ſa curioſité, il s'en retourna ; & à peine eut-il tourné le dos, que la ſtatuë récommença ſes coups : ce Prince fit refermer la porte, & boucher même l'endroit avec de la terre, afin que perſonne n'y pût entrer à l'avenir ; mais la même nuit on entendit de ce côté-là de grands cris qui précederent un éclat épouvantable, ſemblable à un grand coup de tonnerre, & le lendemain on ne trouva plus la Tour, ni preſque aucuns veſtiges de ce qui avoit rendu cet endroit remarquable.

Frag-

* Fragment de la III. Scene du II: Acte de Moliere Comedien aux Champs Eliſées.

SCENE

CLITANDRE. ANGELIQUE. LISETTE.

Clitandre. Ma chere Angelique ! quel ſujet vous amene ici?

Angelique. Vous aimant autant que je vous aime, & vous ne l'ignorant pas, devez-vous me faire cette demande ? ne devez-vous pas ſçavoir que c'eſt l'amour qui me conduit par tout où vous êtes?

Liſette. Vous marchez donc auſſi ſûrement la nuit que le jour ; car on dit que l'amour porte toûjours un flambeau.

Angelique. Tu es bien ſçavante, Liſette ! mais tu ne ſçais pas encore que l'amour eſt aveugle, & qu'ainſi il ne faut pas ſe fier à ſa conduite ; qu'on le repreſente petit & jeune, parce qu'il n'arrive jamais juſques à l'âge de diſcretion ; que ſa mere eſt fille de la mer, fem-

femme de Vulcain, & Maiſtreſte de Mars, pour nous montrer qu'elle ne lui apprend qu'à exciter des tempêtes, à cauſer des incendies, & à faire des carnages, c'eſt pourquoi il a toûjours produit de grands deſordres dans le monde.

Liſette. Oh que ſi, je ſçavois cela; je ſçai encore qu'il eſt aveugle, parce qu'il porte un bandeau devant les yeux; que, quand il favoriſe quelque amant, il luy donne de ſes vieux bandeaux, dont il peut faire du papier pour écrire des lettres à ſa Maîtreſſe: que des cœurs des malheureux amans, que ſon ardeur a mis en charbons; & qu'il a détrempés avec leurs larmes, il en fait de l'ancre; qu'il lui donne des plumes de ſes aîles pour les écrire, des cendres de cœurs brûlez pour mettre deſſus l'écriture, & de la cire de ſon flambeau pour cacheter les lettres.

Angelique. Qui t'en a donc tant appris; Liſette?

Liſette. Belle demande! qui m'en a tant appris! eſt-ce que la ſervante d'une fille comme vous peut ignorer cela? ..... mais, Mademoiſelle, je vous trouve bien tranquille, vous aimes

mez Clitandre ; il vous aime ; vous n'en épouſerez, dites-vous, jamais d'autre que lui ; vous ſçavez que vous êtes le principal Lot de la Lotterie que Scapin fait pour Monſieur vôtre pere ; vous pouvez par conſequent être l'épouſe de tout autre que de Monſieur ; cependant vous étes là-deſſus dans une indolence qui me ſurprend. Si je vous veux croire, nous paſſerons toute la journée à ne parler que des charbons, du braſier de Cupidon, de ſes plumes, de ſon carquois, & de mille autres babiolles ſemblables qui ne ſont que dans la bouche des poëtes, des amoureux tranſis, & d'autres pareils extravagans.

Angelique. C'eſt toi qui m'en as parlé la premiere, Liſette.

Liſette. C'étoit afin de voir ſi vous étiez encore aſſez déraiſonnable pour negliger vôtre plus importante affaire en faveur de ces ſortes de bagatelles.

Angelique. Scapin m'a dit de demeurer en repos, mon pere m'a dit la même choſe ; c'eſt ce qui me rend tranquille.

Clitandre. Scapin m'a parlé de même maniere.

Liſette Et à moi auſſi.

Ange-

Angelique. Je n'ai donc pas ſujet de m'inquieter. Scapin eſt adroit, & pour pluſieurs raiſons eſt trés-bien intentionné pour nous ; ſa Lotterie l'a mis en eſtat de ſervir efficacement noſtre amour ; je vous dis encore une fois, que je n'ai, ni ne dois avoir aucune inquietude.

Liſette. Je commence à trouver que vous avez raiſon.

Angelique. Il faut, Clitandre, qu'en attendant la déciſion de noſtre ſort, vous vous alliez divertir à la Comedie, pendant que j'irai faire quelque viſite.

Liſette (bas à Clitandre.) Cela vous demande la Comedie ; pour vous défaire honneſtement, parlez de la converſation que nous avons projettée, en voici une occaſion favorable ; comme je ſuis ſûre qu'elle ne vous refuſera pas, je m'en vais faire venir promptement nos gens d'eſprit, & je viendrai avec eux.

* Pour Monſieur de Pomponne.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je diſois, à quoi ſers-tu,
Pauvre & ſterile vertu?
Ta droiture & tout ton zele,

Mr. le Labou-reur.

Tout compté, tout rabatu,
Ne valent pas un feſtu:
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Auſſi-toſt je me ſuis tû:
A quelque choſe elle eſt bonne.

* Il ne faut jamais demander combien il y a d'ennemis; mais où ils ſont, diſoit le Roi A.

* Sur la ſympathie.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
Rodog. Trag. de M. Corn. *S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer*
Par ces je ne ſçai quoi, qu'on ne peut expliquer.

* DIALOGUE.

ADRASTONTE. CORISTARQUE.

Adraſtonte. Seneque que vous aimez tant, Coriſtarque, eſt à ce qu'on dit, admirable, il eſt vrai, quand on le conſidere par parties; mais il laſſe l'eſprit, quand on le lit tout de ſuite; & je

je croi que ſi Quintilien a dit de lui avec raiſon, qu'il eſt rempli de défauts agréables, on en pourroit dire avec autant de raiſon, qu'il eſt rempli de beautez deſagréables par leur multitude, & par ce deſſein qu'il paroiſt avoir eû de ne dire rien ſimplement, & de tourner tout en forme de pointe. *Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio.* Quintil.

Coriſtarque. On a déja fait le meſme raiſonnement ſur Seneque : mais je ne trouve pas qu'il lui ſoit fort deſavantageux ; puiſqu'il ne le blâme que d'eſtre compoſé de parties qui meritent l'admiration, d'avoir des beautez qui ſont en trop grand nombre ; de montrer trop d'eſprit, & de mêler dans ſes diſcours trop de ces pointes qui reveillent agréablement par leur ſurpriſe. De bonne foi, c'eſt avoir grande envie de critiquer, que de faire ces ſortes de critiques; je les regarde pluſtoſt comme des loüanges déguiſées, que comme des cenſures veritables.

Adraſtonte. Celui qui a parlé ainſi de Seneque eſt pourtant d'un trés-bon goût ; ſes ouvrages marquent qu'il connoiſt bien les mouvemens, les differens

replis, & les détours cachez du cœur de l'homme. Je croi qu'on ſe peut fier avec ſureté à ſon ſentiment.

Coriſtarque. Je croi la meſme choſe que vous; c'eſt pourquoi je ſuis perſuadé que la cenſure qu'il paroiſt faire des œuvres de Seneque, n'eſt qu'une maniere de loüer ſpirituelle; car je le croi trop penetrant, & trop équitable pour refuſer à un Auteur, comme celui-ci, la gloire que tant de ſiecles n'ont pû obſcurcir; à un Auteur, dis-je, qui a ſçû faire un ſi agreable mélange de l'utile avec l'agréable; qui a orné d'une infinité de fleurs d'éloquence tant de beaux conſeils pour la conduite de la vie, & tant de moyens pour ſe défendre également contre les douceurs flateuſes de la proſperité, & contre les coups accablans de l'adverſité, enfin à un Auteur qui vous preſente tousjours à la premiere veuë une penſée qui vous rejoüit par ſa beauté, ou qui vous inſtruit par ſa morale.

Adraſtonte. Vous m'excitez extrémement à l'aimer avec vous.

Coriſtarque. En quelque eſtat que vous ſoyez, liſes Seneque, vous y trouverez des inſtructions qui vous convien-

viendront, mais commencez à le lire ſans prévention contre lui, & je ſerai fort trompé, ſi aprés l'avoir lû, vous n'eſtes beaucoup prévenu en ſa faveur. Cette prévention lui ſera glorieuſe, puiſqu'elle aura eſté précedée par la connoiſſance que vous aurés euë de ſon merite.

* Les divertiſſemens ſont aux actions ſerieuſes, ce que le ſel & le vinaigre ſont aux viandes. On ne prend point le ſel à pleines mains, on ne boit pas de pleins verres de vinaigre. Les divertiſſemens nous doivent eſtre ſeulement comme une parentheſe au travail: c'eſt-à-dire, pas trop longs, ſi nous ne voulons pas nous mettre en danger de ne plus entendre les raiſons qui nous doivent engager dans l'occupation. Une parentheſe trop longue empêche de comprendre le fil du diſcours.

* Le talent d'eſtre habile eſt une certaine adreſſe, & je ne ſçai quel genie à part qui conſiſte à ſe bien ſervir de ce qu'on ſçait, & de ce qu'on peut. Les manieres donnent un particulier merite aux choſes qu'on fait & qu'on dit; c'eſt des manieres que vient l'agrément, & c'eſt par elles qu'on impoſe le

plus facilement aux hommes. Il y a une habileté pour ſoi-meſme, & une habileté pour les autres ; ſi vous ſçavez beaucoup, & ſi vous pouvez beaucoup, en voila aſſez pour vous ; mais ſi vous voulez eſtre habile pour les autres, c'eſt-à-dire, trouver le moyen de leur plaire, dites agréablement ce que vous ſçavez, faites agréablement ce que vous pouvez. L'art de ſe faire valoir donne plus ſouvent la reputation, que ce qu'on vaut.

* Les Ambaſſadeurs d'un Roi de Perſe voyant que Zenon ne diſoit mot dans un feſtin, ils commencerent à boire à ſa ſanté, & à lui dire, Seigneur, ſi vous ne nous dites mot, que voulez-vous que nous diſions de vous au Roi, lorſque nous ſerons de retour ? Il leur répondit : Dites lui que vous avez vû un vieillard qui ſçait bien ſe taire à table.

* A ceux qui, pour bâtir, ſe mettent en danger de ſe ruiner.

Voulez-vous poſſeder des jardins, des Palais,
Abattre d'un côté, pour rebatir d'un autre,
Et toûjours conſultant & Manſard & le Noſtre.

Dans de nouveaux deſſeins à grands frais engagé,
Bâtir trente maiſons, & n'eſtre point logé?

* Pluſieurs ne ſçavent pas bien quel fut le combat d'Appellés & de Protogene, & ſont dans l'erreur du commun du monde, qui croit qu'Apellés ayant fait un trait fort délié ſur une toile, pour faire connoiſtre à Protogene que ce ne pouvoit eſtre un autre Peintre qu'Appellés qui l'étoit venu demander, Protogéne avoit fait un trait d'une autre couleur qui fendoit en deux celui d'Appellés; & qu'Appellés étant revenu, il avoit refendu celui de Protogene d'un trait encore beaucoup plus mince. Mais ce n'eſt point-là la verité de l'hiſtoire, le combat fut ſur la nuance des couleurs, digne ſujet de diſpute & d'émulation entre des Peintres, & non pas ſur l'adreſſe de tirer des lignes. Appellés prit un pinceau & fit une nuance ſi délicate, ſi douce, & ſi parfaite, qu'à peine pouvoit-on voir le paſſage d'une couleur à l'aurre. Protogene fit ſur cette nuance une autre nuance encore plus fine & plus adoucie. Appellés

vint qui encherit tellement ſur Protogene par une troiſiéme nuance qu'il fit ſur les deux autres, que Protogene confeſſa qu'il ne s'y pouvoit rien ajoûter.

* O. M. dit de l'hiſtoire ſuivante, qu'elle eſtoit par tout : je lui répondis : afin qu'il ſoit vrai qu'elle eſt par tout, il faut donc qu'elle ſoit ici. Un Archevêque de Cologne paſſant un jour dans un Village accompagné de pluſieurs hommes armez, un païſan ſe prit fort à rire en le voyant ; ce Prélat s'en eſtant apperçû, lui demanda la cauſe de ſon ris ; le Villageois lui dit : Je ris de reſſouvenance, Monſieur ; c'eſt qu'il me ſemble que voſtre Prince ſaint Pierre n'alloit point ainſi en campagne avec tant d'hommes armez, & un ſi grand bruit. Mon ami, lui dit l'Archevêque, je marche ainſi accompagné, parce que je ſuis Duc auſſi-bien qu'Archevêque : je le croi, lui répondit le païſan ; mais ajouſta-t-il, Monſieur, *Si le Duc va en Enfer ; où penſez-vous que ſera alors l'Archevêque* ?

* Chez les Romains, quand on menoit l'epouſée au logis de ſon mari, elle s'arreſtoit à la porte, & n'y entroit point

point qu'elle ne fût tirée par force ; puis, quand ils en vouloient rendre le mari maiſtre, ils la faiſoient aſſeoir ſur le giron de ſa mere, d'où ſon époux la devoit arracher, la fille ſe tenant fortement à ſa mere, & l'embraſſant étroitement ; ce qui ſe faiſoit en memoire des Sabines enlevées par les Romains.

* Democrite diſoit que la verité étoit cachée au fond d'un puits ; & un Allemand a ajouſté depuis dans un de ſes Proverbes, que par malheur encore la corde neceſſaire pour deſcendre dans ce puits s'eſtoit rompuë.

* *DIALOGUE*

ENTRE

LA VERITE' ET LE MENSONGE.

La Verité. D'où viens-tu ?

Le Menſonge. Je viens de corrompre un paſſage de l'Ecriture par la bouche & par la plume d'un Heretique ; je viens de falſifier un Teſtament par les artifices d'un ſcelerat ; je viens de parler par la bouche d'une femme pour

détourner un grand orage qui fût tombé ſur elle, ſi elle eût dit la verité ; je viens de débiter une marchandiſe par la bouche & par les mains d'un Charlatan, en faveur de qui j'ai attiré plus de monde que vous n'en avez, toute Verité que vous eſtes, quand vous parlez par la bouche des Philoſophes.

La Verité. Voila de grands exploits ; mais où vas-tu maintenant ?

Le Menſonge. Je m'en vais chez un Courtiſan qui fait profeſſion d'entretenir les compagnies par ſes diſcours, & qui m'appelle pour donner d l'ornement à ce qu'il ſe propoſe de dire aujourd'hui ; de-là j'irai chez un Auteur qui me demande, pour donner à ſes écrits de certains agrémens, dit-il, qu'il ne trouveroit pas chez la Verſeé; enſuite je me tranſporterai chez un médiſant qui m'appelle pour s'inſinuer plus aiſément dans les eſprits & dans les cœurs ; puis chez un Artiſan qui me croit d'un grand ſecours pour bien débiter ſes ouvrages ; & enfin chez un Hiſtorien pour donner quelque luſtre aux memoires qu'il veut laiſſer au Public.

La Verité. Mais, dis-moi, ne crains-tu point d'être découvert? *Le*

Le Menſonge. Moi ! Non, parce que je me couvrirai de vos habits, & qu'ainſi je me cacherai ſous vos apparences.

La Verité. Qui t'a enſeigné cet artifice ?

Le Menſonge. Vous-meſme, quand vous avés recours à mes fictions, c'eſt-à-dire, aux Fables, & à de certaines figures de Rethorique pour vous rendre plus agréable.

La Verité. Il eſt vrai que je prens quelquefois tes couleurs ; mais remarque que mes fictions ſont toûjours innocentes.

Le Menſonge. Qu'elles ſoient innocentes ou criminelles, je ne m'en ſoucie guéres, mais ſi vous vous cachez ainſi ſous mes dehors, vous ne devez point trouver mauvais, ſi je me cache ſous les voſtres, & ſi je ne vous découvre pas tousjours à ceux qui me demandent de vos nouvelles.

La Verité. Je ne demande pas que tu prétendes me faire connoiſtre ; car tu as cela de propre, qu'on ne te croit jamais moins que quand tu dis la verité. Croi-moi, laiſſe agir la ſimplicité ; car il n'appartient qu'à elle à parler de moi comme il faut.

Le Menſonge. Elle vous rend cependant ſouvent ridicule ; comme, par exemple, quand elle nous manifeſte d'une maniere trop groſſiere ; ou elle vous rend importune, comme quand elle parle de vous mal-à-propos, ou enfin odieuſe aux Grands, quand elle vous découvre à eux à contre-temps, ſans ménagement & ſans prudence.

La Verité. J'avouë que tu es plus adroit à tromper les hommes ; qu'elle ne l'eſt à leur ouvrir les yeux, & voilà ton malheur.

Le Menſonge. Si vous parlez de la ſorte du menſonge quand il trompe, que direz-vous de la verité qui ſe laiſſe tromper.

La Verité. Je te dirai ce qu'on dit de la ſanté qui eſt ſujette à ſe laiſſer corrompre par les mauvaiſes humeurs, & qui enſuite ſe rend plus deſirable.

Le Menſonge. Si c'eſt corrompre les gens que de diſſimuler, ne craignez-vous point ce reproche, quand vous vous expliquez dans vos Propheties & vos Oracles ? car vous dites d'une façon & vous entendez de l'autre.

La Verité. J'en uſe de la ſorte pour punir la curioſité de l'homme quand elle

elle eſt criminelle, au lieu que tes inrentions ſont toûjours mauvaiſes.

Le Menſonge. Croiez-vous qu'elles ſoient mauvaiſes, quand je tâche de reveiller une couverſation qui languiroit ſans moi, quand je cherche de l'eſprit, du jugement, & de la memoire pour faire un bon menteur ; quand je ſuis la reſſource de ceux qui ne pouvant pas ſe ſoûtenir par le merite, tâchent d'en prendre les apparences ? car que feroient les foibles qui n'ont pas une vraye hardieſſe ; ſi je ne leur apprenois à mentir pour s'en attribuer les actions ? que feroient ceux qui ne ſçauroient ſoûtenir une converſation, ſi je ne leur envoyois un menteur agréable qui les divertiſt par les productions de ſon eſprit ? Il y a un jeune Prédicateur qui voudroit bien faire le ſevere en public, pour couvrir plus aiſément le relâchement de ſes mœurs ; que feroit-il, ſi ne pouvant mettre les verités Evangeliques en leur jour, ni les produire dans la ſeverité qui leur eſt naturelle, je ne luy apprenois à les outrer?

La Verité. Voila bien des ſervices, mais cela n'empêche pas qu'on ne te puniſſe, quand tu es déconvert.

Le

Le *Menſonge.* Quelque choſe que vous diſiez, ſoyez aſſurée que le menſonge ne ſera jamais ſi mal traité en ce monde que la verité.

La *verité.* Tu me fais ſoûpirer au ſouvenir des outrages que je ſouffre parmi les hommes : pour les punir, je te permets de les tromper ; tu ne merites pas de leur parler ; mais ils meritent que tu les trompes.

* Il faut bien mépriſer le monde, & avoir une ame extrémement élevée au-deſſus des bien qu'il preſente, pour ſuivre le conſeil que donne Maxime à Auguſte dans la Tragedie de Cinna, quand il dit:

Suivez, ſuivez, Seigneur, le Ciel qui vous inſpire,
Vôtre gloire redouble à mépriſer l'Empire,
Et vous ſerez fameux chez la poſterité,
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur ſuprême;
Mais, pour y renoncer, il faut la vertu même;
Et peu de genereux vont juſqu'à dédaigner

A-

Aprés un ſceptre acquis la douceur de regner.

* Epitaphe des plus ſimples & des plus vrayes : elle a été faite par Gombaud en faveur d'une mere qui lui en demanda une pour ſon fils.

Colas eſt mort de maladie,
Tu veux que j'en plaigne le ſort ;
Que diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas eſt mort.

* On voit tous les jours dans le monde des hommes avec peu de merite, aidez du hazard & de la fortune, ne laiſſer pas d'acquerir de la gloire & faire de grandes actions, ſans en être eux-mêmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un merite diſtingué, mais d'un merite borné : on y voit des braves, mais dont les autres qualitez ne répondent pas à la valeur ; de grands Capitaines, mais hors delà de petits genies, on y voit des eſprits élevez, mais en même temps des ames baſſes ; de bonnes têtes, mais de méchans cœurs : on y voit des ſujets dont le merite, quoi-que vrai, n'a pas le bonheur de plaire, & qui avec tous les

les talens dont le Ciel les a pourvûs, n'ont pas celui de ſe faire aimer : on y voit des hommes qui brillent dans le mouvement & dans l'action, mais que le repos obſcurcit & aneantit ; que les emplois font valoir, mais qui dans la retraite ne ſont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

* *DIALOGUE*

Dans les Champs Elyſées.

THEOPHRASTE. DESCARTES.

Theophraſte. N'étiez-vous pas aſſez connu ; ſans qu'il fût neceſſaire qu'on fiſt, comme vient de faire l'Auteur de vôtre vie, deux gros Volumes pour parler de vous ?

Deſcartes. J'étois beaucoup connu, il eſt vrai, mais je n'étois pas connu tel que je ſuis ; ainſi j'ai lieu d'être auſſi content de l'hiſtoire de ma vie, que ſi en la faiſant on m'avoit tiré d'une profonde obſcurité pour me mettre au jour. J'en ſçai auſſi bon gré à l'Auteur, que vous en devez ſçavoir à celui qui a depuis quelque temps ſi bien parlé de vous, & qui vous a rendu celebre

celebre parmi les plus habiles perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, vous qui n'étiez auparavant en reputation, que parmi les Sçavans de la premiere claſſe.

Theophraſte. Vous voulez parler de mes caracteres; mais je me plains de l'Auteur en une choſe, c'eſt que, pour ménager ma gloire, il ne devoit pas avoir ajoûté des caracteres de ſa façon aux miens; on m'a dit ici qu'on trouve ceux-là d'un ſi bon goût, & ſi conformes aux manieres & aux mœurs de ſon ſiecle, qu'on paſſe ordinairement par deſſus ceux-ci, ſans en rien lire.

Deſcartes. Oh! conſolez-vous, il y a encore dans l'autre monde pluſieurs Sçavans idolâtres des Ouvrages antiques qui vous feront juſtice. Combien ces ſortes de Sçavans ont-ils fait d'efforts pour ſoûtenir les interêts d'Ariſtote, & pour me détruire? Soiez perſuadé qu'ils feront les mêmes efforts pour vous.

Theophraſte. La nouveauté a trop d'agrémens, particulierement dans le lieu où l'on parle tant de vous & de moi, pour donner lieu aux Anciens d'eſperer y avoir autant de credit qu'ils en

avoient de leur temps. Vous-même ſçavez fort bien, quelque choſe que vous diſiez, que vous triomphez, & que vous avez pris le deſſus d'Ariſtote & de tous ſes ſectateurs. Il n'y a point de femme qui ſe pique un peu de ſcience, qui ne ſe faſſe un plaiſir de lire vos Ouvrages, quand même elle n'y concevroit rien. Vôtre : *Je penſe, donc je ſuis*, charme tout le monde.

Deſcartes. Et que dites-vous de mes machines ? Que penſez-vous de la conſtruction de l'homme ?

Theophraſte. Vos reſſorts ſont aſſez bien imaginez. Pour moi qui ai toûjours aimé à moraliſer, je vous avouë que ſi le corps de l'homme eſt une demeure bien artificielle, & d'une trés-difficile conſtruction, il me paroît que l'ame paye bien cher le loüage de cette demeure par les ſoins qu'elle prend pour l'entretenir, & pour lui donner du plaiſir. Le corps eſt comme une maiſon de bouteille, qui engage l'ame à faire de grandes dépenſes, ſans lui apporter autre choſe qu'un fort petit revenu. Le corps lui prête ſes ſens, il eſt vrai ; mais ces ſens ne ſervent ſouvent qu'à la tromper, & à lui faire faire

de

de faux raiſonnemens. Il faudroit regarder le corps comme une maiſon que l'on a par emprunt pour quelque temps, & où l'on ne fait que les reparations qui ſont abſolûment neceſſaires....

Deſcartes. Ah, finiſſons, je vous prie, cette morale.

Theophraſte. Finiſſons donc auſſi la Phyſique ; car j'ai trop d'obligations à Ariſtote, pour prendre parti contre lui, & je vous eſtime trop, pour m'oppoſer à vos ſentimens ; c'eſtoit pour ne me point commettre avec vous ; ni avec lui, que je voulois me ranger du côté de la Morale.

DE THEOPHRASTE.

Theophraſte eſtoit d'Ereſe, & eſtudia ſous Leucippe, ſous Platon, & ſous Ariſtote. Celui-ci ayant remarqué que ſon éloquence avoit quelque choſe de divin, l'appella *Theophraſte*, au lieu de *Tirtame*, qui avoit eſté ſon nom juſqu'alors. Quelque éloquent qu'il fût, il ne laiſſa pas de ſe plaindre un jour de ce qu'en marchandant quelque choſe, une vieille l'appella Etranger. Helas, dit-il, n'ai-je pû éviter pendant tant

tant d'années que je m'applique à bien parler, de me faire remarquer pour étranger par mon langage?

Il ſe plaiſoit beaucoup aux Comedies; Menandre reçût de lui de bonnes inſtructions pour en compoſer.

Il paſſoit pour être trés-affable & trés-officieux.

Il dit un jour à un certain homme taciturne, qui écoutoit ordinairement parler, ſans jamais prononcer une ſeule parole: Si tu es ignorant, tu es trés-ſage de garder le ſilence; ſinon, tu es fou.

Il diſoit 1. Que la plus honnête de toutes les épargnes étoit celle du temps.

2. Qu'il ne faut pas aimer les étrangers pour les éprouver, mais qu'il les faut éprouver pour les aimer.

3. Que la digeſtion ſe fait mieux, quand on eſt couché ſur le côté droit, qu'autrement; & qu'elle ſe fait mal, quand on dort à la renverſe.

4. Que l'utilité de cette vie ne ſera jamais plus grande que ſa vanité.

5. Que l'ouïe eſt l'un des ſens qui donne de plus grandes paſſions à l'ame.

6. Que le fruit des richeſſes c'eſt de ſe montrer magnifique à faire des pre-

preſens, & à recevoir honorablement les étrangers.

7. Que les boutiques des Barbiers ſont des banquets ſans vin.

8. Qu'un Orateur ſans jugement eſt un cheval ſans bride.

9. Que l'ame paye bien le loüage de ſa demeure dans le corps.

Il mourut âgé de 85. ans. Etant prêt de mourir, il dit: Cette vie nous trompe en bien des choſes qu'elle nous repreſente douces ſous le pretexte de la gloire.

Il accuſoit en mourant la nature, de ce qu'elle avoit donné une longue vie aux cerfs & aux corbeaux qui n'en avoient pas beſoin ; au lieu qu'elle l'avoit donnée fort courte aux hommes en comparaiſon du tems qu'il leur faudroit pour connoître tant de choſes qui ſont dans ce monde.

Il nous reſte peu d'ouvrages de lui. Celui qu'on eſtime le plus eſt ſon Traité de differens caracteres des mœurs de ſon ſiecle, particulierement depuis que M. de la Bruyere nous en a donné une Traduction ; cette Traduction & les caracteres des mœurs de nôtre ſiecle que le même Auteur nous a donnez, font un

un Ouvrage d'une ſi grande inſtruction, qu'on ne peut trop le lire. Les huit éditions qu'on en a faites en peu de temps, marquent que le public eſt de mon ſentiment. On peut dire que M. de la Bruyere montre par cet Ouvrage, que les reflexions de ſon eſprit ont produit, qu'il connoiſt à fond l'homme & le monde.

DESCARTES.

René Deſcartes, Seigneur du Perron. Gentil-homme François, eſtoit de Touraine.

C'eſtoit un eſprit fertile, & d'une meditation trés-profonde; auſſi ſe rendit-il trés-habile dans les Mathematiques. Il porta les armes en Allemagne, & en Hongrie; enſuite ayant reſolu de s'appliquer entierement à la contemplation de la nature, il ſe retira en Hollande où il paſſa 25. ans dans cette occupation. D'abord il donna ſes méditations metaphyſiques. Le Pere Rapin dit que l'enchainement de ſa doctrine va à ſon but, que l'ordre en eſt bien imaginé ſelon ſes principes, & que ſon ſyſtéme tout mêlé qu'il eſt d'ancien & de moderne eſt bien arrangé: mais que cepen-

cependant il enſeigne trop à douter, & qu'il diſoit à ſes plus intimes amis que ſa Philoſophie eſtoit un Roman.

Deſcartes veut que, pour ſe défaire des préjugez, on ſe mette une fois dans l'eſprit de douter de tout, pour bien diſtinguer ce qui eſt vrai d'avec ce qui eſt faux. Son principe : *Je penſe, donc je ſuis*, qu'il donne pour la premiere verité évidente & ſenſible, à l'examiner de prés, dit encore le même Pere, a quelque choſe de défectueux. La propoſition : *Je penſe*, devant ſe reduire à celle-ci : *Je ſuis penſant*, c'eſt-à-dire : *Je ſuis, donc je ſuis*; fait un ſens frivole.

Selon lui il n'y a point de ſentiment dans les animaux : ces démonſtrations de joie, d'amitié, d'averſion, de triſteſſe, ces impreſſions de douleur & de plaiſir qui paroiſſent en eux ; ne ſont que les effets d'une eſpece de reſſort qui joüe ſelon que la matiere eſt diſpoſée. Il prétend encore que la chaleur n'eſt pas dans le feu, la dureté dans le marbre, l'humidité dans l'eau ; mais que tout cela n'eſt que l'ame qui trouve le feu chaud, le marbre dur, l'eau humide, par la penſée, & non par ces qualitez

litez qui ne ſont que des chimeres.

Il rejette le ſyſtême dé Ptolomée, à cauſe qu'il eſt contraire à pluſieurs obſervations nouvelles ; il fait la terre immobile, comme Ticho-brahé, & met le Soleil au centre du monde comme Copernic. La terre, à ce qu'il prétend, n'a point de proportion au mouvement, & eſt d'elle-même en repos ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit emportée par le cours du Ciel qui l'environne, & qu'elle ne ſuive le mouvement de ce Ciel, ſans neanmoins ſe mouvoir, de même qu'un homme couché dans un batteau n'eſt point cenſé ſe mouvoir, quoi-que le batteau ſoit emporté par le courant du fleuve, ſur lequel il eſt porté.

Chriſtine Reine de Suede l'ayant fait venir à Stokolm pour avoir le plaiſir de l'entretenir tous les jours à cinq heures du matin dans ſa bibliotheque, il mourut peu de mois aprés en 1650. âgé de 54. ans. Son corps fut apporté en France, & fut mis dans l'Egliſe de ſainte Geneviéve du Mont à Paris, où on lui a dreſſé un éloge funebre.

Liſez ſa vie qu'on a donnée depuis peu en deux Volumes in 4.

* Se-

* Selon Ovide il faut également de la force, du courage, & de l'adreſſe pour faire de nouvelles conqueſtes, & pour conſerver celles qu'on a faites.

Nec minor eſt virtus, quam quærere, parta tueri:
Caſus ineſt illic: hic erit artis opus. Ovid. de art. am. l. 2.

* Un Italien a mis ſous un S. Bruno peint au naturel dans le fond d'une ſolitude. *Il eſt vivant, & il parleroit, ſi ce n'eſt qu'il garde la regle du ſilence.*

* Epitaphe en jeux de mots d'un nommé Proculus tué par une cloche dans un lieu appellé Proculum.

Si procul à Proculo Proculi campana fuiſſet;
Ipſe foret Proculus nunc procul à Proculo.

DIALOGUE.

ELIANIX. LUCIDON.

Elianix. Quand on conſidere le peu de fermeté que vous montrez dans les charges & dans les emplois que vous exercez, on pourroit vous faire la meſme raillerie qui fut faite autrefois à Ciceron.

Lucidon. Apprenez-moi, je vous prie, cette raillerie avant que je vous réponde.

Elianix. Ciceron diſant un jour à Laberius qu'il l'auroit reçû, s'il n'eût eſté logé étroitement : celui-ci pour lui reprocher ſon peu de reſolution dans les affaires d'Etat, lui dit, *vous eſtes pourtant aſſis ſur deux ſieges.*

Lucidon. La réponſe de Laberius étoit ſpirituelle ; mais l'application que vous m'en faites n'eſt pas juſte ; ſi vous réfléchiſſiez un peu ſur ma ſituation, vous connoiſtriez que les differens mouvemens que vous remarquez en moi, viennent des differentes perſonnes de qui je dépens, & auſquelles il faut m'accommoder ; & non pas d'une inconſtance & d'une irreſolution naturelle de mon eſprit. La fermeté ne convient pas tousjours & dans toutes ſortes d'occaſions ; il y a de certaines circonſtances qui la feroient paſſer pluſtoſt pour une opiniâtreté injuſte, que pour une conſtance raiſonnable. Les vertus heroïques ſont extraordinaires, parce qu'elles ne peuvent pas ſe mettre à tous les jours, celle que vous ſemblez exiger de moi eſt de ce nombre. Je ſerois auſſi ferme qu'un

qu'un autre dans mes reſolutions, ſi les affaires n'eſtoient pas ſujettes à de grandes viciſſitudes : il y a de la prudence à changer bien à propos ſes deſſeins, de même qu'il y a de la force à les executer avec intrepidité, quand on les juge neceſſaires, & conformes à l'équité.

Elianix. Si tout le monde vous rendoit aſſez de juſtice pour porter ce jugement de vous, je ne ſerois pas faché comme je le ſuis de vous voir changer ſi ſouvent de ſentimens & de conduite ; mais il y en a tant qui donnent à ces changemens une explication injurieuſe pour vous, que je ne puis en être témoin ſans vous plaindre extrêmement.

Lucidon. Quand on eſt dans l'élevation, on eſt beaucoup regardé, beaucoup examiné, & beaucoup cenſuré : ceux qui ſont au-deſſus des autres doivent tousjours s'attendre à ces trois fonctions du public ; je m'y ſuis attendu ; c'eſt pourquoi ce que vous me dites ne me ſurprend pas. Quelqu'injuſtice qu'on me faſſe, je me conſolerai par mon équité & par ma droiture.

* Sonnet ſur la mort de Monſieur de Luxembourg.

Du fameux Luxembourg la triſte deſtinée
De la grandeur humaine eſt un parfait tableau ;
Puiſque nous l'avons vû dans le cours d'une année,
Faire trembler l'Europe, & reduit au tombeau.

De dix mille lauriers ſa valeur couronnée,
Ne ſe contentoit pas d'un triomphe ſi beau ;
Et ſes vaſtes projets ſur la Flandre étonnée,
Repondoient à LOUIS d'un Empire nouveau.

Cependant il n'eſt plus, & ce foudre de guerre
Si cheri de ſon Roi n'eſt plus qu'un peu de terre ;
Là de tous les humains ſe termine le ſort.

Souvenons-nous au moins conſervant ſa memoire,
Que ſi l'on doit paſſer de la gloire à la mort,

L'on

L'on doit paſſer auſſi de la mort à la gloire.

* Un Ancien diſoit que c'eſt bien ſouvent un tour d'adreſſe, que d'éviter de plaire aux Docteurs. Je ne ſçai pas qui eſt cet Ancien ; je ſçai ſeulement que cette penſée ſe trouve au commencement des Oeuvres de Voiture dans l'Avis au Lecteur. Elle eſt un peu hardie ; puiſqu'il ſemble qu'elle accuſe les Docteurs de n'avoir pas le bon gouſt, & par conſequent, que ce n'eſt pas en leur plaiſant que l'on plaira à tout le monde. Je ne veux point ici m'efforcer à faire voir la fauſſeté de cette propoſition ; je laiſſe ce ſoin à ceux qui y ſont les plus intereſſez, & qui ſçavent mieux que moi dire & ſouſtenir le *contra ſic argumenter.*

* Il faut eſtre Phariſien en fait de remedes ; conſeiller la ptiſanne, & boire du vin.

* Il n'y a que les ignorans qui mépriſent les arts. J'ai dans ma chambre un clavecin de Rukers qui a cette inſcription, *ars non habet inimicum, niſi ignorantem.* Je ne ſuis pas ſurpris de cette injuſtice. Comment voulez-vous qu'on eſtime & qu'on aime les choſes dont

on ne connoiſt pas le merite ? *Ignoti nulla cupido.*

* Le repos des peuples ne peut ſubſiſter ſans les armes, les armes ſans la ſolde, & la ſolde ſans les impoſts. J'ai trouvé que cette penſée (que je croyois d'abord appartenir à celui qui nous l'a donnée en François) eſt de Tacite qui dit, *neque quies gentium ſine armis, neque arma ſine ſtipendiis, neque ſtipendia ſine tributis haberi queunt.*

* Un jeune homme ſe plaignant que ſon épée étoit trop courte ; ſa mere lui dit : Ajoûtes-y un de tes pas. Un ſoldat courageux ne trouve jamais d'armes trop petites, parce qu'il s'approche volontiers de l'ennemi.

* Il vaut mieux eſtre juge entre ſes ennemis qu'entre ſes amis. Pourquoi ? c'eſt qu'eſtant juge entre ſes ennemis, on pourra ſe faire un ami ; mais eſtant juge entre ſes amis, on eſt en danger de ſe faire un ennemi.

* Monſieur Grandin diſoit : que le nom de *Picardie* venoit d'une Enſeigne de S. Quentin, ſur laquelle on avoit dépeint ce rebut, ſçavoir un Suiſſe frapant un moulin de ſa picque avec cette inſcription *picque hardie.* D'autres diſent

ſent que les peuples de cette Province ayant eſté brûlez par les ennemis, & quelque temps aprés pillez, ils diſoient nous ſommes *pis qu'ards*, c'eſt-à-dire, nous ſommes pis que la premiere fois, quand on nous a brûlez, d'où eſt venu le nom de *Picards.*

* Quelqu'un diſoit à un Vieillard dont les cheveux eſtoient gris, & qui les avoit fait peindre de la couleur de ceux des jeunes gens : C'eſt en vain que tu veux tromper les hommes, la mort ſçait bien qu'ils ſont gris. Le Latin dit, *ſcit te Proſerpina canum.* Ce déguiſement eſt un reproche ſecret aux jeunes gens du peu de reſpect qu'ils portent aux Vieillards. Si l'on rendoit l'honneur que l'on doit à la vieilleſſe, elle ne ſeroit pas obligée de ſe cacher. Ce qui eſt ridicule, c'eſt qu'on mépriſe un âge auquel on ſouhaite parvenir.

Canitiem cuncti ſpernunt, cupiuntque videre.

* Une Devote dit à ſon Confeſſeur : J'ai un ſcrupule, c'eſt que vous dormez, & ne m'entendez pas : il lui répondit, qu'elle ſe trompoit ; elle continua un peu aprés : J'ai encore un ſcru-

pule ; c'eſt que vous mentez, car vous dormez.

DIALOGUE.

AGENORQUE. CLEONTOR.

Agenorque. Quelqu'un diſant un jour à Monſieur Voſſius le pere, qu'il ne penſoit pas qu'il y eût rien dans la république des Lettres qu'il ignorat : Vous vous trompez fort, lui répondit-il, je ne ſçai pas le quart des choſes qu'un jeune Miniſtre croit ſçavoir.

Cleontor. Ce que Monſieur Voſſius diſoit d'un jeune Miniſtre ſe peut dire preſque de tous les jeunes gens qui ont quelque teinture des ſciences ; ils s'imaginent, par exemple, au ſortir du College, qu'ils ſçavent tout, quoi-qu'ils n'ayent appris qu'à eſtudier.

Agenorque. C'eſt qu'ils ont ſi peu penetré dans les ſciences, qu'ils ne connoiſſent point ce qu'elles contiennent, ils ne les ont vûës que ſuperficiellement & de loin, en apprenant ſeulement un peu de ce qui ſert à les acquerir, je veux dire un peu de Grec & de Latin ; aprés cela ils croyent eſtre de veritables ſçavans.

Cleon-

Cleontor. Leur préſomption n'eſt pas tout-à-fait blâmable. Ces pauvres enfans voient qu'on ne les a occupez pendant huit ou neuf années de leur premiere jeuneſſe que de Grec & de Latin ; comment ne s'imagineroient-ils pas eſtres habiles, puiſqu'ils ne ſçavent, & n'ont veu que ce Latin & ce Grec? Comment ne croiroient-ils pas que ce qu'ils ont appris eſt de la premiere conſequence, puiſqu'ils y ont employé le premier temps de leur vie ; je veux dire, le temps auquel ils eſtoient par leur flexibilité, & par leur facilité à recevoir les impreſſions qu'on leur voudroit donner, les plus propres à ce qui rend habile homme?

Agenorque. Vous les juſtifiez agréablement dans leur petite vanité.

Cleontor. Dites dans leur petite & innocente vanité. Ils croient eſtre ſçavans, il eſt vrai ; mais n'a-t-on pas aſſez employé de temps pour leur faire croire? Et comment voulez-vous qu'ils reſiſtent à la tentation de ſe croire habiles, puiſqu'ils ont bien appris la ſeule ſcience dont on leur a parlé. Ils ne ſont point ſçavans, il eſt vrai, parce qu'on ne leur a montré que la voye

qui conduit aux ſciences ; mais ils ne ſont pas tout-à-fait criminels en croyant eſtre habiles, parce qu'on leur a donné ſujet de croire par un exercice de pluſieurs années qu'ils l'eſtoient veritablement.

* Le Comte d'Alets paſſant par Lion fut conduit au Lieutenant de Roi, qui lui fit ces demandes : Mon ami, que dit-on à Paris ? Le Comte lui répondit : des Meſſes. Mais quel bruit ? R. Des charrettes. Ce n'eſt pas cela que je demande : Quoi de nouveau ? R. Des pois verds ; Mon ami, lui ajouſta le Lieutenant, comment vous appelle-t-on ? Le Comte lui répondit : Des ſots m'appellent mon ami, & à la Cour on m'appelle le Comte d'Alets.

* Donnez au Précepteur de l'atorité ſur vos enfans ; car s'ils connoiſſent qu'il n'eſt pas le Maiſtre, ils ne ſe ſoucieront point de ſes reprimandes, ils riront de ſes inſtructions ; & afin qu'ils ne perdent point cette autorité, ſi vous avez des remontrances à lui faire, prenez ſi bien vos meſures que vos enfans n'en ſçachent rien.

* Une perſonne recevant le Cordon-bleu du Roi Louïs XIII. & diſant ſelon

lon la couſtume : *Domine non ſum dignus* ; le Roi lui répondit : Je le ſçai bien, mais mon Couſin m'a bien prié de vous le donner.

* Il faut tailler à un ambitieux plus d'ouvrage qu'il n'en peut faire. Un ambitieux tend tousjours à monter plus haut, & il montera en effet, ſi on ne l'arreſte par quelque occupation qui l'écarte, ſans qu'il s'en apperçoive, du chemin qu'il pourroit prendre pour arriver à la fin qu'il s'eſt propoſée. Il faut lui donner plus d'ouvrage qu'il n'en peut faire, afin qu'il n'ait pas le loiſir de travailler à celui qui lui pourroit donner les moyens de parvenir à l'élevation qui fait l'objet de ſes projets ambitieux ; ne laiſſez point prendre de repos à l'ambitieux, ſi vous voulez qu'il ne vous faſſe pas perdre le voſtre.

* Celui-ci eſt un jeune homme étourdi ; celui-là eſt un prodigue : cet autre ne ſe ſoucie de rien, & cet autre enfin ne veut ſuivre aucun des bons conſeils qu'on lui donne ; ne deſeſperons point de leur changement : patience, patience :

Le temps eſt un grand maiſtre, il regle bien des choſes. Sertorius Trag. de M. Corn.

* Deviſe pour un homme élevé de la profeſſion de Pedant à une grande dignité. Un grand arbre.

A virgâ hùc crevit.

* Voici du veritable *Cambyſes* tiré du Livre 3. d'Herodote. Cambyſes voulant ſçavoir ce que les Perſes penſoient & diſoient de lui, le demanda un jour à Prexaſpes, qui lui reſpondit que veritablement on l'eſtimoit beaucoup ; mais que l'on diſoit ſeulement qu'il eſtoit trop ſujet au vin. Cambyſes irrité de cette réponſe, fit venir l'enfant de Prexaſpes, banda ſon arc, tira ſur cet enfant en preſence du pere, & quand il le vit bleſſé à mort, commanda qu'on l'ouvrît, & la fleche s'eſtant trouvée dans le cœur, il ſe tourna avec joye vers Prexaſ-
„pes, en lui diſant ; Prexaſpes, tu es
„témoin que je ne ſuis pas ſi yvrogne
„que le diſent les Perſes ; dis moi, je te
„prie, ſi tu as connu quelqu'un qui tire
„plus droit, & plus ſûrement que moi ?

* Monſieur l'Abbé R. ne ſe trompe pas, quand il dit :

Qu'on voye ici ſur le beau teint des belles
Briller l'eclat de mille fleurs nouvelles ;
Je le croi bien :

Mais

Mais que ſouvent & leurs lys & leurs roſes
Ne ſoient des fleurs ſous leur toilette écloſes,
Je n'en croi rien.

* Demoſthene, qui ne haranguoit jamais que ſelon les regles de ſon art, & aprés s'être fort préparé, ſe voyant un jour rebuté par le peuple d'Athenes, qui ne lui vouloit donner aucune audience, s'aviſa de le prier d'entendre au moins un petit differend ſurvenu entre un homme qui avoit vendu ſon âne, mais non pas, diſoit-il, ſon ombre, dont il diſputoit contre l'acheteur. Les Atheniens ayant prêté auſſi-tôt un grand ſilence pour ecouter ce plaiſant apologue: He quoi, leur dit-il, vous « voulez bien m'écouter, quand je conte « des fables, & vous me fermez la bou- « che, lorſque j'ai à vous dire tant de « choſes qui vous importent; entrant là- « deſſus en matiere, il fit ſervir d'exorde la raillerie qui lui avoit ſi-bien préparé l'eſprit de ſes auditeurs.

* Virgile a dit d'une jeune fille qui veut ſe cacher, mais qui veut être vûë:

Et fugit ad ſalices, & ſe cupit ante videri,

Elle

Elle s'enfuit derriere des ſaules ; mais elle veut eſtre apperçûë avant que de ſe cacher.

Hor. l. 2. Ep. 2. * *Viribus, ingenio, ſpecie, virtute, loco, re.* Voila dans ce ſeul Vers tous les biens qu'un homme peut ſouhaiter. La vertu, la ſanté, l'eſprit, la beauté du corps, la naiſſance & les richeſſes.

* Titres & deſſeins extraordinaires de Livres qui ont eſté imprimez.

Le cœur d'Aaron ; c'eſt-à-dire, un Commentaire allegorique ſur quelques Livres de l'Ecriture.

Les os de Joſeph ; c'eſt une explication des Regles & des Canons pour expliquer la Loy.

Les Reliques de Joſeph ; c'eſt une introduction au Talmud.

Le Jardin des noix ; c'eſt un Livre de Cabale.

La Grenade avec ſa fleur ; c'eſt un Traité des ceremonies anciennes des Juifs qui ne ſont plus en uſage parmi eux.

Les allumettes du feu divin de Pierre Doré.

Le fuſil de penitence pour battre le caillou de l'homme, & prendre le feu avec ſes allumettes.

La

La boutique de l'Apoticaire ſpirituel, par Wichmans ; c'eſt un Recueil de quelques paſſages des Peres.

Le ſoûpirail pour laiſſer évaporer les fumées du vin nouveau des Heretiques, par le Pere Jean David.

L'eſteignoir du flambeau fumeux de l'hereſie, par le meſme.

Le jardin de l'Epoux & de l'Epouſe en deux Parties, où l'on voit la moiſſon de mirrhe & de parfums dans celui de l'Epoux, & le pancarpe de la Sainte Vierge ; c'eſt-à-dire, la cueillette de toutes ſortes de fruits dans celui de l'Epouſe, par le même.

De l'Aſtre qui ne s'eſteint & ne ſe couche pas ; pour dire que l'Empereur d'Allemagne n'avoit ni le droit, ni le pouvoir de donner aux Jeſuites les Abbayes & les biens Eccleſiaſtiques qui appartenoient aux Benedictins, avant que les Luheriens s'en fuſſent ſaiſis, par le P. Hay.

De l'Eclypſe de cet aſtre qui ne s'eſteint & ne ſe couche point, pour marquer la Réponſe au Livre précedent, par le P. Jean Cruſius.

Les encenſoirs fumans des penſées myſtiques.

Le

Le Château du Palais de la Vierge d'amour contenant quarante Chambres revelé de Dieu à Marie Teſſonniere, par le Pere de la Riviere Minime.

Les Tapiſſeries œconomiques tiſſuës du fil de la ſageſſe, par Antoine de la Nativité Auguſtin.

Le Sucre ſpirituel.

Les œufs de Pâques.

Les Roſſignols ſpirituels.

Les ſortileges de la ſageſſe ſacrée.

Les deux Cherubins du Tabernacle, par Jacques le Vaſſeur, pour marquer deux Sermons ſur la Sainte Vierge, par Radbod ſecond Evêque de Noyon.

Le cri de l'Aigle provoquant ſes petits au vol, pour dire quelques Homelies de S. Eloy.

L'aigle qui a fait la poule devant le coq, par Claude Chappuis, pour dire la fuite de l'Empereur Charles-Quint devant François I. à Landrechy.

Eſſais de la Morale Chrétienne & diabolique, par le P. Gilles Gabrielli.

Le *Quare* heretique répondu & refuté par le *Quia* Catholique, par un Auteur Flamand.

Iſocrate a fait l'éloge de Buſiris ; Cardan, de Neron ; Syneſius, de la pauvreté ;

vreté ; Paſſerat de l'aveulement ; Favorin de la laideur & de la fiévre quarte ; Cardan, de la goutte ; Prævidelli de la peſte ; Glaucon, de l'injuſtice ; Eraſme, de la folie ; Lucien, de la goinfrerie ; Heinſius de l'igorance & de la vermine ; Paſſerat & le jeune du Verdier, du rien & du neant, & Sebaſtien Roüillard du brin de paille, ſous le titre, de la magnifique doxologie du fêtu.

Jean le Maſſieux ayant fait une explication morale ſur les O de l'Avent, l'intitula, la douce moëlle & la fauſſe friande des os ſavoureux de l'Avant.

L'Ocean Macro-micro-coſmique, par le Sieur Phil. Jacques Sachs : ce titre ſignifie le rapport qu'il y a entre le mouvement des eaux avec celui du ſang.

La verité du vuide contre le vuide de la verité, par un Auguſtin. Ce Livre eſt contre le Traité de l'équilibre des liqueurs & de la peſanteur de la maſſe de l'air.

Promenade de Richelieu, par le Sieur de S. Sorlin : c'eſt un Livre des Vertus Chrétiennes.

Les trois filles de Job, du P. de S. Jure ; ce ſont les Vertus Theologales.

* Demetrius Phalereus fit acheter à Ptolomée Philadelphe les Originaux des Tragedies de Sophocles, d'Eurypide, & d'Eſchile, dont il paya quinze talens d'argent aux Atheniens, c'eſt-à-dire, plus de trente quatre mille livres ſelon nôtre maniere de compter.

Louïs Choppin eut des Lettres de Nobleſſe pour ſon Livre du Domaine, & mille piſtoles pour la premiere Partie des Coûtumes d'Anjou. L'Amiral de Joyeuſe donna une Abbaye pour un Sonnet, au rapport de Mr. de Belzac. Monſieur le Cardinal de Richelleu, comme je l'ai déja dit, donna à Coletet ſix cens francs pour ſix Vers ; celui-ci fit ces deux ſuivans :

Entret.

Armand, qui pour ſix Vers m'as donné ſix cens livres,
Que ne puis-je a ce prix te vendre tous mes livres ?

Un Dictateur Romain donna de l'argent à un mauvais Poëte qui lui avoit preſenté des Vers, à condition qu'il n'en feroit plus à l'avenir.

La Reine de Suede recompenſa un froid & pitoïable harangueur pour avoir fini.

* On

* On dit de la Cour :

On n'y connoît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuſes faveurs, ſes appas inconſtans;
Mais on ne les connoît, que quand il n'eſt plus temps,

* A ceux que les reſpects humains empêchent de ſuivre le parti de la ſageſſe & de la vertu.

Le monde parle, laiſſez-le parler : les diſcours des foux doivent-ils vous empêcher d'être ſage ? Mais que dira-t-on ? on dira que vous craignez plus Dieu que les hommes ; les plus libertins vous eſtimeront en leur ame, & ſe diront à eux-mêmes que vous avez raiſon.

* Un Prédicateur prêchant devant des Religieuſes le jour de Pâques, & cherchant la raiſon pourquoy JESUS-CHRIST reſſuſcité apparut d'abord aux Maries, dit ingenûment, que c'eſt que Dieu vouloit rendre public le Myſtere de ſa Reſurrection ; & que des femmes ſçachant les premieres une choſe ſi importante, la nouvelle en ſeroit bien-tôt répanduë par tout. On

a dit

a dit malicieuſement : *Si mulieres tacenda non tacent, quomodo dicenda tacerent?*

* On jetta dans les fondemens de l'Egliſe des Jeſuites de S. Louïs que le Roi Louïs XIII. fit bâtir, des medailles ſur leſquelles ces paroles étoient gravées, *Vicit ut David, ædificat tu Salomon.* Il a vaincu comme David, & il bâtit comme Salomon.

* Theophile fit un Livre qu'il dédia au Roi d'Angleterre ; & voyant que ſes amis le railloient de ce que ce Prince n'avoit pas demandé à le voir aprés que ſon Livre lui eut été preſanté, il fit cette Epigramme.

Si Jacques Roi de grand ſçavoir,
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voici la cauſe infaillible :
Aprés qu'il eut leu mon écrit,
Il crut que j'étois tout eſprit,
Et par conſequent inviſible.

*Raïllerie ſur les Anciens de ce qu'ils n'avoient pas pluſieurs choſes commodes que nous avons à preſent.

C'étoient la de plaiſans Heros,
De n'avoir pas, même au mois de Decembre

Des

Des vitres dans leur Chambre :
Ni de chemiſe ſur leur dos.

* Les Sergens n'étoient pas obligez autrefois de ſçavoir lire ni écrire ; mais ils faiſoient verbalement devant le Juge le rapport de leurs exploits ; c'eſt pourquoy nous appellons encore à preſent leurs procedures, *procez verbaux*, du mot Latin, *verbum*, parole.

* Le Lac qui eſt dans le Duché de Vendôme eſt trés-remarquable, en ce qu'il regorge d'eau durant ſept ans, & reſte ſec pendant les autres ſept années, pendant leſquelles on voit des cavernes extrêmement profondes & des précipices effroyables : les paiſans connoiſſent à certaines remarques de la hauteur de l'eau, ſi les ſept années de l'abſence de ces eaux ſeront abondantes ou ſteriles.

* On dit que Demoſthene décrivit ſept fois Thucydide pour le mieux apprendre.

* Pluſieurs Plaideurs ont ſujet de faire la même plainte que celui-ci, quand il dit.

Le monde eſt devenu, ſans mentir, bien
mèchant :

J'ai

J'ai veu que les procez ne donnoient point de peine ;
Six écus en gagnoient une demi-douzaine ;
Mais aujourd'hui, je croi que tout mon bien entier
Ne me ſuffiroit pas pour gagner un Portier.

* J'ai deux choſes à remarquer ſur Saint Malo, dont l'une eſt fort veritable, & l'autre me paroît fabuleuſe, quoy que les gens du lieu me l'ayent donnée pour choſe certaine. La premiere, c'eſt que la nuit on y lâche douze ou quinze gros chiens, qui s'en vont d'abord faire le tour de la Ville ſur les Remparts, & déchirent immancablement tous ceux qu'ils rencontrent ; auſſi avant que de leur permettre de faire la patrouille, on ſonne une cloche pendant quelque temps, pour avertir le monde de leur venuë : ces chiens ſont dreſſez à cela pour garantir la Ville de ſurpriſe ; & c'eſt ce qui a fait dire à quelques-uns que des chiens avoyent la grade de Saint Malo. Ma ſeconde remarque regarde un Corbeau, & une Corneille qui ſont dans cette Iſle, dont le

le nombre n'augmente jamais, lorſqu'un des deux vient à mourir, tous ceux qui ſont aux environs y accourent pour prendre poſſeſſion de la place vacante, comme d'un heritage, & comme ils n'ont pas encore connoiſſance de la Loi écrite, ni du Droit Canon, encore moins de la genealoge de leurs ancêtres, pour le laiſſer aux plus proches parens, il s'allume une guerre entr'eux fort ſanglante ; il en reſte beaucoup ſur la place, quantité de bleſſez, ou de poltrons ſe ſauvent en terre ferme, & enfin le plus fort demeure victorieux & paiſible poſſeſſeur de l'Iſle le reſte de ſes jours A l'égard du ſurvivant, on ne m'a pas ſçû dire ſi, en perdant ſa compagnie, il perdoit ſes droits, & s'il falloit qu'il meſurât encore ſon bec & ſes ſerres avec ſes envieux.

* Il y en a qui ne cherchent à ſçavoir les ſecrets des familles, qu'afin de s'en faire craindre. Juvenal.

Scire volunt ſecreta domus, atque inde timeri.

* Trop de lenteur à déliberer apporte ſouvent prejudice.

Pour ſe conduire ſagement,

Il

Il faut dèliberer avant que d'entreprendre:
Mais il ne faut pas trop attendre;
La fortune n'a qu'un moment
Et c'eſt le tout que de ſçavoir le prendre.
Le temps qu'on perd à raiſonner
A l'execution peut être neceſſaire,
Et je ne ſçavrois pardonner
A qui ne reſout rien, & toûjours délibere.

* On a gueri du Miſerere par un lavement de petit laict, où l'on avoit delayé une once de ſavon.

* DIALOGVE

ARONTE. DORIMANT.

Aronte. Ne craignez-vous pas qu'en voyant vôtre grande bibliotheque, on ne ſe raille de vous, comme ſe railla autrefois un de nos Ambaſſadeurs des Moines de l'Ecurial ?

Dorimant. Je vous répondrai aprés que vous m'aurez raconté l'hiſtoire de cette raillerie.

Aronte. La voici. Un de nos Ambaſſadeurs

ſadeurs aprés avoir vû les bibliotheques de l'Eſcurial en Eſpagne, dit au Comte d'Olivarez, qu'en reconnoiſſance de la bonne chere que Sa Majeſté Catholique lui avoit fait faire, il ſouhaitoit que tous ceux qui manioient ſes finances, s'y comportaſſent comme les Moines de l'Eſcurial dans la bibliotheque dont il les avoit rendus gardiens, parce que poſſedant un ſi grand tréſor, il avoit remarqué qu'aucun d'eux n'eût voulu en faire ſon profit particulier.

Dorimant. Vous vous mocquez donc de moi, Aronte, de ce que j'ai amaſſé quantité de beaux livres dont je ne ſçai pas faire l'uſage. Mais, dites-moi, aimeriez-vous mieux qu'ayant beaucoup de bien, je l'euſſe dépenſé en bonne-chere, en bijoux inutiles, en meubles rares, pluſtoſt qu'en des ouvrages qui ſervent tous les jours à mille Sçavans à qui je les fais voir, & qui ayant trés-peu de bien (ce qui eſt aſſez ordinaire aux Sçavans) n'auroient jamais pû les acheter? Je ne puis me repentir d'avoir acquis ce tréſor. Quoi-que l'éducation qu'on m'a donné ne m'ait pas rendu aſſez habile pour en faire mon profit, je ne laiſſe pas d'en connoiſtre le me-

rite ; & je me conſole de mon ignorance, en permettant aux autres d'en tirer de l'utilité ; & ainſi, croiez-moi, ne me faites point une application odieuſe de voſtre hiſtoire. Elle eſt jolie; mais quand vous la mettez devant mes yeux pour me rendre ridicule, ſoiez perſuadé qu'elle eſt hors de ſa place naturelle.

Aronte. Ne voyez-vous pas que c'eſt pour plaiſanter que je l'ai citée ?

Dorimant. C'eſt à preſent ſelon vous pour plaiſanter, parce que vous voyez que je n'ai pas tort ; mais ç'eût eſté pour m'injurier, ſi je ne m'eſtois pas juſtifié comme je viens de faire. Je vous conſeille, Aronte, de rire plus à propos avec ceux qui ne ſeront pas autant de vos amis que je le ſuis. Ces railleries demandent de grandes précautions ; tel rit en ſe voyant railler, qui garde en ſon cœur une colere dont il ne manquera pas de faire reſſentir les effets dans la premiere occaſion qu'il trouvera.

Aronte. C'eſt-à-dire que ma petite plaiſanterie vous fait mon ennemi.

Dorimant. Point du tout. Je vous connois plus que vous ne penſez, & c'eſt

c'eſt cette connoiſſance qui m'engage à vous pardonner. Je ſçai qu'ordinairement dans vos railleries vous parlez pluſtoſt pour avoir le plaiſir de dire un bon mot, que pour offenſer perſonne. Mais je vous le dis encore, apportez-y de grandes précautions. Je tremble tousjours pour les railleurs, tant je voi de dangers auſquels ils s'expoſent ſans les connoiſtre.

* Eliſabet Reine d'Angleterre diſoit : Mes grands Officiers ſont ſemblables aux veſtemens qui ſont eſtroits la premiere fois qu'on les met, & qui ne s'élargiſſent que trop aprés qu'on les a portez quelque temps. Les grands Officiers s'élargiſſent, mais ce n'eſt qu'en étreciſſant les petits.

* Suidas dit que les Lacedemoniens ſe ſervoient de cette imprécation contre ceux qu'ils haïſſoient : *Pluſt à Dieu qu'il te prenne envie de bâtir* !

* Les difficultez ſont les ornemens des belles actions. Il y a du bonheur à eſtre d'un naturel porté à la vertu, mais il y a de la gloire à forcer ſon naturel à ſuivre la vertu.

Plus l'obſtacle eſt puiſſant, plus on reçoit de gloire.

Et les difficultez dont on eſt combattu,
Sont les Dames d'atours qui parent la vertu.

Monſieur de Corneille dit dans la Tragedie de Rodogune.

Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire,
Pour gagner un triomphe il faut une victoire.

* Lorſque Clovis Roi de France & premier Roi Chreſtien, fut baptiſé à Reims par S. Remy, il trouva tant de monde à cette ceremonie, que le Diacre ne pouvant paſſer à cauſe de la preſſe, pour porter le baume ſacré, on vit deſcendre, à ce qu'on dit, du Ciel une Colombe qui portoit en ſon bec une phiole pleine de ce baume ; c'eſt cette phiole qu'on appelle la Sainte Ampoulle : on s'en ſert pour le Sacre de nos Rois.

Remigius ſacris Regem dum lavit in undis,
Attulit é ſacro criſma Columba Polo.

* Bien des gens ſont plus heureux que ſages. Voici l'origine de ce Proverbe. On dit qu'aprés la diſpute que Neptune

ne & Pallas eurent pour Athenes, Neptune faché d'avoir eſté vaincu, maudit les Atheniens, & leur inſpira de mauvais conſeils. Pallas qui protegeoit ces peuples, ne pouvant changer l'ordre d'un Dieu, y remedia en tournant en bien ces mauvais conſeils, & en les faiſant reüſſir; c'eſt pourquoi on diſoit en proverbe que les Atheniens eſtoient plus heureux que ſages. Madame Dacier ſur Ariſtoph.

Les heureux ſuccez ne ſont pas toûjours précedez de ſageſſe & de prudence; la témerité, la précipitation, la violence, la jeuneſſe imprudence reüſſiſſent quelquefois. Syphax dit dans la Sophonisbe:

Ha! Philon, ſouviens-toi que la fortune eſt femme,
Et que de quelqu'ardeur que Syphax la reclame,
Elle eſt pour Maſſiniſſe, & qu'elle aimera mieux
Suivre un jeune Empereur qu'un autre déja vieux.

Les reüſſites qui ſont ſeulement les effets du bonheur & de la fortune ſont bien plus rares que celles qui ſont les effets de la ſageſſe & de la prudence.

La fortune ſe joüe quelquefois du merite, il eſt vrai ; mais enfin le merite ſe joüe trés-ſouvent à ſon tour de la fortune, & la force à le ſuivre. Bien des gens ſe ſervent de ces mots, de *bonheur*, & de *malheur*, pour ſe juſtifier des reproches qu'on leur fait de leur petite fortune, & de ce qu'ils n'ont pas ſçû ſe conduire dans le monde pour s'en procurer une plus grande. C'eſt l'étoile, diſent ces gens-là, c'eſt l'étoile ; helas ils ont eſté eux-meſmes leur eſtoile ; c'eſt ou leur imprudence, ou leur fierté, ou leur peu de complaiſance, ou quelque autre méchante qualité qui a jetté de mauvaiſes influences ſur leurs entrepriſes & leurs démarches.

* *Cùm bibo vinum, loquitur mea lingua Latinum.*

Quand je bois du vin, ma langue parle Latin, diſoit un Capon.

* Que de gens qui offrent leurs ſervices, quand ils ſçavent qu'on n'en a pas beſoin ! Quand vous eſtes dans la proſperité, ou qu'on vous croit d'humeur à refuſer tout, on vous offre tout :

Parce que mon humeur m'ordonne
De n'emprunter rien de perſonne,

Cha-

Chacun me veut preſter ſon bien.
Nulles mains pour moi ne ſont cloſes:
Et parce que je ne prens rien,
On me vent donner toutes choſes.

L'eſprit d'intereſt eſt bien adroit, il cherche les moyens de ſe rendre obligez, ceux mêmes à qui il ne donne rien; & c'eſt pour cela qu'il offre des ſervices, quand il ſçait qu'on ne les acceptera pas.

* Deviſe pour le grand Guſtave Roi de Suede qui mourut ſur le champ de la celebre bataille de Lutzen aprés l'avoir gagnée. Un Elephant, qui piqué par un Dragon, tombe mort ſur lui, & l'écraſe de ſa maſſe, avec ces paroles:

Etiam poſt funera victor.

Il eſt victorieux même aprés ſa mort.

Plus viſte que l'éclair, plus craint que le
tonnerre,
Portant avecque moi la terreur & la
mort,
J'ai paſſé comme un Mars des rivages du
Nord,
Par tout où m'appelloit la Juſtice & la
Guerre.

L'Allemagne m'a veu briſer comme du verre,
Tout ce qui s'oppoſoit à mon puiſſant effort;
Et mon ſecours fatal lui ſervit de ſupport,
Lorſqu'il ne ſembloit plus qu'elle en eût ſur la terre.

Le plus juſte aux conſeils, le premier aux hazards,
J'ai terni par mes faits le luſtre des Ceſars,
Et rendu l'Univers eſtonné de ma gloire.

Quel ſiecle vit jamais un ſi grand Conquerant?
Vivant j'ai triomphé, je triomphe en mourant,
Et choiſis pour tombeau le champ de la victoire.
** Ædificare domos, & corpora paſcere multa,*
Ad paupertatem proximus eſt aditus,

TRADUCTION.

La pauvreté n'eſt pas éloignée de ceux qui ſont de grands bâtimens, & qui nourriſ-

riſſent un grand nombre de domeſtiques.

C'eſt un dangereux raiſonnement, que de dire, je veux faire de grandes dépenſes, parce que j'ai de grandes richeſſes; la prudence demande, ou pluſtoſt l'inconſtance de la fortune, les revolutions de la vie exigent que les dépenſes ſoient tousjours au-deſſous des biens qu'on poſſede. Sans cette conduite il n'y a point d'œconomie, & par conſequent on ſe met en danger de tomber dans la pauvreté & dans la miſere: que d'exemples nous avons devant les yeux qui nous apprennent qu'il eſt bon de *garder une poire pour la ſoif* ! ce proverbe, quelque trivial qu'il ſoit, enferme un avis d'une grande utilité.

* *Nuncius auroræ priùs ut ſe ſuſcitet ipſum.*
Quàm reliquos, alas explicat ante ſuas:
Gallorum ritu verbi ſic præco, veracis,
Ut moveas alios, tu moveare priùs.

TRADUCTION.

Avant que celui qui annonce l'arrivée de l'aurore excite les autres à ſe lever, il s'excite ſoi-meſme en ouvrant ſes ailes

& leur donnant un mouvement qui marque qu'il eſt éveille. Imitez cet exemple, vous qui prêchés la parole de Dieu; excités-vous vous-meſme à pratiquer les verités que vous annonces aux autres, ſi vous voules qu'ils ſoient fideles à les mettre en pratique.

Ce petit Abbé poudré, qui paroit plus propre à parler dans une ruelle que dans une chaire, eſt-il aſſez ſimple pour ſe perſuader qu'en prêchant avec ſon air coquet, il aura aſſez de pouvoir ſur l'eſprit de ſes Auditeurs pour les porter à pratiquer les Veritez Evangeliques, ces Veritez qui ne demandent que mortification, humilité, détachement de ſoi-meſme? Je ne croi pas qu'il ait cette préſomption; mais il agit de bonne foi, car s'il ne convertit pas les pêcheurs, auſſi ne prêche-t-il pas pour les convertir; il ſonge ſeulement à ſe faire voir, à montrer qu'il eſt joli, qu'il ſçait bien faire un geſte, qu'il a un colet bien tiré, un Rochet orné d'une belle dentelle, & qu'il n'a pas encore oublié les petites fleurs de Rhetorique qu'il a appriſes lorſqu'il eſtoit Ecolier.

* Le Coq eſt le Meſſager de l'Aurore C'eſt un animal domeſtique qui chante

au

au point du jour. Athenée dit que les Sibarites peuples extrêmement voluptueux bannirent tous les Coqs de leur païs, afin qu'ils ne troublaſſent point par leur chant du matin le repos de ceux qui dormoient : quelques-uns ont dit que le chant du Coq fait fuir le Lion, tant il lui donne de peur, cependant la Relation de la Boulaye porte qu'en remontant le Tigris de Baſore à Bagdat, un Coq chantant ſur le Vaiſſeau de quelques paſſagers, au lieu de faire peur a un Lion qui paroiſſoit ſur la rive, il le faiſoit rugir & il l'animoit davantage contr'eux.

* *Cupiditas accipiendorum oblivionem facit acceptorum.*

TRADUCTION.

Le deſir qu'on a de recevoir un nouveau bienfait, eſt cauſe qu'on oublie celui qu'on a reçû.

C'eſt particulierement l'inſatiabilité qui produit l'ingratitude ; parce que l'avidité qu'on a pour les biens qu'on ne poſſede pas, fait compter pour rien ceux qu'on poſſede. Si on n'avoit plus rien

à deſirer aprés ceux-ci, on n'oublieroit pas ceux de qui on les a reçûs. Comme la poſſeſſion en diminuë le plaiſir elle fait auſſi qu'on ne prend plus plaiſir à ſe reſſouvenir de ceux qui les ont donnez ; & ainſi il y aura tousjours des ingrats, parce qu'il y aura tousjours des cœurs inſatiables.

* Quelques-uns des favoris de Philippe Roi de Macedoine, voulant l'exciter à ſe vanger des Grecs, à cauſe qu'ils médiſoient de lui aprés en avoir réçû beaucoup de bien, il leur répondit : je n'en veux rien faire ; car que feroient-ils, ſi je leur faiſois du mal, puiſqu'ils parlent mal de moi, meſme aprés que je leur ai fait du bien ? On ne détruit point du tout le mal que peut faire la médiſance en ſe vengeant du médiſant. La médiſance tombe ſouvent d'elle-meſme, ſi on ne la releve pas par la vengeance. L'indifference que *Trallion* a témoignée, quand on lui a dit que *Perciaſte* médiſoit de lui, a fait croire qu'il eſtoit innocent, parce que la tranquilité d'eſprit eſt la compagne ordinaire de l'innocence ; au lieu qu'une conſcience criminelle eſt ſouvent agitée d'impatiences, de troubles & d'inquietudes.

Hen-

* Henry IV. ne voulut jamais conſentir à la mort de Charles de Valois Comte d'Auvergne qui avoit conſpiré contre lui, la raiſon qu'il en donnoit; c'eſt, diſoit-il, qu'il faut reſpecter le ſang des Rois. Tacite d'Amelot. pol. p. 3.

Dialogue ſur les Abeilles qu'Urbain VIII. portoit dans ſes armes.

Gallus. Le François.

Gallis mella dabunt, Hiſpanis ſpicula figent.

C'eſt-à-dire, ces Abeilles donneront du miel aux François, & elles piqueront les Eſpagnols.

Hiſpanus. L'Eſpagnol.

Spicula ſi figent, emorientur apes.

C'eſt-à-dire, ſi elles piquent, elles en mourront.

Italus. L'Italien.

Mella dabunt cunctis, nulli ſua ſpicula figent:
Spicula nam princeps figere neſcit apum.

C'eſt-à-dire, elles donneront du miel à tout le monde, elles ne piqueront perſonne; car le Roi des Abeilles n'a point d'éguillon.

* Contre le fromage, ſur ſon indigeſtion.

Ca-

Caſeus eſt nequam, quia digerit omnia ſequam.

* DIALOGUE dans les Champs Eliſées.

ARNAUD DE VILLE-NEUVE. BIAS.

Arnaud de Ville-neuve. On a bien fait valoir le bon mot que vous dites, lorſqu'abandonnant tous vos biens qui étoient expoſez au pillage, vous ne laiſſâtes pas d'aſſurer que vous emportiez tout avec vous. On eſt bienheureux quand on a aſſez d'adreſſe pour faire de neceſſité vertu. Vous avez eu ce bonheur, puiſque vous vous étes montré deſintereſſé dans une occaſion, où il vous étoit impoſſible de conſerver aucuns de vos biens, autres que ceux de l'eſprit.

Bias. Si j'étois auſſi deſintereſſé que je le paroiſſois, je ſouhaiterois, pour vôtre réputation, que vous euſſiez été auſſi infaillible Aſtrologue que vous le vouliez paroître.... mais je me dédis de mon ſouhait; car en ſouhaitant honorer vôtre reputation j'intereſſe l'Univers

nivers. Vous ſçavez ce que je veux dire.

Arnaud. Je m'en doute. Vous voulez parler de ma prédiction par laquelle je prétendois que la fin du monde arriveroit vers l'an 1376. Qui eſt-ce qui n'eſt pas ſujet à l'erreur ?

Bias. Ah ! ſi avant que d'aſſurer rien ſur vos calculs & ſur vos ſupputations aſtrologiques, vous aſſuriez qu'ils ſont ſujets à l'erreur, je ne vous blâmerois pas pour vôtre prédiction, mais ....

Arnaud. Mais, nous autres Aſtrologues agiſſons comme les autres Sçavans. Nous ſommes entêtez comme eux de nos ſentimens & de nos opinions. Quoi ! eſt-ce que nous aurons epuiſé nôtre ſanté par une application de pluſieurs années, pour dire que nous ne ſçavons rien avec plus de certitude que ceux qui n'ont étudié que ſuperficiellement ? Le Public ſeroit bien ingrat, s'il ne vouloit pas du moins payer nos peines de quelque credulité.

Bias. Mais les Sçavans croyent-ils eux-mêmes tout ce qu'ils diſent, pour avoir droit d'exiger quelque credulité du Public ?

Arnaud. Ce n'eſt pas au Public à s'in-

for-

former de cela ; c'eſt ſeulement à lui à examiner ſi ceux qui le veulent inſtruire ſont veritablement ſçavans ; & s'il les trouve tels, il doit les croire ſans autre examen.

Bias. En verité ce raiſonnement me fait pitié. Ne ſçavez-vous pas que deux veritables Sçavans ne s'accordent preſque jamais ſur une meſme choſe ? Puiſque cela eſt ainſi, comment voulez-vous le peuple ajouſte foi à deux ſentimens oppoſez ?

Arnaud. Ah ! que vous eſtes incommode avec vos queſtions ! Je croi que c'eſt-là tout ce que vous avez ſauvé du pillage, & tout ce que vous avez apporté ici avec vous.

Bias. Un homme qui ſçait autant de langues qu'on dit que vous en ſçavez à, ce me ſemble, dequoi parler pour répondre à toutes les queſtions qu'on lui peut faire.

D'ARNAUD DE VILLE-NEUVE.

Arnaud de Ville-neuve fut un Philoſophe qui s'appliqua avec tant d'aſſiduité à l'eſtude de la Medecine, qu'il s'y rendit fort recommandable. Il eſtudia

à Paris & à Montpellier, il voyagea en Italie & en Eſpagne pour conſulter tous les Sçavans, & ſe perfectionner davantage dans ce qu'il avoit appris. Il ſe rendit habile dans les langues ſçavantes, principalement dans l'Hebraique, la Grecque & l'Arabique. Il s'imagina que l'Aſtrologie eſtoit ſi infaillible, qu'aprés ſes calculs & ſes ſupputations, il aſſura que la fin du monde arriveroit en 1335. ou 1345. ou 1376. ſelon d'autres.

Selon lui il n'y aura point de damnez que ceux qui donnent mauvais exemple. L'Egliſe condamna cette erreur.

Il fit naufrage ſur la coſte de Gennes en 1310. ou 1313.

DE BIAS.

Bias eſtoit de Prienne Ville de Carie, il vivoit vers la 42. Olympiade, & fut un des ſept Sages de la Grece.

La Ville de Prienne eſtant aſſiegée par Alyattes, il engraiſſa deux mulets qu'il laiſſa aller dans le camp des ennemis; & aprés avoir fait couvrir de bled des monceaux de ſable, il les fit voir

voir à leur eſpion ; de ſorte que les Aſſiegans étant perſuadez que cette Ville ne manqueroit pas ſi tôt de vivres, ils firent la paix avec les Prienniens.

Cette même Ville ayant été priſe dans la ſuite, & tous les habitans faiſant leurs efforts, pour ſauver du pillage tout ce qu'ils avoient de meilleur ; Bias de ſon côté abandonna tout ce qu'il avoit de biens, & ne laiſſa pas de dire qu'il emportoit tout avec lui : Il parloit des biens de l'ame, & non pas de ceux de la fortune.

Se voyant un jour en danger de faire naufrage, & entendant des gens de Marine implorer la miſericorde des „ Dieux : Taiſez-vous, leur dit il, miſe„ rables, de peur qu'ils ne ſçachent que „ vous étes ici. Un impie lui demandant ce que c'étoit que la pieté, il ne répondit rien : & voyant que cet impie murmuroit contre ſon ſilence ; qu'as-tu que faire, dit-il, de ſçavoir ce que c'eſt que la pieté ? cela ne te regarde point.

* S'étant trouvé ſurpris dans une embuſcade dreſſée par Iphicrate Capitaine des Atheniens, & ſes Soldats lui demandant ce qu'ils avoient à faire ; ſon-

gez

gez à vous ſauver, leur dit-il, & moi, je vais mourir en combattant.

Il donna à Amaſis Roi d'Egypte un avis qui tira ce Prince d'un grand embaras. Voici à quelle occaſion. Le Roi d'Ethiopie exigeant d'Amaſis qu'il bût toute l'eau de la mer, à condition que s'il la beuvoit, il gagneroit pluſieurs Villes & Villages ; & la même condition portant que s'il ne la beuvoit pas, il cederoit au Roi d'Ethiopie les Villes de la Contrée Elephantine, il demanda conſeil à Bias pour ſçavoir ce qu'il devoit faire, afin de ne ſouffrir aucun dommage de cette convention ; Bias lui manda de dire au Roi d'Ethiopie, que s'il vouloit qu'il bût toute l'eau de la mer, il falloit qu'il arrêtât le cours de tous les fleuves & de toutes les rivieres qui s'y déchargent ; le Roi d'Ethiopie ſe trouvant dans l'impoſſibilité de faire ce qu'Amaſis lui demandoit, n'exigea plus de lui la même choſe.

Bias diſoit qu'il aimoit mieux être juge entre ſes ennemis qu'entre ſes amis, parce qu'étant juge entre ſes ennemis, il pourroit ſe faire un ami ; mais qu'étant juge entre ſes amis, il étoit

en

en danger de ſe faire un ennemi.

*Lorſque les Anciens vouloient parler d'un faineant, ils diſoient que c'étoit un homme qui portoit les mains dans ſon ſein, *manus habet inſinutas.* Cette remarque ne déplaira pas à M. D. P. lui qui ne peut ſouffrir que perſonne paroiſſe devant lui dans cette faineante poſture.

Apulée. l. 9.

* Si C. H. F. n'avoit point d'orgueil, il ne ſe plaindroit pas tant de celui des autres.

* Cyrus aprés avoir perdu dans le fleuve Gyndis un de ſes chevaux blancs qu'il aimoit beaucoup, ſe vengea de ce fleuve, en le faiſant couper en 360. parties, de ſorte qu'on le pouvoit paſſer ſans ſe moüiller le genou.

Herodote.

* Un Roi d'Angleterre ordonna qu'un méchant Muſicien, dont il ne pouvoit ſouffrir la voix, ſe retirât; & parce que, lorſqu'on lui donna ſon congé, il dit en menaçant, que ce congé coûteroit la vie à beaucoup de perſonnes; le Roi qui en fut averti, croyant qu'il avoit de mauvais deſſeins, le fit venir pour ſçavoir ce qu'il entendoit par ces menaces, il luy dit, que c'eſt qu'il avoit reſolu de ſe faire Medecin;

ayant quelque connoiſſance de la Medecine, & que n'en ſçachant pas plus que de muſique, aparemment il en tuëroit baucoup ſelon les regles. Le Roi le crut (parce qu'il avoit coûtume de parler ſouvent par équivoque) & le renvoya.

* Un Soldat vint dire à Pompée, que pour le venir trouver, il avoit laiſſé ſon cheval au camp de Ceſar : Vous avez plus fait d'honneur à vôtre cheval qu'a vous-même, lui repartit Pompée.

* La fontaine de Cedina à ſept lieuës de Coimbre en Portugal, & engloutit tout ce qui touche ſon eau. Un Gentil-homme Danois ne voulant pas le croire, voulut un jour y faire entrer ſon cheval pour l'abreuver : il s'étoit auparavant précautionné, en lui mettant une corpe au col, & une autre à une jambe qu'il avoit attachées à de gros anneaux de fer plantez dans la terre à quelques pas de cette ſource, mais à peine ce pauvre cheval y fut entré, qu'il fut attiré par cette eau avec une force ſi violente, qu'une des cordes rompit, & l'autre ne retint qu'un pied du cheval qui ſe ſépara du jarret.

* Mar-

* Marforio.

Guillaume, à mon avis, ne ſe porte pas bien;
Il va ſouvent au ſiege, & ne fait jamais rien:

Paſquin.

Ami, vous vous trompez, il n'eſt pas ſi malade;
Chaque fois qu'il y va, il fait une cacade;

* Placet du P. S. au Roi.

LOUIS, nous diſtinguons deux perſonnes en toi;
L'une eſt Louïs; l'autre eſt le Roi,
Le Roi n'eſt que le Roi de France;
Mais qu'eſt-ce que Louis? (j'aſſûre par avance.
Qu'icy tout l'Univers va répondre avec moi;)
C'eſt un grand Homme dés l'enfance
Plus équitable que la Loi,
Plus illuſtre que ſa Naiſſance,
Plus grand même que ſa Puiſſance,
Bon, obligeant, vrai Pere & l'appui de la Foi;
Mais, à propos, d'obligeant, de vrai Pere:

Louis

Louis voudroit-il bien me preſenter au
Roi,
Tous mes amis n'oſent le faire.

* Philippe II. diſoit qu'un Roi étoit comme un Iſſeran, qui paroiſſant aſſis & à ſon aiſe, travaille des pieds, des mains & dela bouche.

* Un Gentilhomme ayant un bien au bord du Rhône, ſur lequel on avoit mis quelques impoſts, il preſenta au Roi ce Placet, pour étre exempt de payer les droits que les Partiſans lui demandoient.

Favorable autrefois aux chanſons de ma
muſe,
Grand Roi tu daignas l'écouter,
Et le doux ſouvenir dont mon ame eſt
confuſe,
L'enhardit encore à chanter.
Tu ſçais que par mes ſoins, & mes ardentes
veilles,
Cet obeliſque ſi vanté,
De ton Regne fameux conſacra les mer-
veilles,
A toute la poſterité,
Quand je gravai ton nom au temple de
memoire;
Tu tiras le mien de l'oubli

Tu

Tu verſas dans mon ſein un rayon de ta gloire,
Dont tout mon ſang fut annobli,
Mais que j'ai bien payé l'excez de cette grace!
Je n'en ſuis que plus malheureux ;
Se piquer d'être noble, & porter la beſace.
Eſt-il rien de plus douloureux?
Le vain titre d'honneur que j'eus tort de pourſuivre,
Ne garantit pas de la faim ;
Je ſçai qu'apres la mort la gloire nous fait vivre ;
Mais en ce monde il faut du pain.
Je n'avois qu'un Domaine au rivage de Rhône,
Qui m'en donnoit pour ſubſiſter :
On veut m'en dépouiller, & me mettre à l'aumône,
Si je n'ai dequoi l'achetre.
J'ai donc tout mon recours à ta bonté ſuprême,
Et ſi l'on nous met en procez,
Pourveu que ton grand cœur le décide lui-même ;
J'en dois peu craindre le ſuccez.
Qu'eſt-ce, en effet, pour toi, grand Monarque des Gaules,

Que

Que des ſables & des graviers?
Que faire de mon Iſle, il n'y croiſt que des
ſaules,
Et tu n'aimes que les lauriers.
Egalement puiſſant dans la paix, dans la
guerre,
Comblé de gloire & de bonheur,
Maiſtre d'un grand Etat, quelques arpens
de terre
Te rendront-ils plus grand Seigneur?
Laiſſe-m'en donc joüir, la faveur n'eſt pas
grande;
Ne me refuſe pas ce bien,
C'eſt tout ce qu'aujourd'huy ce Placet te
demande,
Grand Roi ne me demande rien.

* Le C. D'A. ſe plaint agréablement en cette maniere de l'injuſtice qu'on rend d'ordinaire aux ouvrages des Poëtes pour de legeres fautes qu'on y aura remarquées:

Souvent pour faire en Vers quelque ouvra-
ge nouveau,
On s'alambique le cerveau,
La ſanté ſe trouve épuiſée;
Et pour peu qu'un ſeul mot ſoit rangé de
travers.
Toute la Piece eſt mépriſée.
Qu'on eſt ſot de faire des Vers!

* Le nouveau Chevalier Sancho Pança ayant eſté fort mal-traité dans une avanture de Chevalerie ; D. Quichotte „ pour le conſoler, lui diſoit : Le Che„ valier errant doit eſtre Philoſophe : il „ s'expoſe à tout, & reçoit tout égale„ ment : il s'arme de patience, & ſans „ s'affliger des diſgraces, il ne s'enfle „ pas non plus de ſes proſperitez. Ne „ t'afflige donc point, Sancho ; je t'ai „ déjai dit que dans toutes les profeſſions „ le noviciat eſt tousjours le plus rude. „ La bonne fortune commence à nous „ rire. Mardy, interrompit Sancho, elle „ fait une vilaine grimace en riant, on „ diroit qu'elle rechigne.

* Annibal eſtant banni de Carthage, conſeilla au Roi Antiochus de donner bataille aux Romains ; voyant que ce Roi n'en vouloit rien faire, à cauſe que les entrailles des hoſties ne le vouloient pas, il lui dit : Tu ajouſtes donc plus de foi à ce que te dit une chair morte, qu'à ce que te conſeille un homme ſage.

Nitimur in vetitum ſemper, cupimuſque negatum.

Uxor amatori ſordet ; amica placet ;
Deformis dum ſervatur, formoſa videtur ;
Sic vetitus pulcher creditur eſſe liber.

TRA-

TRADUCTION.

Nous voulons toujours faire ce qui nous eſt défendu, & avoir ce qu'on nous refuſe, c'eſt pour cela qu'un mari aime plus une Maiſtreſſe que ſon Epouſe ; qu'une femme, quelque laide qu'elle ſoit, paroiſt belle & aimable, quand on la garde avec ſoin ; & qu'un livre défendu paſſe pour eſtre un beau livre.

Que de petits livres nous viennent d'Hollande, & que l'on vend bien cher, parce qu'on n'oſeroit les vendre publiquement ! & cependant ces livres n'ont rien de conſiderable que les myſterieuſes circonſtances dont on ſe ſert pour en faire le débit. Leur titre qui promettant quelques médiſances, ou quelques ordures excite d'abord la curioſité, & enſuite le plaiſir qu'on a d'avoir & de montrer qu'on a quelque choſe de rare, font qu'on a du moins autant d'empreſſement pour les acheter, que le Libraire, qui les tire ſecretement de deſſous ſon manteau ou de ſon arriere-boutique, en a pour les vendre.

* Quelqu'un ayant dit à Henri IV. que le Marêchal de Biron joüoit fort bien à la paume ; ce Prince qui avoit découvert

vert la conſpiration qu'il tramoit ſecretement contre ſon Etat, dit : il eſt vrai qu'il joüe bien, mais il fait mal ſes parties.

Henry IV. naquit à Pau le 14. Decembre 1553. & aprés pluſieurs victoires qu'il remporta ſur les Ligueurs, qui ſous prétexte de la Religion prétenduë reformée qu'il profeſſoit, le vouloient empêcher de monter ſur le Thrône de France, il fit abjuration de l'Hereſie dans l'Egliſe de S. Denis entre les mains de Renaud de Beaume Archevêque de Bourges le 25. Juillet 1593. & fut ſacré à Chartres, enſuite aprés quelques Villes priſes il devint paiſible poſſeſſeur du Royaume. Quoique ce Prince euſt autant de bonté que de courage ; cependant il ſe trouva parmi ſon peuple deux monſtres cruels, dont l'un écolier appellé Jean Chaſtel fils d'un Drapier de Paris, le frapa au viſage d'un coup de couſteau ; & l'autre nommé François Ravaillac le poignarda dans ſon Caroſſe au milieu de la Ville de Paris le 14. May à quatre heures du ſoir de l'an 1610.

Le Maréchal de Biron, ou Charles de Gontaut ayant conſpiré, avec le

Duc

Duc de Savoye & les Eſpagnols contre Henry IV. de qui il avoit reçû un trés-grand nombre de bienfaits, fut condamné, comme criminel de leze-Majeſté, d'avoir la teſte coupée ; ce qui fut executé dans la Cour de la Baſtille à Paris le 31. Juillet 1602. Son corps fut enterré dans l'Egliſe de S. Paul, ſes biens furent confiſquez, & la Ducké de Biron eſteinte.

* *Gallinas pingues, Perdices, & Phaſianos*
Divitibus mittis, pauperibuſque nihil.
Mittere perſonæ vis convenientia cuique?
Mitte cibos miſeris divitibuſque famem.

Traduction.

Vous envoyez des Poulardes graſſes, des Perdrix & des Faiſans aux riches ; & vous n'envoyez rien aux pauvres. Voulez-vous envoyer à chacun ce qui lui convient ? vous n'avez qu'à envoyer toutes ces viandes aux pauvres, & ſeulement de la faim aux riches.

On donne plus volontiers aux riches

qu'aux pauvres, parce qu'on eſpere plus de ceux-là que de ceux-ci. On aime mieux ſemer ſur une bonne terre que ſur une terre ſterile & ſans humeur ; parce qu'on prétend recueillir avec uſure ce qu'on aura ſemé ſur la premiere, au lieu qu'on n'attend aucun retour de ce qu'on auroit jetté dans l'autre. Quelque belle apparence qu'on veüille donner à ſa liberalité, il ne faut pas qu'on l'examine de bien prés avec penetration, ſi on veut qu'on n'y trouve point la laideur de l'eſprit d'intereſt.

* *Perdrix* oiſeau excellent à manger, & qui vit à terre ; ſon vol eſt bas, de peu d'étenduë, & fait bien du bruit. Pline dit que la Perdrix voyant l'oiſeleur prés de ſon nid, elle s'approche de lui, comme ſi elle eſtoit foible & laſſe, de telle ſorte qu'il ſemble qu'il ſoit trés-facile de la prendre ; puis quand elle voit qu'il va l'atteindre, elle s'envole un peu plus loin pour l'attirer à elle, & l'éloigner ainſi de ſon nid ; enfin aprés pluſieurs petites volées, quand elle croit qu'elle n'a plus à craindre qu'il trouve ſes petits, elle vole plus loin, ſe cache, & diſparoiſt. Gel-

lius

lius aſſûre que les Perdrix de Paphlagonie ont deux cœurs. On lit dans Athenée que ceux de Samos eſtant deſcendus de leurs Vaiſſeaux auprés du fleuve Siris pour aller à Sybare, furent tellement épouvantez par un bruit que fit un vol de Perdrix, qu'ils ſe rembarquerent ſubitement, & s'enfuirent en trés-grande confuſion. Voici l'origine de la Perdrix ſelon la fable. Perdrix eſtoit neveu de Dedale & inventa la ſcie & le compas. Dedale jaloux de cette invention le précipita du haut d'une tour, & le tua. Minerve le changea en Perdrix ; c'eſt pourquoi elle fait ſon nid en bas, craignant, ſi elle s'élevoit, de ſe mettre en danger d'eſtre précipitée pour une ſeconde fois. Ovid.

* *Le Faiſan* eſt une eſpece de Coq ſauvage, dont la chair eſt fort délicate. Il a les plumes du couvertes, le bec court & crochu, la queuë longue & de diverſes couleurs. Il aime beaucoup les œufs de fourmis. Quelques Etymologiſtes font venir faiſan de *faciens ſanum*, qui fait ſain, à cauſe, à ce qu'ils prétendent, que ſa chair eſt ſaine. Mais d'autres croyent que ſon nom vient du fleuve Phaſis dans la Colchide, d'où

les Argonautes l'apporterent en Grece, & de la Grece il eſt venu à nous. Martial en parle ainſi:

Agriva primùm ſum tranſperta carina,
Ante mihi notum nil niſi phaſis erat.

Le Faiſan eſt bon pour les étyques & les convaleſcens. Voici l'origine qu'Ovide donne de cet oiſeau dans ſes Metamorphoſes. Terée eſtoit un Roi de Thrace qui épouſa Progné fille d'un Roi d'Athenes, & ſœur de Philomele. Etant devenu amoureux de Philomele, il lui fit quelque violence pour contenter ſa paſſion, & enſuite lui coupa la langue, afin qu'elle ne l'accuſaſt pas. Philomele n'ayant plus de langue, traça ſur de la toile avec de la laine toute l'hiſtoire de ſon malheur, & l'envoya à ſa ſœur Progné. Celle-ci, pour la venger, égorgea ſon propre fils Itys, & le donna à manger à Terée ſon pere, puis lui montra la teſte. Quand Terée connut cette cruauté, il entra dans une telle fureur, qu'il pourſuivit l'épée à la main Progné; mais il fut changé en huppe, Progné en hyrondelle, Itys en Faiſan, & Philomele en roſſignol.

* On

* On ne doit uſer des recreations, qu'autant qu'on en a beſoin pour la ſanté, de meſme qu'on n'uſe du ſommeil qu'aprés qu'on s'eſt fatigué le long du jour. *Ludo & joco uti quidem licet, ſed ſicut ſomno cæteriſque, cùm gravibus ſeriiſque rebus ſatisfecerimus.* Celui qui fait la principale affaire des divertiſſemens, n'aura jamais qu'un eſprit de bagatelles. *Brixion* perd ſon bien, demeure tousjours dans la baſſeſſe, ne peut remplir aucun emploi qui demande de l'application; pourquoi? c'eſt qu'il ne ſonge qu'à ſe divertir; auſſi-toſt qu'il eſt ſorti d'un plaiſir, il ne penſe qu'à rentrer dans un autre. Il a quelquefois eſté aſſez heureux pour ſe trouver dans de certaines ſcituations, où il auroit pû s'élever, & faire fortune; mais elles ne lui ont eſté d'aucune utilité, parce que l'avidité qu'il a pour les divertiſſemens lui a fait perdre l'avantage que l'aſſiduité & l'exactitude y font trouver, & l'a enfin obligé de demander à ſe retirer, de crainte qu'il avoit qu'on ne l'obligeât honteuſement à le faire.

* Auguſte ſe trouvant un jour aſſis entre Horace & Virgile, dit qu'il eſtoit bien à plaindre de ſe voir entre

les larmes & les ſoupirs. Auguſte faiſoit cette plainte pour plaiſanter ſur la fiſtule lacrymale d'Horace, & ſur l'aſtme de Virgile.

Horace Poëte Latin eſtoit de Venoſe dans la Baſilicate au Royaume de Naples. Il eſtoit fils d'un affranchi Sergent: d'autres diſent d'un Carchutier. Nous avous de lui cinq livres d'Odes, deux de Satyres, deux d'Epiſtres, parmi leſquelles nous comprenons l'art poëtique. On admire dans ſes Ouvrages ſes ſentences frequentes & bien placées, ſes figures hardies, ſes expreſſions heureuſes, la délicateſſe, la politeſſe & la netteté de ſon langage, ſon Latin exquis, ſes beaux portraits, ſes Epithetes juſtes, & une infinité de graces & d'agrémens qui ſe font ſentir particulierement aux bons connoiſſeurs. Un mal d'yeux dont il eſtoit incommodé, donna occaſion à Auguſte de dire le bon mot qui fait le ſujet de cette penſée. Il naquit le deuxiéme jour de Decembre 688. & mourut l'an de Rome 744. Il eſtoit ſi agréable dans la converſation, qu'Auguſte l'appelloit *homuncionem lepidiſſimum*. Mecenas le combla de bienfaits ; il fit cette Epigramme pour lui.

Ni te viſceribus meis, Horati,
Plus jam diligo, tuum ſodalem
Ninnio me videas ſtrigoſiorem.

Mon cher Horace, ſi je ne t'aime déja plus que mes entrailles; je veux que tu me voyez plus ſec & plus maigre que Ninnius.

Il faut remarquer que Ninnius dans ce temps-là eſtoit un Poëte ſec comme une allumette.

Virgile Prince des Poëtes Latins étoit d'Andes au Territoire de Mantouë. Il naquit le 15. Octobre de la 684. année de la fondation de Rome; nous avons de lui trois Ouvrages conſiderables, ſçavoir dix Eclogues, quatre Livres de Georgiques, & l'Eneide en douze Livres: tous les Sçavans avoüent qu'il fait paroiſtre dans ſes Poëſies un gouſt admirable pour le naturel, un jugement exquis pour l'ordonnance, & une delicateſſe incomparable pour le nombre & l'harmonie de la verſification. Il mourut à Brindes âgé de 51. an.

* Periclés eſtant prés de mourir & ſes parens & ſes amis parlant avec éloge en ſa preſence de ſes trophées & de ſes conqueſtes: lui ſe levant un peu en

Plutarq. ſon ſeant, les reprit de ce qu'ils lui donnoient des loüanges communes à pluſieurs, & fondées pluſtoſt ſur la fortune que ſur la vertu ; & qu'ils omettoient ce qui lui eſtoit particulier, & qu'il eſtimoit le plus, ſçavoir qu'il n'avoit jamais eſté cauſe qu'aucun Citoyen euſt porté le deüil.

Plutarq. * Quelqu'un ayant eſté interrogé par Molpagoras, Seigneur d'Idonie, pour ſçavoir quelle choſe il avoit veu de plus extraordinaire ; il répondit, un vieux Tyran. Il eſt bien difficile d'eſtre haï, envié, & de vivre long-temps. Tous ceux qu'on a pour envieux & pour ennemis ſont autant de gens qui ne demandent que la perte de celui qu'ils envient & qu'ils haïſſent. Comment un Tyran qui ſe voit dans une place qui ne lui appartient pas, & entouré d'autant d'ennemis qu'il a de ſujets, peut-il eſperer y demeurer long-temps ? la crainte qu'il leur inſpire eſt la ſeule choſe qui les retient, & eſt en meſme temps ce qui les anime le plus contre lui, & enfin à force de ſe faire craindre, il ſe fera tant haïr, que la haine l'emportant ſur la crainte, ils feront leurs efforts pour n'avoir plus ſujet de craindre.

*Une

* Une glorieuſe playe eſt une bouche qui dit à tous le monde la gloire de celui qui la porte. Les playes les plus glorieuſes ſont celles qu'on ſouffre pour la défenſe de la juſtice & de la verité, & non pas celles dont on s'eſt laiſſé couvrir pour contenter ſon orgueil, ſa débauche, ſon amour propre & ſon ambition. Ce jeune étourdi qui inſultant ſans raiſon un honneſte homme, en reçoit quelque bleſſure, ſe trompe fortement s'il prétend en faire parade, comme d'une preuve de generoſité & de vaillance. Cette playe eſt une bouche qui dit à tout le monde que celui qui la porte eſt une jeune fou, qui n'a point d'autre loi dans ſes actions que la violence, le deſordre, l'inſolence & la brutalité.

* Si T. L. F. étoient de bonne foi, n'en diroient-elles pas autant que celle-ci, quand elle dit ? Quelque mine qu'on « faſſe, on eſt toûjours bien aiſe d'être ai- « mée: ces hommages à nos appas ne ſont « jamais pour nous déplaire. Quoi-qu'on « en puiſſe dire, la grande ambition des « femmes eſt, croïez-moi, d'inſpirer de l'a- « mour. Tous les ſoins qu'elles prennent « ne ſont que pour cela ; & l'on n'en « voit

„voit point de ſi fiere, qui ne s'applau-
„diſſe en ſon cœur des conqueſtes que
„font ſes yeux.

Seneq. * Les Hyperboles ramenent l'eſprit à la verité par le menſonge, en faiſant concevoir ce qu'elles ſignifient, à force de l'exprimer d'une maniere qui ſemble le rendre incroyable: *In hoc hyperbole extenditur, ut ad verum mendacio venias.*

* La terre qui eſt la meſme pour tout le monde, s'ouvre également pour le pauvre & pour les enfans des Rois.

Od. 18. Hor. l. 2.

Æqua tellus
Pauperi recluditur,
Regumque pueris.

* U. G. demandant à un Païſan qui venoit de la place, ce qu'on y diſoit de lui; il répondit qu'il n'en avoit entendu dire ni bien, ni mal: auſſi-toſt U. G. lui fit donner des coups de bâton, & cin-
„quante écus, lui diſant: Tu pourras à
„preſent dire du bien & du mal de moi.

L. 10. c. 3. * Les Anciens ont feint que l'Aigle eſtoit le *porte-foudre* de Jupiter; ſelon Pline, cette fiction eſt fondée ſur ce qu'on avoit obſervé que l'Aigle eſtoit le ſeul des oiſeaux que la foudre épargnât.

* La

* La honte & la pudeur ſont la garde la plus ſure que l'on puiſſe donner à l'honneſteté des femmes.

P
L. 2.
Eleg. 6.

Quam peccare pudet, Cynthia, tuta ſat eſt.

* Il n'eſt pas ſi fâcheux de n'avoir point eu de biens, qu'il eſt rude d'eſtre privé de ceux qu'on a poſſedés. Quand on n'a rien, l'eſprit eſt ſeulement en inquietude, mais quand on perd ce qu'on a, il tombe dans le deſeſpoir. Il eſt plus ſenſible d'eſtre privé des commoditez de la vie, quand on les a euës, qu'il ne l'eſt de ne les avoir jamais gouſtées. Parce qu'elles ſont devenuës comme naturelles à l'homme par l'habitude qu'il s'eſt faite de les gouſter, & qu'ainſi les lui oſter, c'eſt violenter ſa nature, c'eſt l'arracher à lui-meſme. Xenoph.

* Plus je fais attention ſur la prévention qui regne dans le monde, plus je trouve que ce que diſent les quatre Vers ſuivans eſt trés-vrai.

Tous les diſcours ſont des ſottiſes,
Partant d'un homme ſans éclat;
Ce ſeroit paroles exquiſes,
Si c'eſtoit un grand qui parlât.

* Pro-

* Prodige. L'an 1665. au mois d'Octobre, une femme Turque enfanta dans la Citadelle d'Athenes un épouvantable monſtre qu'elle avoit conçû depuis neuf mois : quand il vint au monde, il ſauta auſſi-toſt en terre, & commença à marcher ; à crier, à marmoter certains mots qui approchoient de l'aboyement d'un chien : il avoit les oreilles de liévre & droites ; un muſeau qui reſſembloit à celui d'un Lion ; ſes yeux étinceloient, deux groſſes dents lui ſortoient de la bouche, ſes pieds paroiſſoient comme ceux d'un enfant, & ſes mains eſtoient comme celles d'un griffon ; à peine pouvoit-on diſcerner ſon ſexe. Le Vaivode & le Cadis, c'eſt-à-dire, le Gouverneur & le Juge de la Ville allerent le voir trois jours aprés ſa naiſſance, & porterent ſentence de mort contre lui, ordonnant qu'on feroit une grande foſſe, & qu'aprés y avoir eſté jetté on la rempliroit de pierres ; ce qui fut executé le 8. d'Octobre. Monſieur Fouchon Chirurgien François demeurant pour lors à Athenes, pria ces Meſſieurs de lui laiſſer embaumer ce corps monſtrueux, afin de l'envoyer en France ; qu'ils lui refu-

refuſerent, diſant que c'étoit un Diable, & qu'il n'en falloit pas conſerver la memoire, ni même s'approcher de la foſſe où il étoit, & que tous les Turcs fuioient comme un écueil dangereux.

* Armide fait une plainte que P. F. ont ſujet de faire auſſi-bien qu'elle ; la voici.

De mes plus doux regards Renaud ſçut
ſe défendre,
Je ne pûs engager ce cœur fier à ſe ren-
dre,
Il m'échapa, malgré mes ſoins,
Sous le nom du dépit l'amour vint me
ſurprendre,
Lorſque je m'en gardois le moins.

* *Corrompre l'eſprit d'un Prince, c'eſt empoiſonner une fontaine publique.*

* Diogene mit cette inſcription au bas d'une Venus d'or que la courtiſanne Phryne avoit conſacrée au temple de Delphes. *Ex Græcorum intemperantiâ.* L'ouvrage de l'intemperance des Grecs.

* Si la neceſſité contraint de faire la guerre, il faut cependant regarder la paix.

paix comme ſa fin. *Pacem debet habere voluntas, bellum neceſſitas.*

S. Aug.

* Deviſe pour montrer que toute la gloire d'une perſonne dépend de la faveur d'une autre. Un Cadran que le Soleil éclaire.

Aſpice, ut aſpicier

Regardez-moi, afin que je ſois regardé.

* La Reine Eliſabeth aprés avoir remarqué toutes les galanteries que Villa Mediana faiſoit dans les Tournois, lui dit un jour qu'elle vouloit abſolument connoître ſa Maîtreſſe. Villa Mediana s'en défendit quelque temps ; mais enfin cedant à ſa curioſité, il lui promit de lui en envoyer le portrait. Le lendemain il lui fit donner un paquet ; la Reine n'y trouvant qu'un petit miroir, & s'y voyant elle-même, comprit auſſitôt l'amour de l'Eſpagnol.

* Les Loirs ou Marmotes ſont une eſpece de gros rats qui reſſemblent un peu aux lapins. Ils ont deux proprietez aſſez ſingulieres ; la premiere, c'eſt qu'ils dorment ſix mois de l'année, d'un ſommeil ſi profond & ſi continuel, qu'on peut les prendre dans leurs tannieres, & les tranſporter par tout, ſans

ſans les éveiller ; & la ſeconde, c'eſt qu'ils rempliſſent leurs maiſons ſoûterraines de foin pendant l'Eté, afin d'y être plus chaudement l'Hyver ; & pour faire moins de voyages, aprés que l'herbe qu'ils ont coupée ou arrachée eſt ſéche, un de ces animaux ſe couche ſur le dos, les autres le chargent tant qu'il en peut embraſſer avec ſes quatre jambes, aprés quoi ceux-ci le prennent par la queuë, & le traînent juſqu'à la porte de la tanniere ; & c'eſt ce qui fait que la plûpart de ces animaux ont le dos tout pelé.

*Recit inſtructif de l'entretien qu'eut le P. S. avec un Seigneur qui lui demandoit ſon credit auprés du R. P. de la Chaiſe pour obtenir quelque Benefice.

Il me diſoit un jour, ma foi je ſuis fort aiſe,
De vous voir ſi connu du Pere de la Chaiſe ;
C'eſt un homme d'honneur, & qui ſert bien les gens ;
Si vous lui preſentiez mes deux derniers enfans,
Il leur feroit pleuvoir les Mitres ſur la tête ;

Mon-

Monſieur, lui répondis-je, il eſt affable honnête,
Bien faiſant; mais jamais il n'offre ſa faveur,
Qu'a ceux dont il approuve & l'eſprit & le cœur,
Point de fauſſe vertu, point d'eſprit de cabale,
Un ſaint zele, & ſur tout une ſage morale,
Comme c'eſt ce qu'il a, c'eſt ce qu'il veut qu'on ait.

* Dans le temps que Thomas Morus étoit Chancelier, il avoit accoûtumé de s'aſſeoir en un baluſtre pendant la Meſſe, & ſa femme devant un pûpitre un peu plus bas; mais parce que le pûpitre étoit hors de veuë, ſi-tôt que la Meſſe étoit achevée, l'Ecuyer ſe preſentoit à elle & lui diſoit; Madame, Monſeigneur s'en eſt allé. Ce grand homme ayant été enſuite démis de ſa Charge, le premier jour d'aprés qu'il oüit la Meſſe avec ſa femme; pour lui témoigner ſa diſgrace, il fit lui-même l'Office de l'Ecuyer, en diſant comme lui: „Madame, Monſeigneur s'en eſt allé.

* Un General eſt le cœur d'une armée,

mée, il doit mourir le dernier. Strada a dit ce bon mot en Latin avant celui de que je l'ai appris en François. Voici les termes de Strada dans ſes guerres de Flandres Dec. 2 l. 3. *Quaſi non magis corbi in homine, quam imperatori in exercitu noviſſimum mori datum ſit.* La gloire d'un General eſt de conſerver le bien public ; la conſervation du bien public dépend de celle du General ; il eſt donc de la gloire de celui-ci de ne ſe pas expoſer. Un General ſe glorifiant de ſes bleſſures : J'aurois " honte, lui dit un autre General, ſi " j'avois été bleſſé en ta place.

* Un Pape ayant fort entendu parler d'un Evêque de Marſeille, comme d'un homme d'une profonde doctrine, ſouhaita le voir ; mais lorſqu'il fut en ſa preſence, & qu'il remarqua qu'il n'avoit aucun exterieur, qui répondît à ſa réputation, il dit : *Minuit præſentia famam*, que la preſence avoit diminué la renommée. L'Evêque voyant qu'il étoit mépriſé, à cauſe de la difformité de ſon corps, lui dit : *Ipſe fecit nos, & non ipſi nos.* C'eſt Dieu qui nous a fait, nous en nous ſommes pas fait nous-mêmes. La beauté du corps n'eſt

n'eſt pas une preuve de la beauté de l'eſprit. Combien voyons-nous de belles perſonnes qui, comme des ſtatuës, n'ont qu'un bel exterieur, ſans aucun raiſonnement ? Au contraire, combien de perſonnes dont le corps eſt diſgracié, mais dont l'eſprit brille au milieu des difformitez de leur corps, & qui peuvent dire par conſequent, qu'ils reparent, par la beauté de leur eſprit, la laideur de leur viſage.

Ingenio forma damna rependo mea.

Quelque choſe que diſent les Phyſionomiſtes, on ſe trompe trés-ſouvent, quand on prétend juger de l'interieur de l'ame par les apparences du corps, *Frons, oculi, vultus ſæpè mentiuntur.*

* On ne ſe ſoucie point de ſa vie, quand on ſe ſoucie de la gloire. Les grands hommes riſquent tout pour acquerir de la gloire, parce que c'eſt en elle ſeule qu'ils font conſiſter toute la grandeur. Annibal aprés quelque victoire diſoit à ſes ſoldats :

Partagez entre vous le gain de la victoire,
Tout le fruit que j'en veux eſt celui de la gloire.

* Les

* Les Ambaſſadeurs de Troye étant venus, apres tous les autres, faire leurs complimens à Tybere ſur la mort de ſon fils Druſus : Tybere leur ſçût mauvais gré de ce qu'ils avoient attendu ſi long-temps à s'acquiter de ce devoir ; & pour les mortifier, il les complimenta ſur la mort d'Hector qu'ils avoient perdu depuis mille ans.

* Un Soldat Romain avoit un procez ; il pria Auguſte de le proteger, l'Empereur lui donna un de ſes Courtiſans pour le conduire chez les Juges. Le Soldat fut aſſez hardi pour dire à Auguſte : Je n'en ai pas, Seigneur, uſé de la ſorte à vôtre égard, quand vous étiez en peril dans la bataille Actiaque, moi-même j'ai combattu pour vous : en diſant ces mots, il découvrit les bleſſures qu'il avoit reçûës. Ce reproche toucha tellement Auguſte, qu'il alla lui-même au barreau defendre ce Soldat. Si Auguſte eût paſſé pour avoir moins de clemence, ce Soldat n'eût peut-être pas eu tant de hardieſſe. C'eſt la diſpoſition d'eſprit des Grands, qui d'ordinaire ſert de regle pour la conduite de ceux qui les approchent. On tremble toûjours devant ceux qui ſont cruels ;

on

on ſe fait un plaiſir de voir ceux qui ſont affables ; on va volontiers auprés de ceux qui ſont bons ; on obeït avec joye à ceux qui commandent avec douceur.

* Le Cardinal d'Eſté ayant donné à ſouper au Cardinal de Medicis : aprés le repas ils ſe mirent à joüer à petite prime : le Cardinal de Medicis alla de dix mille écus : l'autre gagnoit ; mais il jetta ſes cartes ſans les montrer, comme s'il eût perdu. Un de ſes Gentilshommes lui dit aprés le jeu, qu'il avoit gagné : je le ſçavois bien, répondit-il ; mais je ne l'avois pas prié à manger pour gagner ſon argent, ni pour lui faire payer ſon écot.

* Les Philoſophes d'Eſpagne diſent, qu'un homme qui parle peu & à propos, peut ſe rendre fort recommandable avec un merite mediorce.

* La generoſité eſt de toutes conditions ; on voit des gens dans une fortune fort malheureuſe qui ont de trés-beaux ſentimens. Il y a dans la vie de l'Amiral Châtillon un trait merveilleux, qui eſt une preuve inconteſtable de cette maxime : il étoit allé entendre la Meſſe dans l'Egliſe des Peres Jacobins le

le jour de S. Dominique, un pauvre vint lui demander l'aumône dans le temps qu'il étoit le plus occupé à ſes prieres ; il fouilla dans ſa poche, & donna à ce pauvre un grand nombre de pieces d'or ſans les compter, & ſans y faire reflexion. Cette groſſe aumône ebloüit le pauvre, & en demeura tout ſurpris : il étoit fort homme de bien, comme il le parut aſſez à ce qu'il fit. Il attendit M. de Châtillon à la porte de l'Egliſe, & quand il vint à ſortir: Mon-« ſieur, lui dit-il, en lui montrant ce qu'il « avoit reçû de lui, je ne ſçai ſi vous avez « eu l'intention de me donner une ſi « grande ſomme ; mais ſi cela n'eſt point, « je ne veux pas en profiter : ce procedé « ſurprit M. de Châtillon, & regardant le pauvre avec admiration : Mon deſ-« ſein, lui dit-il, n'étoit pas de vous donner tout ce que vous me montrez ; « mais puiſque vous avez la generoſité de « vouloir me le rendre, j'aurai bien cel-« le de vous le leiſſer. «

* Un Roi d'Angleterre ſe ſervit un jour d'un aſſez plaiſant ſtratagême, pour faire taire ſes flateurs qui l'obſedoient, & lui diſoient avec des loüanges outrées, que tout juſqu'aux éle-

mens, lui obeïſſoit : il ſe fit porter dans une chaiſe ſur le rivage de la mer, lorſqu'elle montoit ; & pour ſe mocquer de ſes flateurs, il diſoit à cet élement : je te défens de moüiller ma robe, retire-toi, reſpecte la Majeſté Royale. Mais il fut obligé de ſe retirer lui-même, pour n'être point moüillé : cette leçon rendit les Courtiſans de ce Prince plus reſervez ; ils l'étourdirent moins à l'avenir de leurs loüanges importunes. Les flateurs n'obſederoient pas les Grands, s'ils ne ſçavoient que les Grands ſont eux-mêmes leurs premiers flateurs. Ils ſçavent, dis-je, qu'il y a d'ordinaire dans ceux que les grandeurs ont élevez au-deſſus des autres, de certains principes de préſomption, de vanité & d'orgueil qui autoriſeront leurs flateries, quelque outrées qu'elles paroiſſent Ne vous flatez pas, & perſonne n'oſera vous flater.

* Le Marquis d'Humieres eut ordre de ſe défaire de ſa Charge de premier Gentil-homme de la Chambre, parce qu'il étoit rouſſeau, & que Louïs XIII. avoit averſion de ce poil. Le Marquis pour noircir ſes cheveux, ſe peignoit avec un peigne d'acier ; mais étant un jour

jour à la chaſſe avec le Roi, il ſurvint une ſi grande pluie, que toute la teinture s'en alla, & il parut devant le Roi dans ſon état naturel ; cette circonſtance ridicule fut pour lui une avanture trés-mortifiante. Quelqu'un qui étoit preſent, dit : Fuyons à preſent, car les bêtes les plus farouches nous vont pourſuivre pour nous déchirer. C'eſt qu'on à regardé le rouge comme le ſymbole de la cruauté, parce que cette couleur anime les Taureaux & les Lions au carnage, lorſqu'elle leur eſt preſentée.

DIALOGUE.

FURIANTOR. ALVAR.

Furiantor. J'ai trop de courage, pour daigner apprendre à danſer.

Alvar Je ne voi point pourquoi vous voulez que le courage ſoit incompatible avec la danſe.

Furiantor. C'eſt qu'un Maître à danſer, quand il lui plaît de vous l'ordonner, vous fait reculer deux pas en arriere.

Alvar. De bonne foi, Furiantor ; vous me faites pitié avec vôtre raiſon-

nement de *Matamore*. Ne vous déferez-vous jamais de vos rodomontades ?

Furiantor. Appellez-vous rodomontades des paroles qui marquent de la fermeté dans les choſes les plus indifferentes ?

Alvar. Ho ! faites plus que vous ne dites, & je ne vous appellerai pas Rodomont ; allez vous mirer dans les viſionnaires de Deſmarets, vous y trouverez vôtre portrait dans la perſonne du Capitan Artabaſe, il prétendoit intimider tous les hommes, & un miſerable Poëte le fait trembler de peur, ſeulement en prononçant quelques expreſſions poëtiques. Si vous êtes ſi vaillant, allez ſoûtenir les interêts de nôtre Prince que vous voyez attaqué par tant d'ennemis jaloux de ſa gloire, & ne vous amuſez pas à traîner inutilement une épée dans les ruës, ou à nous en piquer les jambes, lorſque nous nous trouvons dans quelque preſſe avec vous. Si l'on n'avoit permiſſion de porter l'épée qu'aprés avoir fait deux campagnes, & aprés avoir regardé un peu de prés la bouche d'un canon, nous ne trouverions point tant de Bretteurs faineans & vagabons, dont le ſeul métier

eſt

eſt de ſiffler à une Comedie, de regarder une femme ſous le nez aux troiſiémes Loges de l'Opera; de jurer & blaſphamer par galanterie, de dire mille paroles ſales qui font rougir les perſonnes modeſtes, de badiner avec une tabatiere, de boire & reboire pendant la plus grande partie de leur vie, ou d'inſulter avec impudence les plus honnêtes gens.

Furiantor. Vous n'avez pas deſſein, à ce que je voi, de faire mon éloge.

Alvar. Si vous étes auſſi brave que vous le dites, meritez cet éloge que je vous refuſe par quelque action proportionnée a vos diſcours : Nos frontieres vous en offrent aſſez d'occaſions.

* Un grand Seigneur diſoit : *Je n'accorde pas ce qu'on me demande, afin que je ne ſois pas prévenu dans mes deſſeins, ni troublé dans l'ordre du bien que je veux faire.* Ainſi ſelon ce grand Seigneur s'il ne donnoit jamais, il avoit toûjours raiſon. Se faire un certain ordre dans ſa liberalité, marque une liberalité bien bornée.

* Dans les viſites, que de contraintes pour contraindre ! ceci ſe doit entendre des viſites purement de civilité ; je ne

condamne pas ceux qui les font ou qui les recoivent, diſoit un ami de la franchiſe ; car l'uſage en a fait une eſpece de neceſſité, mais ſeulement je les plains. Fâcheuſe condition des hommes qui ſe ſont fait des loix ſi gênantes, pour ce qu'il y a de plus doux dans la vie civile, je veux dire la ſocieté ! Gombaud dit agréablement :

Une fois l'an il me vient voir,
Je lui rends le même devoir :
Nous ſommes l'un & l'autre à plaindre,
Il ſe contraint pour me contraindre.

*On dit d'un Prédicateur trés-homme de bien, quelque vertueux qu'il ſoit, il ne fait pas ce qu'il dit. Bien des Prédicateurs ne font pas ce qu'ils diſent, c'eſt-à-dire, non ſeulement ne pratiquent pas ce qu'ils enſeignent, mais encore ne compoſent pas ce qu'ils preſchent. On pourroit faire une belle ſatyre contre pluſieurs Prédicateurs ; mais avant que de l'entreprendre voyons nous-meſmes, ſi nous pratiquons les inſtructions qu'ils nous donnont ; car ils ne preſchent que pour cela.

* Monſieur de Corneille ayant appris qu'on alloit faire un jugement ſur ſon Horace, dit : *Horace fut condamné par les Duumvirs mais il fut abſous par le peuple.* Monſieur de Corneille dit ce bon mot, quand il crut qu'on alloit faire des obſervations ſur ſa Piece de Theatre intitulée Horace, qui avoit eu les applaudiſſemens du peuple.

* Les dignitez ont un éclat qui n'eſt point glorieux pour ceux qui ne les meritent pas, parce qu'il ne fait qu'éclairer & faire connoître leurs imperfections. On a dit de Dom Henry Cardinal qui regna en Portugal aprés Dom Sebaſtien, qu'il fut peu aimé durant ſa vie, & peu regretté aprés ſa mort ; que tant qu'il fut dans une condition privée, il parut plus grand qu'un particulier ; mais que ſa reputation diminua à meſure qu'il crût en honneur, & qu'on l'eût jugé digne d'eſtre Roi, s'il ne l'eût jamais eſté ; une mediocre fortune ſied beaucoup mieux à de certeines gens, qu'une trés-grande élevation.

*Sentimens d'une femme du monde, c'eſt Q. V. V. qui quitte les vanitez du ſiecle pour s'attacher à Dieu.

Illuſions des ſens, délices de la terre,
Qui me captivez nuit & jour;
Aſſez & trop long-temps vous m'avez fait la guerre,
Je veux vous la faire à mon tour.

J'ai honte de cet eſclavage.
Qui tenoit ſuos vos fers mon eſprit abattu:
C'en eſt fait, je les briſe, & fais un doux paſſage
Des vains plaiſirs à la vertu.

N'attendez rien de moi, j'ai ſondé vos abiſmes,
J'en reconnois la profondeur.
Tous vos biens ſont des maux: cherchez d'autres victimes,
Dont vous tirannifiez le cœur.

Le mien ne goûte plus vos charmes,
Un plus beau feu l'anime, il vole vers les Cieux.
Heureuſe, ſi je puis effacer par mes larmes,
Les crimes de mes yeux.

Que leur funeſte éclat fut nuiſible à mon ame!

Il ſervoit à nourrir de fatales amours,
Et pour les en punir j'en éteindrai la flâme
Dans un torrent de pleurs qui coulera toûjours.

Quoi donc ? ſans reſpecter l'Auteur de la nature,
Pour lui ravir les cœurs vous employiez vos traits !
Pleurez, pleurez, mes yeux, ſans tréve & ſans meſure,
Les larcins que vous avez faits.

Vos regards affectez, languiſſans & volages
Mandioient de ces cœurs la triſte liberté;
Mais, helas, ! lors que leurs hommages
Offroient un plein triomphe à voſtre vanité,
Par le plus ſanglant des outrages
Vous uſurpiez les droits de la Divinité.

Les droits en ſont ſacrez, la beauté les viole.
C'eſt peu de corrompre les ſens :
Il n'eſt rien qu'elle ne s'immole,
Et cette malheureuſe idole

Va de la raiſon même exiger de l'encens.

Fiere de ce tribut qui marquoit ma victoire,
Je laiſſois mille Amans ſoûpirer à mes pieds,
Et mon orgueil content en goûtoit mieux la gloire,
Plus ils étoient humiliez.

Ah, Seigneur, j'attentois alors ſur vôtre Empire,
Et j'enviſage avec effroi,
Lorſque de tous côtez le remords me déchire,
Qu'au mépris de vos loix en recevoit ma loi.

Juſque ſur vos Autels je vous portois la guerre,
Et défiant vôtre courroux,
Je doutois de vôtre tonnerre,
Dont par pitié pour moi vous reteniez les coups.

Tout preſt à le lancer, vous épargniez ma teſte,
Et par l'excés de vos bontez,

Vous

Vous avez fait une conqueſte
Qui ſe fût refuſée à vos ſeveritez

Que l'amour eſt puiſſant pour émouvoir une ame!
Le voſtre de la mienne attire tous les vœux,
Et lui communiquant ſa flâme,
La purge de ſes premiers feux.

Elle vous trahiſſoit, vous la rendez fidelle;
Et remediant à ſes maux,
Vous donnez à mon cœur une forme nouvelle,
A mes ſens des emplois nouveaux.

Vous faites leur bonheur de ce qui fit leur peine,
Et par un glorieux retour,
Ce qui fut l'objet de leur haine,
Devient l'objet de leur amour.

La gloire leur plaiſoit, j'en aimois la fumée.
Mais je vois aujour d'hui, grace à voſtre clarté,
Que la plus belle renommée
Vaut bien moins que l'Eternité.

Foibles & vains attraits d'un malheureux viſage,
Vous pouvez faire aſſez de bruit ;
Mais que ſert voſtre éclat ? Le crime eſt voſtre ouvrage,
Vous ne produiſez que ce fruit.
Devenez donc mes yeux, devenez deux fontaines.
Et vous, divin Amour, échauffant mes deſirs,
Pour laver mes forfaits, faites que dans les peines
Je mette mes plus doux plaiſirs.

* C'eſt l'étude qui augmente les talens de la nature, mais c'eſt la converſation qui les met en œuvre. L'uſage de l'eſprit de l'homme ſe fait particuliérement dans la converſation ; parce qu'il s'y trouve obligé de parler juſte & de repondre juſte ; dans le cabinet l'eſprit raiſonne ſans reſiſtance comme il veut, & ſur ce qu'il veut ; il n'y trouve perſonne qui le lui contrediſe ; dans la converſation il doit eſtre preſt à raiſonner ſur tout, & à ſoûtenir ſes raiſonnemens contre tout ; la converſation eſt le grand livre du monde qui apprend l'uſage des autres livres ; ſans elle la ſcience eſt ſauvage & ſans agrément.

DIA-

* *DIALOGUE DANS LES Champs Eliſées, ſur l'Hiſtoire de Theagene & de Cariclée.*

HELIODORE. THEAGENE.

MERCURE. UNE OMBRE.

LULLY. QUINAULT. TORELLI.

Heliodore. C'eſt aſſurément avec injuſtice, Theagene, que vous vous plaignez de moi, puiſque l'Hiſtoire que j'ai faite de vos amours avec la belle Cariclée vous a fait connoître par tout. En effet, cette Hiſtoire à paſſé chez toutes les Nations de la Terre : on la lit en toutes les langues * : vos entretiens les plus ſecrets fourniſſent matiere à des converſations publiques des plus agréables, & j'apprens meſme depuis quelques jours qu'on les met en ſpectacle ſur un Theatre, avec des accompagnemens qui doivent charmer également les oreilles & les jeux, pour réjoüir le peuple du monde le plus poli, & le plus capable de bien juger des belles choſes.

* L'Original eſt en Grec.

Theagene. Si vous aviez rapporté fidel-

dellement l'Hiſtoire de mes amours avec ma chere Cariclée, je n'aurois pas ſujet de me plaindre de vous, je vous laiſſerois en repos; mais on m'a aſſuré ici que vous me dépeignez comme un inſenſible; que vous m'attribuez une timide pudeur qui s'offenſe des moindres libertez, & que vous aimez mieux que je donne un ſoufflet à ma Maiſtreſſe, que de permettre qu'elle me faſſe une petite careſſe; en verité c'eſt-là me donner un eſprit bien ruſtique & bien brutal.

Heliodore. Je ſçai ce que vous me voulez dire; vous prétendez parler d'un certain Auteur, qui dans un Livre intitulé *le Parnaſſe Reformé*, vous donne ſujet de me faire cette plainte; je ne vous dirai pas, comme il fait dire dans ce Livre pour me juſtifier, que c'eſt à Cariclée à ſe plaindre de ce ſoufflet plûtôt qu'à vous; car s'il y a de la honte à l'avoir donné, il y en a plus encore à l'avoir reçû;) que la reparation que l'on pourroit prétendre contre moi la regarde toute ſeule; mais que bien loin que je vous doive quelque reparation, une juſte reconnoiſſance de l'immortalité que je vous ai procurée, vous oblige

P. 106. 107. &c. 2. Edit. à Paris 1674.

l'un

l'un & l'autre de me reſpecter ; que le ſoufflet qui vous eſt ſi ſenſible eſt une louable preuve de voſtre pudeur, que c'eſt l'effet d'une ſageſſe qui vous eſt avantageuſe ; & que par là j'ai conſervé cette bien-ſéance où m'engageoit la dignité de mon caractere, mais ···

Theagene. Il eſt vrai que, pour un Evêque, vous avez bien fait voſtre perſonnage en cet endroit ; mais vous l'auriez encore mieux fait, ſi vous aviez brûlé vôtre Roman, ou ſi meſme vous n'aviez jamais eu la penſée de le compoſer. Il faut que chacun ſe mêle de ſon métier. Les Amans n'ont que faire des Vertus Epiſcopales ; & les Evêques ne doivent point ſe mêler des commerces amoureux.

Evêque de Tricca en Theſſalie.

Heliodore. Le reproche que vous me faites n'eſt pas nouveau.

Theagene. Apparemment, puiſqu'il y a ſi long-temps qu'on vous a fait ce reproche, vous l'allez repouſſer avec de fortes raiſons ; car vous avez eu aſſez de temps pour en chercher.

Heliodore. Il ne s'agit pas de cela à preſent ; il s'agit de juſtifier le ſoufflet que je vous ai fait donner à Cariclée. Pour cela il faut que l'Auteur du Parnaſſe

naſſe Reformé prenne la peine de reformer lui même ſon Livre, quand il aura lû le 7. Livre de l'Hiſtoire de vos amours, où il apprendra que vous domâtes ce ſoufflet à vôtre Maîtreſſe ſans la connoître, parce que, pour ſe déguiſer, elle s'étoit barboüillée le viſage & avoit pris des habits tout déchirez; de ſorte qu'elle vous parut dans cet équipage une de ces gueuſes qui vont courant dans le monde pour demander leur vie. De bonne foi, ſi au lieu de lui donner un ſoufflet, je vous avois fait conſentir à ſes careſſes par des careſſes reciproques; qu'auroit-on dit de vous, & qu'auroit penſé Cariclée elle-meſme de vôtre fidelité & de vôtre vertu? Eſtes-vous encore en colere contre moi?

Hiſtoire Ethiopique d'Heliodore, Trad. nouv. 2. Edition à Paris 1626. in 8. l. 7. p. 480. 481. ou de la Traduction Latine de la correct: de Bourdelot, à Paris 1619. in 8. p. 311. & 313.

Theagene. Hé... mais, pas tant que je l'étois.

Heliodore. Hé mais, il faut que vous n'y ſoyez point du tout.

Theagene. Toute ma colere ſeroit éteinte, ſi vous ne m'aviez pas dit qu'on nous repreſente ſur un Theatre.

Helidore. Pourquoi?

Theagene. C'eſt que j'apprehende extrêmement qu'on n'y repreſente l'action

tion de ce ſoufflet, & de quelque maniere que cela ſe paſſe, je n'en aurai que du chagrin : car, ou Cariclée me ſera connuë, ou inconnuë ; ſi elle m'eſt connuë, on m'accuſera encore d'emportemene brutal. Si elle m'eſt inconnuë ; on n'aura pas manqué, pour me la déguiſer, de la faire paroître barboüillée, & ſous des haillons qui ferons mal au cœur ; cette repreſentation, à vous parler franchement, me feroit enrager.

Heliodore, Vôtre inquietude me fait rire : allez, allez demeurez en repos là-deſſus ; comme on traitera vos amours d'une maniere heroïque & ſerieuſe, je ſuis aſſuré qu'on n'y parlera point du ſoufflet ; ce ſeroit tout ce qu'on pourroit faire, ſi, comme chez les Romains, on pretendoit que vous joüaſſiez une farce aprés une Tragedie, pour divertir le peuple ; ou ſi l'on vous expoſoit ſur un Theatre de Comediens Italiens.

Liſez la 5. Partie de ces Diverſitez curieuſes P. 23.

Theagene. Faites-moi, je vous prie, connoître ici quelqu'un qui me puiſſe apprendre ce qui ſe paſſe dans le monde là-deſſus ; car je n'aurai point de repos que je ne le ſçache.

He-

Heliodore. Je m'en informerai . . . . Mais voici Mercure qui vient à nous avec compagnie, que nous veut-il ?

MERCURE *accompagné d'une Ombre, de Lully, de Quinault & de Torelli.*

Je vous cherche, Heliodore ; on m'envoie à vous : voici pourquoi. On a fait depuis peu dans une des plus conſiderables Villes du Monde un Opera dont les principaux Acteurs portent les noms des Heros de voſtre Hiſtoire . . . .

L'*Ombre.* C'eſt preſque toute la reſſemblance qu'on y trouve.

Mercure (*a l'Ombre.*) Patience, je vous prie, vous parlerez tant qu'il vous plaira, quand je ſerai parti d'ici. Cet (*a Heliodore.*) Opera eſt donc intitulé *Theagene & Cariclée.* Dans la premiere repreſentation qui en a eſté faite, l'affluence des Spectateurs y étoit ſi grande, qu'un de ces F. D. V. qui n'ont point d'autre métier que de chercher les plaiſirs depuis le matin juſqu'au ſoir, pouſſé par la curioſité aſſez ordinaire à ceux de ſon païs pour les nouveautez, y etant allé, il y fut ſi preſſé, qu'il ſe trouva fort mal, quand il en fut ſorti. Une mala-

die

die qui ſuivit immediatement cette incommodité l'a obligé de quitter l'autre monde, c'eſt ſon Ombre que vous voyez avec moi ····

L'*Ombre.* Je croy que l'on y eſt à preſent plus au large, car····

Mercure (a l'Ombre.) Encore une fois, patience ; vous avez une grande (*à Heliodore.*) démangeaiſon de parler : cette Ombre que j'avois à conduire, m'ayant parlé de cet Opera, je me perſuadai que je ferois plaiſir à la muſe de la Tragedie, ſi je lui en portois une Copie pour la faire voïr à Apollon ; j'ai ſuivi ma penſée ; en venant ici, j'ai preſenté à Melpomene cette copie que je tiens. Elle l'a lûë avec application ; aprés quelques queſtions faites à l'Ombre, auſquelles celle-ci à repondu avec eſprit, elle m'a demandé ſi j'avois lû cet Opera ; & ſur ce que je lui ai dit que je n'avois pas encore eu aſſez de temps pour le lire : *Diſpenſez-moi, je vous prie, Mercure*, m'a-t-elle dit, *de montrer cet Ouvrage à Apollon avant que vous l'ayez lû. J'ai mes raiſons pour cela ; & ce ſont ces meſmes raiſons qui m'engagent à vous conſeiller de le montrer à Heliodore*

dore & à Quinault pour ſçavoir leur ſentiment, avant que nous l'expoſions au jugement du Dieu des ſciences.

L'Ombre. Il n'eſt pas difficile de peneter ces raiſons ; on voit bien que ce ſont les mêmes qui rendent apparemment à preſent ce ſpectacle plus commode pour les Spectateurs.

Mercure (à l'Ombre.) Je vous commande pour la troiſiéme fois de vous taire en ma preſence : ſi vous ne m'obeiſſez, je vous laiſſerai languir pendant pluſieurs ſiecles dans des ſolitudes affreuſes, où vous ne ſerez pas aſſurément ſi preſſée que vous l'avez été à (*à Heliodore.*) l'Opera dont il s'agit. Suivant le conſeil de Melpomene je l'ay quittée pour venir à vous. En chemin j'ai trové ces trois Ombres que vous voyez avec moi, c'eſt Lully, Torelli & Quinault. Le premier a excellé dans la muſique par-deſſus tous ceux de ſon ſiecle. Le ſecond eſt un Machiniſte Italien qui s'eſt rendu recommandable dans ſon art ; & le troiſiéme eſt un Poëte qui avoit un talent admirable pour faire des Vers propres à eſtre chantez. Je les laiſſe avec vous, & vous abandonne cet Opera

Opera pour vous divertir ; mes occupations ne me permettent pas de demeurer avec vous pour en entendre la lecture ; je retournerai dans peu pour ſçavois vôtre ſentiment.

Heliodore. Vous ſeul en pouvez mieux juger que nous tous ; cependant nous vous dirons ce que nous en penſons, puiſque vous le voulez, mais avec une ſoumiſſion entiere à vos déciſions.

Mercure (s'en allant.) Je parts, & je retourne dans peu de temps ici.

Theagene. Voilà une avanture fort à propos pour apprendre ce que je demandois.

Heliodore. Vous allez avoir ſatisfaction.

Quinault. Si vous voulez, Heliodore je lirai cet Ouvrage. La connoiſſance que j'ai de la Langue dans laquelle il eſt écrit, vous en rendra la lecture plus intelligible.

Heliodore. Je ne refuſe point cet offre. Ecoutons, Theagene.

Lully. Je ſuis d'avis, Torelli, que pendant que l'on fait la lecture de cet Opera, nous conferions à l'écart avec cette Ombre ; car nous ne pouvous apprendre ſur le papier ce qui nous regarde.

To-

Torelli. J'eſtois ſur le point de vous dire la meſme choſe.

L'Ombre. Et moi j'allois vous offrir ce que vous aviez-deſſein de me demander.

(Ils s'éloignent un peu de Quinault & d'Heliodore.

Lully. Que dites-vous de la Muſique?

L'*ombre.* Il y avoit des gens auprés de moi qui diſoient (mais c'eſtoit peut-eſtre par mauvaiſe humeur à cauſe qu'ils eſtoient extrêmement preſſez.) Quoyqu'il en ſoit, ils diſoient, que cette Muſique marquoit que celuy qui l'a faite eſt un homme également humble & modeſte, qui n'a point voulu s'élever audeſſus de vous, ni ſe ſingulariſer par quelque choſe d'extraordinaire; mais au contraire.....

Lully. Appellez-vous parler par mauvaiſe humeur, que de loüer un Muſicien de modeſtie?

L'*Ombre.* C'eſt-à-dire, que ſelon vous, pour parler par mauvaiſe humeur d'un Muſicien, il faudroit dire que ſa Muſique eſt commune, ou ennuyeuſe.

Lully. Eſt-ce que vous voulez dire

que

que celle de l'Opera de Theagene eſt de la ſorte ?

L'Ombre. Quand je vous le dirois, ſeriez-vous obligé de me croire : chacun n'a-t-il pas ſon gouſt ? mais pourquoi me demandez-vous cela ?

Lully. C'eſt que je ſerois bien aiſe de le ſçavoir. Hé bien, qu'en dites-vous ? Quel eſt voſtre ſentiment ? Qu'en penſez-vous ?

L'Ombre. Oh ce que j'en penſe !

Lully. Oüy, oüy, qu'en penſez-vous ?

L'Ombre. Eſt-ce que vous le voulez ſçavoir ?

Lully. Eſt-ce que je vous le demanderois, ſi je ne le voulois pas ſçavoir ?

L'Ombre. Vous eſtes bien impatient !

Lully. Dites-moi, je vous prie, de quel païs vous eſtes.

L'Ombre. Hé bien, quand je vous aurai dit que je ſuis de Coutances.....

Lully. Ah ! vous êtes une ombre Normande : je ne m'étonne plus de ce que vous ne répondez ni oüi, ni non.

Torelly (*bas à Lully.*) Je vais mieux prendre mes meſures que vous, pour ſçavoir ce qui me regarde ; car je ne demanderai que ce qu'elle aura veu, & non pas

pas ce qu'elle aura panſé. Apprenez-moi, je vous prie, ce que vous avez remarqué de plus conſiderable dans les machines & dans les décorations.

L'Ombre. Oh j'aime mieux répondre pour dire ce que j'ai veu, que pour dire ce que je penſe.

Torelli. Qu'avez vous donc veu de plus ſuprenant?

L'Ombre Avant que d'y aller, je lûs le Livre. La décoration qu'on y promet pour le ſecond Acte me frapa beaucoup; parce qu'il y eſt dit que le Theatre repreſenteroit une vaſte campagne couverte de pluſieurs tombeaux; que tous ces tombeaux s'ouvriroient, & que les Ombres qui y devoient paroître s'uniroient à des Magiciens pour favoriſer Arſace & Meroébe.

p. 13. & 20

Torelli. Voila dequoy faire un beau ſpectacle. Comment repreſentoit-on ces tombeaux?

L'Ombre. Ces tombeaux étoient des piramides placées aux deux côtez, de plus on en voyoit au fond du Theatre, outre ſix grandes qui le coupoient en pluſieurs allées. Il eſt vrai que les principaux Acteurs & ceux des chœurs

cœurs ne paroiſſoient qu'à peine ; que les Magiciens ne ſçavoient où ſe mettre, à cauſe de ces piramides ; mais, qu'importe ? diſoit un grand voyageur qui ſe trouva auprés de moy, & qui avoit veu l'Egypte ; n'y a-t-il pas plus de plaiſir à voir ces piramides que les Acteurs ?

Torelli. Oh le plaiſir ſeroit parfait, ſi ces piramides avoyent danſé & parlé pour les Acteurs ; mais peut eſtre ces Ombres qui devoient ſortir de leur ſein danſerent & parlerent-elles.

L'Ombre. Ces piramides s'ouvrirent & laiſſerent voir quinze ou vingt Momies toutes plus laides les unes que les autres. Tout le monde s'attendoit que pour s'unir aux Magiciens, afin de favoriſer Arſace & Meroébe, comme l'Auteur le promet, elles ne manqueroient pas de chanter & de danſer (ce qui eût paſſé pour eſtre du dernier ſurprenant ; car quelle merveille eût-ce eſté d'entendre chanter un chœur de Momis, ou de voir danſer des figures emmaillottées.) Mais enfin elles ne danſerent, ni ne chanterent, elles demeurerent debout dans leurs piramides, avec une tranquillité qui

marquoit qu'elles ne vouloient pas favoriſer Arſace ni Meroébe, comme le Poëte l'avoit ſouhaité ; ce qui eſt fort ingrat (diſoit U. A. qui eſtoit fort incommodé d'un Plumet à qui il avoit fait place genereuſement auprés de lui.) Car ces vilaines figures-là devoient bien cette marque de reconnoiſſance à l'Auteur, qui avoit eu aſſez de bonté pour les faire paroiſtre ſur un Theatre ſi magnifique, & devant tant d'honneſtes gens.

Torelli. Je ſçaurois bon gré à V. A. de cette reflexion, ſi ces Momies étoient capables de reconnoiſſance, mais il faudroit qu'en leur place ceux qui ſont les maiſtres de tout le ſpectacle euſſent ces ſentimens que U. A. vouloit donner à ce Momies ; pour marquer leur reconnoiſſance envers tant de curieux qui s'empreſſent à voir ces ſortes de ſpectacles.

L'Ombre. Paſſons, paſſons à une machine. Dans le ſecond Acte un tour-
P. 21. billon de nuages deſcend, & aprés avoir rempli le haut du Theatre, ſe dévelope, & laiſſe voir Hecate qui deſcend. Cette machine eſt de nouvelle invention ; c'eſt, à proprement parler, un

un eſcalier de nuages qui va en zig-zag ; des cordes ſervent de rampe à cet eſcalier, qui eſt, à dire le vrai, un peu dangereux ; mais on ne craint pourtant rien, quand on voit que celle qui repreſente Hecate eſt Mademoiſelle Deſmâtins, c'eſt-à-dire, une fille qui ; quoiqu'elle ait autant de courage qu'elle eſt bien faite ; cependant, ſans ſe fier à ſon courage & à ſa force, elle s'appuie ſur ces cordes, que par une prévoyance digne du danger, on a renduës aſſez groſſés pour ſoûtenir cette Amazonne Actrice.

Torelli. D'où vient qu'au lieu de cet eſcalier, on n'a pas fait porter ſur des nuages comme ſur un char cette Déeſſe ?

Lully. Cela ſeroit trop commun Un peu d'extraordinaire, de quelque qualité qu'il ſoit, releve un ſpectacle.

L'Ombre. Voici une autre machine, que dans ce Livre l'on appelle Monſtre Marin : ce Monſtre Marin deſtiné pour porter Thetis, eſt un Dauphin qui a le dos étroit, fort rond, & chargé d'une trés-grande coquille. Mademoiſelle Deſmâtins qui repreſente Thetis, eſt aſſiſe ſur cette coquille, & vient d'un coſté du Theatre, ne ſe montrant que de pro- p. 36.

fil ; tout le monde craint pour cette illuſtre Actrice au moindre mouvement que fait ce Monſtre Marin. En effet, pour peu qu'il ſe remuë, on s'imagine que toute la machine ſe va renverſer.

Torelli. Si l'on avoit voulu faire un peu plus de dépenſe, on n'avoit, pour ne pas tant expoſer la Déeſſe, qu'à faire conduire cette Conque Marine par deux Dauphins, ou deux Chevaux Marins, qui ſe preſentant de face, auroient fait un ſpectacle plus beau & moins dangereux.

L'Ombre. Je croi que ce n'eſt pas par épargne qu'on n'a attelé qu'un Monſtre pour le char de Thetis ; car c'eût eſté fort peu de dépenſe en comparaiſon de celle qu'on a faite pour les machines, les décorations & les habits.

Torelli. Apprenez-nous encore quelqu'une de vos remarques.

L'Ombre. Ne me demandez rien davantage ; ſi j'avois eſté plus à mon aiſe, j'aurois peut-eſtre plus de choſes à vous dire.

Lully. Allons entendre ce qui reſte de la lecture de cet Opera, puiſque nous n'avons plus rien ici à apprendre.

Torelli. Allons, je le veux.

(*Aprés*

(Aprés que Quinault eût achevé de lire l'Opera, la converſation fut continuée en cette maniere.)

Theagene. Me voila content, puiſque je ne donne point de ſoufflet ſur ce Theatre.

Heliodore. Mais je ne ſuis pas content moi, puiſqu'on me donne en quelque façon un démenti qui vaut bien un ſoufflet, en me contrediſant dans cette Piece, ou rapportant des circonſtances conſiderables dont je n'ai point parlé ; par exemple. On y fait Arſace Sœur du Roi de Perſe une celebre Magicienne ; & moi je la fais femme d'Oroondate Satrape ou Gouverneur de l'Egypte pour le Roi de Perſe. Le caractere que je donne à cette Princeſſe, c'eſt de manquer de fidelité à ſon mari : je ne dis point du tout qu'elle ſoit Magicienne. Lequel doit-on le pluſtoſt croire, ou l'Auteur de l'Opera, ou moi ? De plus, je ne connois point cette Tisbé amie de Cariclée, & Suivante d'Arſace : ſi l'on a voulu dire Cybelé, on me contredit entierement dans le caractere que j'ai donné à cette femme, puiſque bien loin de la faire dans mon Hiſtoire amie de Cariclée ;

on y apprend qu'elle avoit eſté nourrice d'Arſace ; qu'elle la favoriſoit dans ſes amours, & qu'elle mal-traitoit Cariclée pour faire plaiſir à ſa Maiſtreſſe.

Quinault. Vous eſtes bien rigide de vouloir qu'on s'attache ſi ſcrupuleuſement à ſuivre l'eſſentiel d'une hiſtoire fabuleuſe !

Heliodore. Si l'on ne vouloit pas ſuivre l'eſſentiel de mon hiſtoire, on n'avoit qu'à en faire une nouvelle : il n'en euſt pas plus coûté, & l'on ne ſe ſeroit commis avec aucun Auteur. Penſez-vous que je trouve bonnes toutes les diableries qui regnent preſque pendant toute la Piece ? Ceux qui n'auront pas lû mon hiſtoire ne croiront-ils pas que c'eſt moi qui ai donné occaſion à tous ces enchantemens & à toutes ces magies ? Et cependant c'eſt une matiere, dont je ne me ſuis ſervi pour aucun de-

(*à Quinault.*)

nouement ; ſi vous vous étiez ainſi écarté des circonſtances eſſentielles des hiſtoires qui vous ont fourni des matieres pour les Pieces que vous avez autrefois données en ſpectacle ſur ce Thatre, je doute ſi vous auriez acquis la reputa-

tion

tion qu'on m'a dit que vous aviez acquiſe.

L'Ombre (à Quinault.) On vous regrette tous les jours. Les plus opiniaſtres critiques de vos Ouvrages voudroient que vous revinſſiez dans leur monde. Les Muſiciens travailleroient deſſus ſans les examiner, tant ils ſont perſuadez que vous aviez un talent admirable pour faire des paroles propres à être chantées &.....

Quinault. Finiſſez, je vous prie, les loüanges que vous me donnez, pour en conſerver en faveur de l'Auteur dont je viens de lire l'Ouvrage, puiſque ſa poëſie a un caractere harmonieux qui éleve l'eſprit en même temps qu'elle frappe agréablement l'oreille. Pluſieurs penſées nouvelles regnent dans cette Tragedie, & plaiſent autant par leur nouveauté que par la maniere avec laquelle elles ſont exprimées. Il eſt vrai que ſes exclamations ſont un peu trop frequentes (car je croi en avoir remarqué plus de 70.) mais pardonnons cette bagatelle à l'enthouſiaſme de l'Auteur.

Lully. Ne voulez-vous que loüer?

Quinault. Voulez-vous que je critique? Hé bien, pour vous contenter, je

vais vous dire que dans l'Acte III. on fait le Styx & le Deſtin une meſme Divinité ; & je ne me ſouviens point du tout d'avoir trouvé cela dans aucun Mythologiſte. Je ne veux pourtant pas aſſurer que l'Auteur ſe ſoit trompé ; car je ne prétens pas préſumer de ſçavoir tout....

L'Ombre. A propos de Styx, je me reſſouviens que ſes eaux ſont repreſentées d'une couleur rouge ; ce qui fut critiqué par quelques-uns de mes voiſins auſſi preſſez que moi, & qui prétendoient connoiſtre parfaitement bien toutes les couleurs & toutes les nuances des Enfers.

Quinault. Je ne ſçai ſi je me ſuis trompé ; mais je les ai toûjours crû noires, c'eſt pourquoi dans l'Opera d'Yſis j'ai fait parler Jupiter de la ſorte :

Acte 2. Sc. 2.

Noires ondes du Styx, c'eſt par vous que je jure,
Fleuve affreux, écoutez le ſerment que je fais.

Lully. J'eus ſoin de les faire repreſenter de la couleur que vous leur donniez. Mais ne trouvez-vous pas que quand Arſace veut que Cariclée marque

Acte 3. Sc. 5.

que à Theagene qu'elle ne l'aime plus, elle imite Medée qui dans l'Opera de Theſée veut qu'Æglé témoigne de l'indifference à Theſée? Acte 4. Sc. 3.

Quinault. Cette imitation m'a paru ë; mais j'abandonne à preſent mes penſées à tous ceux qui voudront s'en ſervir dans l'autre mondé.

L'Ombre. On vous y rend plus de juſtice depuis que vous en eſtes parti, que quand vous y étiez.

Lully. C'eſt la deſtinée ordinaire des grands hommes : leur preſence excite l'envie; leur abſence l'étouffe; & l'on ne connoiſt jamais mieux leur merite, que quand on les a perdus. Avant que je vous quitte, parlez-moi, je vous prie, de Mademoiſelle Rochoüas.

L'Ombre. Mademoiſelle Rochoüas fait toûjours trouver bon & charmant tout ce qu'elle chante; tant elle ſçait bien faire valoir les moindres choſes par la juſteſſe de ſon chant, par la legereté & la flexibilité de ſa voix, par la beauté de ſon geſte & par l'autorité de ſa déclamation, qui impoſe aux Spectateurs en faveur de tout ce qu'elle prononce.

Lully. Elle eſt donc tousjours la même.

L'Ombre. Elle a une Nice qui fit bien plaiſir, quand elle chanta les Vers qui finiſſent le premier Acte, & qui commencent par, *Que de beaux jours! &c.* Auſſi fut-elle applaudie par un *Brouhaha* qui ne devoit pas lui déplaire.

Lully. Et Mademoiſelle Moreau?....

L'Ombre. J'allois vous en parler pour vous dire qu'elle a tousjours ces manieres douces, tendres & engageantes, qui jointes à un air noble, à un air de grandeur, la font également aimer & reſpecter de ceux qui la voyent....

Heliodore. Voici Mercure, allons à lui.

L'Ombre. Une autrefois ſi nous nous trouvons enſemble, je vous parlerai des autres Actrices & des Acteurs qui compoſent cette celebre Academie de muſique.

Mercure. Que penſez-vous, Heliodore, de l'Ouvrage que je vous ai laiſſé? y reconnoiſſez-vous le voſtre?

Heliodore. Comme vous ne me demandez mon ſentiment, que parce que vous croyez que j'y dois reconnoiſtre mon hiſtoire; je n'ai rien à vous répon-

pondre ; cependant . . . .

Mercure. N'achevez pas. Allons trouver Melpomene : vous lui direz vous-même ce que vous penſez.

Fin de la huitiéme Partie.